

DELLY

Les solitaires de Myols



BeQ

Delly

Les solitaires de Myols

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20^e siècle*
Volume 318 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

Les solitaires de Myols

Édition de référence :

Édition du Dauphin, 1951.

I

C'était un jardin de couvent, aux portes de Paris. Quelques échos des bruits de la grande ville franchissaient les vieux murs roux, fleuris de ravenelles, mais sans parvenir à troubler la douce quiétude de l'enclos ombragé et frais, où les oiseaux s'en donnaient à cœur joie, certains qu'ils étaient d'être peu troublés en ce second jour de vacances qui voyait s'éloigner les dernières élèves des Dames Dominicaines.

Cependant, deux jeunes filles arpentaient encore lentement une allée ombreuse. À travers le feuillage touffu des marronniers, le soleil réussissait à glisser des flèches d'or qui venaient frapper les cheveux blonds très vaporeux de l'une, les cheveux bruns, un peu rebelles de l'autre. Cette dernière avait une physionomie animée et joyeuse et causait avec une extrême vivacité. Sa compagne lui répondait doucement,

un peu mélancoliquement, et sur son charmant visage au teint délicat se lisait une tristesse ou une anxiété.

– J'aime certainement beaucoup le couvent et toutes nos bonnes Mères, disait la brune, mais, enfin, il est bien naturel que je sois très, très heureuse de vivre désormais près de ma chère maman et de mon bon frère Armand, de connaître un peu le monde, d'y faire mon entrée l'hiver prochain. Et vous aussi, sans doute, Huguette chérie ! N'est-ce pas une chose charmante que mon frère vienne précisément d'être nommé substitut à Vousset ? Le château de Myols est tout proche, et nous nous verrons très souvent, n'est-ce pas, amie ?

– J'espère que mon tuteur le permettra, dit Huguette d'un ton pensif.

Sa compagne s'arrêta et la regarda avec surprise.

– En douteriez-vous, Huguette ? Ne m'aviez-vous pas dit que M. d'Armilly vous paraissait très bon ?

— Certes, je le crois bon, loyal et parfait homme d'honneur, j'ajouterai même que j'ai toujours ressenti à son égard une entière et très instinctive confiance, mais, au fond, je le connais fort peu, Laurianne. Songez que depuis huit ans je ne le vois que deux fois par an, au parloir, pendant une demi-heure. Jamais il ne m'a invitée à me rendre à Myols, et toutes mes vacances se sont passées ici ou dans quelques familles amies. J'ai trouvé le procédé un peu singulier, et j'avoue avoir une certaine appréhension de l'existence qui va commencer tout à l'heure. J'ai pensé souvent que c'étaient sa mère et ses sœurs qui avaient empêché M. d'Armilly de me recevoir, craignant peut-être que je ne leur sois une gêne. Dès lors, comment m'accueilleront-elles aujourd'hui, si réellement ma présence leur est imposée par mon tuteur ? Avouez, Laurianne, que tout ceci est un peu inquiétant.

Laurianne ne répondit pas. Elle se sentait quelque peu honteuse d'être si satisfaite, d'avoir, toute prête, une existence ouatée de bonheur, alors que cette charmante Huguette, si frêle et délicate, allait se trouver jetée dans l'inconnu.

Les deux jeunes filles marchèrent quelques instants en silence. Laurianne était devenue songeuse et regardait à la dérobée son amie dont les beaux yeux s'étaient voilés d'un peu de tristesse. Ces yeux, d'un bleu violet, veloutés et profonds, révélaient toute l'âme d'Huguette d'Armilly, sérieuse, tendre et forte.

Ce fut Laurianne qui reprit la parole en posant une main affectueuse sur l'épaule de sa compagne.

– Voyons, Huguette, il ne faut pas vous tourmenter d'avance. Ces parents peuvent être des originaux, mais néanmoins très bons. D'ailleurs, vous connaissez déjà votre tuteur, c'est beaucoup... Quelles personnes habitent encore ce château de Myols ?

– M^{me} d'Armilly, la mère de mon tuteur ; puis les quatre sœurs de celui-ci, dont je ne connais guère que les noms : Bertrade, Angèle, Clotilde et Sylvaine. Je sais seulement que Clotilde est aveugle. Il y a encore la veuve du frère aîné de mon tuteur, M^{me} Auguste d'Armilly, avec son fils, un enfant d'une dizaine d'années, je crois.

– Oh ! mais c'est là une très nombreuse famille ! L'existence doit être très gaie à Myols, Huguette ?

– Je ne sais trop, mais en tout cas mon cousin ne le paraît guère. Il est d'ailleurs très froid, très peu communicatif. Peut-être a-t-il un chagrin secret... Enfin, Dieu veille sur moi, et je me confie en Lui seul, car autrement, Laurianne, je vous avoue que je serais bien anxieuse en quittant cette chère maison, nos Mères si bonnes, les amies dont vous êtes la plus aimée.

Laurianne lui sauta au cou avec sa vivacité accoutumée.

– Et moi, je vous aime tant aussi ! Nous serons proches voisines, Huguette, et vous viendrez me conter vos ennuis, si vous en avez. Et puis, vous vous marierez bientôt...

L'apparition d'une tourière au bout de l'allée interrompit la jeune fille.

– On demande M^{lle} Delbeaume au parloir, dit la Sœur d'une voix essoufflée.

– Merci, ma bonne Sœur Rose. C'est la

dernière fois que je vous fais courir... Au revoir, Huguette chérie... Oui, au revoir à Vousset, et à bientôt, n'est-ce pas ?

– Ah ! j'oubliais ! On demande aussi M^{lle} d'Armilly, dit Sœur Rose en se frappant le front.

– Quelle chance ! Huguette, je vais vous présenter mon frère ! s'écria Laurianne radieuse. Et puis, je verrai votre tuteur, je vous dirai mon opinion sur lui...

Huguette souriant de la joyeuse vivacité de son amie, se laissa entraîner vers le parloir. Elles y entrèrent ensemble, et ceux qui les attendaient eurent un mouvement de surprise charmée en voyant apparaître ces deux jeunes filles également gracieuses, bien qu'absolument dissemblables : Laurianne Delbeaume, grande, svelte, très brune, les yeux noirs et vifs ; Huguette, petite, un peu frêle, blonde et finement jolie, d'une exquise distinction dans le moindre de ses mouvements.

Laurianne s'élança vers un grand jeune homme brun comme elle, et auquel elle ressemblait d'ailleurs extrêmement. Huguette

marcha vers le fond du parloir, où se tenaient assis M. d'Armilly, son tuteur, et une jeune personne complètement inconnue d'elle.

Tous deux se levèrent, et M. d'Armilly tendit la main à sa pupille.

– Comment allez-vous, Huguette, depuis ma dernière visite ? demanda-t-il d'une belle voix grave, qui s'alliait fort bien avec sa haute taille et son apparence sévère et imposante.

– Très bien, je vous remercie, mon cousin, répondit Huguette avec la timidité qui la saisissait toujours en présence de son tuteur.

– Je vous présente Angèle, ma seconde sœur, dit M. d'Armilly.

Huguette leva les yeux vers sa cousine. Elle vit un beau visage pâle et fatigué, des bandeaux de cheveux fauves, des yeux très bleus, à l'expression fière, un peu lasse. Angèle, grande et mince, portait avec une extrême distinction un costume foncé excessivement simple.

– Je suis très heureuse de vous connaître, ma cousine Huguette, dit-elle en lui tendant la main.

Son accent était doux, assez cordial, et une ombre de sourire flottait sur ses lèvres pâles. Elle attira Huguette à elle et lui mit sur le front un baiser léger.

– Elle paraît plus jeune que son âge, Renaud, ajouta-t-elle en se tournant vers son frère.

– Oui, un peu... Ainsi, Huguette, nous vous emmenons à Myols ?

Il sembla à Huguette qu'un regret vibrait dans l'accent de Renaud d'Armilly.

– Si vous le voulez bien, mon cousin, dit-elle timidement. Cependant, si je devais vous gêner en quoi que ce soit, laissez-moi encore ici, je n'y serai pas malheureuse, je vous assure.

Les yeux noirs de M. d'Armilly, très pénétrants, se posèrent sur le doux visage de sa pupille.

– Certainement, vous pourriez y demeurer encore un an ou deux, mais il faudrait toujours en venir au départ... et à la connaissance de Myols.

Ces mots semblèrent passer plus difficilement entre ses lèvres.

– Ainsi donc, nous avons résolu de vous appeler parmi nous, Hugnette, conclut-il résolument. Nous ferons notre possible afin que vous y trouviez un peu de bonheur... n'est-il pas vrai, Angèle ?

– Oui, nous accomplirons tout ce qui sera en notre pouvoir, dit gravement Angèle, qui n'avait pas quitté la main de sa cousine. Êtes-vous prête, Hugnette ?

– Toute prête, ma cousine. Je vais seulement dire un dernier adieu à nos bonnes Mères, si vous le permettez.

– Faites, nous avons tout notre temps, dit Renaud. Nos quelques courses à travers Paris sont terminées et le train part dans une heure seulement.

Hugnette se dirigea vers la porte. Ce que voyant, Laurianne, après un bref mot d'explication à son frère, s'élança à la suite de son amie.

– Vous allez dire adieu aux Mères, chérie ? Moi aussi. Armand va m'emmener tout de suite.

Nous allons passer deux jours chez une cousine, à Saint-Germain, et nous partirons après seulement pour la Savoie, où nous attend maman... Dites donc, Huguette, M. d'Armilly me paraît très bien... Un peu froid et hautain, mais très bien, je le répète. Seulement, je me le figurais un peu plus jeune.

– Il me semble qu'il doit avoir environ trente-cinq ans, mais il paraît certainement davantage. Il a peut-être souffert.

– On le dirait... Et la jeune dame est de vos cousines ?

– Oui, Angèle, la cadette. Elle semble bonne et aimable, mais bien triste.

– C'est vrai, je l'ai remarqué aussi. Elle a probablement une mauvaise santé. Enfin, ils ne paraissent pas des ogres, amie Huguette, et j'espère que vous serez heureuse auprès d'eux.

Un quart d'heure plus tard, les deux jeunes filles rentraient dans le parloir. Huguette, surmontant sa timidité, s'avança vers ses cousins en tenant la main de Laurianne.

– Voulez-vous me permettre de vous présenter ma meilleure amie, Laurianne Delbeaume ? Elle va vivre tout près de Myols, à Vousset...

– Et j'espère que vous permettrez à ma chère Huguette de me voir souvent ? s'écria Laurianne avec sa grâce enjouée, bien qu'elle fût quelque peu gênée par la mine fière du tuteur d'Huguette.

Angèle eut un brusque mouvement et ses lèvres tremblèrent un peu. Une contraction altéra une seconde le visage de Renaud d'Armilly, une expression douloureuse traversa ses yeux sombres. Mais avant qu'il eût pu répondre, la vive Laurianne avait fait signe à son frère, et celui-ci s'avança avec empressement.

– Voici mon frère, Armand Delbeaume, tout fraîchement nommé substitut à Vousset.

– Et très heureux de connaître des habitants de ce beau pays, dont je suis déjà enthousiaste, dit le jeune homme d'un ton aimable, en tendant la main à Renaud après avoir salué Angèle et Huguette.

– Oui, notre pays est admirable, répondit

froidement M. d'Armilly. Vous aurez occasion de faire de délicieuses promenades, Mademoiselle.

– Oh ! je suis ravie d'avance ! s'écria la jeune fille. Nous organiserons des excursions et nous emmènerons Huguette. Vous ne nous la refuserez pas, Monsieur ?

– Non, je ne vous la refuserai pas, répondit Renaud d'un ton un peu singulier.

– Et cet hiver, nous irons en soirée. On dit que la société de Vousset est charmante ?

Angèle, jusque-là silencieuse, dit d'un ton bref, nuancé d'une indéfinissable amertume.

– Charmante, en effet. Vous y serez très bien accueillie, Mademoiselle.

– Tant mieux ! Et vous me promettez de me donner souvent Huguette ?

– Huguette sera libre, répondit M. d'Armilly d'un ton grave et froid.

Il ajouta, en s'adressant à Armand Delbeaume :

– Connaissez-vous Myols, Monsieur ?

– Non, pas du tout. Jeme suis tout juste rendu à Vousset pour trouver un logement, j’y ai installé ma mère et me voici depuis hier à Paris pour emmener ma sœur. Mais je me ferai un plaisir d’aller faire plus ample connaissance avec vous, aussitôt notre installation terminée.

De nouveau, les lèvres d’Angèle tremblèrent. M. d’Armilly dit d’un ton ferme et glacé :

– Myols vous sera ouvert quand vous le voudrez, Monsieur. Allons, Huguette, je crois que cette fois, il ne faut plus nous retarder.

Les deux amies s’embrassèrent en pleurant. Laurianne, en répondant au salut de M. d’Armilly, répéta encore :

– Vous permettrez que nous nous voyions... souvent, très souvent ?

– Tant que vous le voudrez, répondit-il du même accent énigmatique.

Une heure plus tard, le train emportait hors Paris Huguette d’Armilly, son tuteur et Angèle.

La jeune fille était en route pour l’inconnu, car telle était pour elle cette famille d’Armilly, dont

elle ne connaissait encore que deux membres.

Et ceux-là même, comment les connaissait-elle ? Elle avait vu Angèle pour la première fois aujourd'hui, elle ne savait rien de cette jeune personne grave et triste, qui semblait en proie, à une mystérieuse souffrance, courbée sous quelque fardeau moral. Sous son attitude cordiale envers sa jeune cousine, celle-ci croyait sentir comme une contrainte, un effort pour soulever une indifférence absolue.

Et Renaud ? Ainsi qu'elle l'avait dit à Laurianne, il avait été depuis huit ans le plus correct des tuteurs. Les rares et très sages désirs d'Huguette avaient toujours trouvé en lui un prompt acquiescement, elle le croyait bon sous son apparence altière et concentrée, en tout cas, il avait les manières et les procédés d'un parfait gentilhomme. Et c'était tout. En réalité, elle ne savait rien du véritable caractère de cet homme dont elle allait dépendre légalement pendant deux ans encore.

Elle dirigea machinalement son regard vers lui. Il était assis en face d'elle, près d'Angèle, la

tête un peu tournée vers la portière et regardant vaguement le monotone paysage. Elle fut frappée de l'expression de fermeté douloureuse empreinte sur ce beau visage, sévèrement encadré d'une barbe noire et de cheveux sombres, légèrement bouclés. Des rides précoces, un pli profond qui ne s'effaçait pas du front, témoignaient que Renaud d'Armilly avait souffert.

Mais Huguette ne connaissait rien des mystérieuses épreuves de son tuteur et d'Angèle, elle ignorait tout de leur vie passée et présente, et ce silence pesait d'un poids très lourd sur ce cœur de dix-neuf ans, aimant, droit et ouvert, tout prêt à répandre des trésors d'affection délicate et dévouée, et qui se heurtait, dès le premier instant, à une réserve courtoise et hautaine de la part de Renaud, mélancolique et fière chez M^{lle} d'Armilly.

Avec un très léger soupir que n'entendirent ni le frère ni la sœur, Huguette se renfonça dans son coin, en songeant qu'au moins elle reverrait là-bas un visage connu et cher, – celui de Laurianne, l'ardente et impétueuse Laurianne, que la loi des

contrastes avait unie intimement à celle que les religieuses appelaient quelquefois, entre elles, « notre petit ange Hugnette ».

II

Aux approches de Vousset, Huguette se trouva distraite par l'admirable paysage, la perspective lointaine, superbe, des Alpes savoyardes, la vue des petites villes et des villages pittoresquement nichés dans les vallées. Elle n'avait pas voyagé, si ce n'est pour se rendre à Dieppe ou à Granville, avec une famille amie, elle ne connaissait rien de cette Savoie qui était cependant son pays natal et le berceau de sa famille paternelle. Elle l'avait quittée toute petite, sa mère s'étant installée à Paris, près de son unique sœur, après la mort de son mari, le lieutenant Hugues d'Armilly, tué au Sénégal dans une expédition. M^{me} d'Armilly, de faible santé, ne pouvait s'occuper elle-même de sa fille, ses ressources restreintes ne lui permettaient pas de la faire instruire près d'elle, et Huguette fut mise au couvent dès l'âge de six ans. Elle avait onze ans lorsque sa mère, qui venait de faire un assez

joli héritage et s'apprêtait à la rappeler près d'elle, mourut subitement de la maladie dont elle souffrait depuis tant d'années.

Du côté maternel, Huguette n'avait plus que des parents tout à fait éloignés et fort indifférents. Renaud, fils d'un cousin d'Hugues d'Armilly, et qui avait conservé des relations avec la veuve de celui-ci, demanda la tutelle de l'orpheline qui lui était cependant à peu près inconnue, cette année-là, elle s'en souvenait, il lui promit de l'emmener à Myols aux vacances, et elle reçut une gentille lettre de sa cousine Sylvaine, qui avait alors seize ans. Ce fut la première et la dernière, et Renaud ne parla plus de son projet. Huguette avait longtemps pensé qu'elle ne connaîtrait jamais la vieille demeure où était né et où avait été élevé son père, et ce pays de Savoie, qu'elle aimait d'instinct, le beau et fier pays tout embaumé du souvenir du doux François de Sales.

Et cependant, elle était aujourd'hui sur le chemin de Myols. Renaud voulait accomplir son devoir jusqu'au bout, et, ne pouvant laisser indéfiniment au couvent sa pupille qui n'avait pas

la vocation religieuse, il se décidait enfin à l'introduire parmi les siens, peut-être malgré l'opposition de ceux-ci, en tout cas, sans un très vif empressement.

M. d'Armilly, sortant tout à coup de ses graves songeries, vit Huguette intéressée et charmée par le panorama qui défilait sous ses yeux, et il se mit à lui parler de la Savoie qu'il connaissait parfaitement pour l'avoir parcourue en tous sens. On devinait en lui, sous la froideur voulue, une âme éprise des beautés de la nature et profondément attachée au pays natal, une intelligence très pénétrante et extrêmement cultivés. Huguette était capable de comprendre des sentiments qu'elle partageait elle-même, et quelques réflexions faites par elle parurent surprendre M. d'Armilly, par la finesse d'observation et le sens artistique très délicat dont elles témoignaient.

— Mais vous me semblez une petite personne très réfléchie, Huguette, très instruite, aussi, dit-il avec une sorte de sourire.

Elle leva vers lui ses yeux où passait un peu de

malice.

– Vous me croyiez encore une enfant, mon cousin ? Détrompez-vous, je suis assez sérieuse, malgré ma petite apparence. Quant à l’instruction, j’ai essayé de profiter le mieux possible des leçons de nos chères Mères, mais je suis bien loin d’être un puits de science, et, si vous le permettez, je continuerai de travailler à Myols.

– Certes, et même je vous y engagerais fortement, si vous n’y étiez disposée. Ce sera le meilleur dérivatif à...

Il s’interrompt une seconde et son visage se contracta un peu.

– À la solitude de Myols. Après tout, mieux vaut que vous ne soyez pas l’enfant que j’avais vue jusqu’ici en vous... Oui, cela est préférable, Angèle.

M^{lle} d’Armilly eut un léger mouvement d’épaules.

– Je ne sais trop, Renaud. Les enfants souffrent moins profondément, il me semble.

– On ne reste pas toujours enfant, ma pauvre Angèle, et le moment vient quand même des dures révélations de la vie. Huguette en a été préservée jusqu'ici, j'aurais voulu les lui éviter encore, mais elle a dix-neuf ans, son éducation est terminée, il lui faut connaître l'existence telle qu'elle se présente pour elle.

– Quelle existence ! murmura Angèle d'un accent d'indicible amertume.

Huguette les regarda avec un peu d'effroi. Que signifiaient ces physionomies assombries, ces paroles qui semblaient lui promettre quelque mystérieuse souffrance ?

Mais Renaud vit l'anxiété, subitement apparue sur la physionomie de sa pupille. Une lueur de compassion traversa ses yeux noirs, et il dit d'un ton encourageant :

– Allons, ne vous effrayez pas, Huguette, nous ferons notre possible pour que vous ne soyez pas trop malheureuse à Myols.

– Oh ! non, elle ne sera pas malheureuse... Elle sera comme nous, murmura Angèle d'un ton de

sarcasme douloureux.

Et Huguette se demanda avec un peu d'angoisse si vraiment elle serait la proie du désenchantement de toutes choses et de la tranquille amertume qui caractérisaient Angèle d'Armilly.

À trois heures de l'après-midi, le train arriva en gare de Vusset. Sur le quai attendait une jeune fille, un peu moins grande qu'Angèle, mais d'une extrême sveltesse. Elle avait aussi des cheveux fauves, des traits fins et réguliers, une remarquable distinction de manières, mais son visage, bien qu'un peu pâli, avait beaucoup plus de jeunesse et de fraîcheur que celui d'Angèle, et ses yeux étaient noirs, très beaux et un peu fiers.

– Sylvaine, ma dernière sœur, dit Renaud à Huguette.

Sylvaine embrassa posément sa cousine, sans aucun élan, sans froideur cependant.

– Bonjour, Huguette, je suis contente de vous connaître. Vous allez être comme une petite sœur pour nous, car vous serez la plus jeune. Moi, j'ai

vingt-quatre ans...

Les paroles étaient aimables, mais prononcées gravement, et même avec une sorte de mélancolie. Tout en répondant à sa cousine un de ces petits mots gracieux venus du cœur qu'elle savait si bien dire lorsqu'elle ne se trouvait pas trop intimidée, Huguette constata que la jolie Sylvaine ne paraissait pas plus gaie que son frère et sa sœur.

Ils sortirent tous de la gare et montèrent dans la voiture qui les attendait, une calèche de forme ancienne que conduisait un vieux cocher en livrée sombre. Huguette se demanda pourquoi on les regardait beaucoup, et d'un air qui n'exprimait pas précisément la bienveillance et la considération. En reportant les yeux vers ses cousines, elle vit qu'Angèle, plus pâle encore, regardait droit devant elle, en serrant un peu les lèvres, que Sylvaine, la tête redressée, ne détournait pas ses yeux pleins d'un défi hautain. Quant à Renaud, rien ne bougeait sur sa physionomie, mais il parut à Huguette que ce beau visage froid s'était raidi encore davantage.

Bien que le cocher menât bon train ses deux vieux chevaux, la jeune fille put saisir, au passage des rues, quelques coups d'œil hostiles, deux ou trois exclamations étouffées par le bruit de la voiture sur les pavés. Les deux sœurs conservaient leur même attitude, Renaud ne semblait rien voir ni rien entendre. Il dit seulement à Sylvaine :

– Nous aurions dû faire fermer la voiture, aujourd'hui.

– Un peu plus tôt, un peu plus tard... murmura-t-elle.

M. d'Armilly fronça les sourcils.

– Je ne suis pas de ton avis, dit-il un peu sèchement. Je voudrais reculer le plus possible...

– Je le comprends, mais tu sais comme moi que c'est chose inutile. Mieux vaut entrer courageusement dans la réalité.

Sylvaine avait un petit ton positif et des manières décidées qui contrastaient avec l'attitude lasse et le calme découragement de sa sœur. Elle aussi avait souffert – souffrait encore

peut être, — on le voyait à son sérieux précoce que ne venait éclairer aucun sourire, à l'éclat douloureux qui traversait parfois ses prunelles noires, mais elle paraissait supporter cette souffrance avec un stoïcisme hautain, analogue à celui de Renaud.

La voiture avait quitté la ville, elle s'était engagée sur une grand-route d'où le regard s'étendait sur la vallée inondée de soleil, traversée d'une rivière torrentueuse dont les ondes bouillonnantes étincelaient de feux incomparables. Là-bas, au-dessus des bois sombres, se dressaient les montagnes toutes blondes dans ce lointain rayonnant de lumière. Et Renaud dit tout à coup :

— Voici Myols, Huguette.

La voiture s'engageait dans un chemin large et montueux, bordé de grandes haies fleuries. À un tournant apparut une construction massive, posée au sommet d'une petite colline. Un second tournant la déroba aux regards jusqu'à l'instant où la voiture, après une montée plus raide, déboucha devant une large grille de fer rouillé

derrière laquelle s'étendait la cour pavée qui précédait le château de Myols.

Cette antique construction avait fort grand air avec ses épaisses murailles brunies par les siècles et ses deux tours carrées, veuves de leurs mâchicoulis et de leurs créneaux. C'était là une des plus vieilles demeures de la Savoie, une ancienne place forte qui avait connu des jours glorieux. Aujourd'hui, les fossés remplis d'eau subsistaient encore, mais le pont-levis avait disparu, et ce fut sur un large pont de pierre grise que passa Huguette pour entrer dans le logis patrimonial de sa famille.

Le vestibule très large, très haut, très austère avec ses murs faits de larges pierres noircies, lui parut d'une délicieuse fraîcheur au sortir de l'atmosphère embrasée du dehors. En passant, elle jeta un coup d'œil curieux sur la décoration cynégétique des murailles, sur les vieux bancs de chêne sculpté et l'immense lanterne de fer forgé qui était bien le mode d'éclairage approprié à cette entrée imposante. Mais Renaud et ses sœurs ne lui laissèrent pas le loisir de jouir des beautés

antiques du vestibule de Myols. Sylvaine ouvrit une porte et dit :

– Entrez, Huguette. Je vais prévenir ma mère de votre arrivée.

Angèle s'éloigna à la suite de sa sœur, et Huguette entra avec M. d'Armilly dans une salle à manger immense, tendue de tapisseries fanées, ornée d'une monumentale cheminée de pierre et de vieux meubles massifs, noircis par le temps. Sous les rayons du soleil, les vitraux des hautes fenêtres flamboyaient, répandant dans la salle des nappes de pourpre, d'azur et de jaune d'or. Ces nuances variées et décroissantes coloraient de reflets étranges les verres et les carafes disposés sur la table, les assiettes de fine porcelaine, les pêches veloutées et les prunes violettes qui garnissaient les coupes de vieille faïence. Car un petit couvert était dressé sur un coin de la table carrée, dans la grande salle déserte au seuil de laquelle s'arrêta tout d'abord Huguette, un peu intimidée par ses proportions imposantes.

Au même moment, d'une pièce voisine dont la porte était ouverte, sortaient deux personnes si

absolument dissemblables que l'on n'eût pu les croire de la même famille. Cependant Renaud dit :

– Voici Bertrade et Clotilde.

Et Huguette sut ainsi que c'étaient là les deux sœurs, l'aînée et la troisième des demoiselles d'Armilly.

Bertrade conduisait sa sœur aveugle. Bien que Clotilde fût d'une taille au-dessus de la moyenne, elle semblait presque petite près de cette imposante personne, plus grande que Renaud, bien faite et un peu forte. Bertrade d'Armilly avait une tête puissante, des traits irréguliers et très accentués, un teint brouillé et une expression peu avenante, mélange de tristesse morose et de fierté sombre, mais elle possédait une magnifique chevelure noire à reflets bleutés, et elle avait au plus haut degré cette noblesse d'attitude, cette aristocratique distinction qui étaient l'apanage des d'Armilly.

Elle ne manquait pas non plus de ces qualités, la jeune aveugle qui s'avancait aux côtés de Bertrade, mais, tout au contraire de son aînée, il

n'y avait en elle que charme et grâce. Les beaux traits d'Angèle et de Sylvaine semblaient chez elle encore plus affinés, son teint ressortait d'une blancheur neigeuse près des cheveux noirs, relevés avec une simplicité qui seyait à ce doux visage, digne d'une Madone de Raphaël si les yeux l'eussent animé de leur lumière. Mais, tel qu'il était, il possédait un charme de douceur aimable, un peu mélancolique, qui attira aussitôt le cœur d'Huguette.

– Bertrade, voici Huguette d'Armilly, dit Renaud en prenant la main de sa pupille.

Les yeux noirs de Bertrade, – des yeux très enfoncés dans l'orbite, un peu durs et froids, – dévisagèrent une seconde la jeune fille. Elle tendit la main à sa cousine en lui adressant d'un ton indifférent une banale phrase de bienvenue. Mais Clotilde, quittant le bras de sa sœur, étendit les deux mains vers Huguette.

– Embrassez-moi, cousine Huguette, je suis bien contente de vous connaître, dit-elle avec grâce.

– Et moi aussi, je vous assure, dit sincèrement

Huguette, dont le cœur aimant et plein de compassion était déjà séduit par la vue de cette jolie créature frappée d'une telle épreuve.

Mais, tandis qu'elle baisait le front de Clotilde, elle entendit Bertrade qui se murmurait à elle-même :

– Il n'y a vraiment pas de quoi se réjouir en voyant commencer le martyre de quelqu'un.

– Bertrade ! dit un peu brusquement M. d'Armilly.

Elle secoua légèrement les épaules.

– Tu auras beau faire, Renaud, il faudra toujours en arriver là... Huguette, voulez-vous prendre quelque chose ? Sylvaine avait tout préparé avant de partir pour la gare, car, pour moi, il ne faut pas me demander de plonger dans les détails de ménage. Angèle et Sylvaine ont accepté ce fardeau vulgaire, mais il m'a été impossible de les imiter... absolument impossible ! répéta-t-elle avec force.

Il parut à Huguette qu'un peu d'irritation passait dans les yeux de M. d'Armilly. Mais sa

voix avait son accent habituel, lorsqu'il invita sa pupille à prendre place à table.

Lui-même s'assit près d'elle, ainsi qu'Angèle, qui arriva peu après en annonçant que Sylvaine avait été à la recherche de sa mère dans le jardin. Aucun des voyageurs ne fit beaucoup honneur au lunch préparé pour eux. Huguette se sentait émue de son subit changement d'existence, un peu gênée par la froideur polie et la fierté triste de ceux qui l'entouraient.

Lorsqu'ils eurent terminé ce léger repas, M. d'Armilly se leva.

– Si vous le voulez, Huguette, nous pouvons aller au-devant de ma mère, proposat-il.

Ils entrèrent tous dans la pièce voisine, une grande salle ornée de portraits d'ancêtres et de vieux meubles en noyer d'apparence plus robuste qu'élégante. Là devait être le lieu de réunion habituel de la famille, car l'on y voyait des corbeilles à ouvrage, un bureau sur lequel étaient rangés des livres de compte, une table à jeu et même un corsage en voie d'exécution jeté sur le dos d'un fauteuil. Mais, dans cette pièce familiale

même, régnait la simplicité sévère et absolue, un peu austère, qu'Huguette avait déjà pu remarquer sur la physionomie et dans le costume de ses cousines, comme aussi dans la décoration du vestibule et de l'imposante salle à manger, comme dans l'aspect extérieur du vieux château lui-même.

Cette impression de grave et presque majestueuse tristesse était encore accentuée dans cette pièce par la demi-obscurité que procuraient les persiennes closes. Renaud alla ouvrir l'une des portes-fenêtres et le soleil entra en flots d'or, éclairant soudain les murs où se dressaient, dans leurs cadres ternis, des magistrats en robe rouge garnie d'hermine, des seigneurs en justaucorps de buffle ou de velours, des dames très raides et somptueusement parées.

– Voici ma mère, dit M. d'Armilly.

Huguette se rapprocha de la fenêtre. Dans une allée, avançaient rapidement Sylvaine et une personne très grande, d'une maigreur que rendait plus frappante sa longue robe noire dépourvue du moindre ornement. À mesure qu'elle approchait,

Huguette distinguait des traits flétris, des yeux creusés, une chevelure blanche coiffée en couronne. Une expression de tristesse indicible, de lassitude résignée, se voyait sur cette physionomie altérée, vieillie par les chagrins, dans les yeux bleus très doux, semblables à ceux d'Angèle, qui s'arrêtèrent sur Huguette.

– Voici donc notre petite cousine ! Soyez la bienvenue à Myols, mon enfant, dit-elle, avec tranquille bienveillance.

Elle l'attira à elle et l'embrassa. Puis, gardant la main de la jeune fille entre les siennes, elle l'examina d'un rapide regard.

– Elle n'a rien des d'Armilly, il me semble... Vous ressemblez beaucoup à votre mère, Huguette.

– Mais elle a les yeux de Victoria, dit la voix brève de Bertrade.

Huguette, qui regardait par hasard son tuteur, le vit tressaillir, tandis qu'une ombre descendait dans son regard.

– Quant à la nuance, peut-être, mais non pour

l'expression, répondit-il d'un ton calme et froid.

– Heureusement pour elle... et pour nous, murmura M^{me} d'Armilly d'une voix un peu altérée. Angèle, tu vas conduire ta cousine à sa chambre... Nous dînons à sept heures, mon enfant.

– Rosemonde n'a-t-elle pas été prévenue de l'arrivée d'Huguette ? demanda M. d'Armilly..

– Elle a sa migraine et n'a pas paru aujourd'hui, Gérardine est près d'elle.

– Et Loys aussi, probablement ? Malgré tout ce que je puis lui dire, elle persiste à garder l'enfant dans cette chambre saturée d'éther ! dit Renaud avec irritation. Je n'ai jamais connu d'obstination semblable à la sienne... Huguette, il vous faudra attendre à demain pour faire la connaissance de la veuve de mon frère Augustin et de Loys, mon neveu, un pauvre enfant bien chétif, ajouta-t-il avec un hochement de tête soucieux.

– Et que sa mère aime d'une affection désordonnée, au point qu'elle a une peine infinie

à se séparer de lui pendant une heure, dit Bertrade. J'ai pensé parfois que cette petite femme frivole et déraisonnable deviendrait capable de tout – grand bien ou grand mal – pour donner un peu plus de bonheur à son fils.

Aucune protestation ne s'éleva. Probablement l'opinion de Bertrade était celle de tous. M. d'Armilly s'était un peu brusquement détourné pour relever un rideau qui lui tombait sur l'épaule. Lorsque son visage reparut dans la pleine lumière, Huguette constata qu'il était extrêmement pâle.

– Allons, à tout à l'heure, Huguette, dit-il d'une voix fort calme. Demain, vous ferez plus ample connaissance avec Myols, votre demeure désormais.

Bertrade hocha la tête en murmurant une phrase où Huguette crut discerner le mot de « prison ».

Angèle, du geste, invita sa cousine à la suivre, et toutes deux, ayant de nouveau traversé la salle à manger, gravirent le large escalier de pierre grise. Après avoir suivi un long corridor du

premier étage, Angèle ouvrit une porte et dit :

– Vous voici chez vous, Huguette.

Huguette entra dans une grande chambre tendue de drap brun un peu fané, ornée de beaux meubles Louis XV garnis de ciselures dorées. Par les deux grandes fenêtres largement ouvertes, le soleil couchant entraît tout à l'aise, inondant de lumière rose la chambre confortable et sévère, dont les seuls ornements étaient un portrait masculin, une monumentale pendule Louis XV et de majestueux candélabres en bronze doré.

– C'était l'appartement de votre père, c'est là aussi que vous êtes née, dit Angèle, tout en remettant à sa place une chaise égarée au milieu de la pièce. Vous l'arrangerez à votre gré. Là-haut, nous avons les quelques meubles et souvenirs de famille que Renaud a fait apporter après la mort de votre mère. Vous les placerez ici comme il vous plaira ; nous avons préféré vous laisser agir à votre guise, ne connaissant pas vos goûts.

– Cette chambre est déjà très bien ainsi, dit sincèrement Huguette. Je vous remercie de me

l'avoir donnée. Si peu que j'aie connu mon père, j'ai conservé de lui un souvenir très profond et très doux.

– Le voici, dit Angèle en désignant le portrait.

Huguette se rapprocha et considéra avec émotion ce beau visage un peu pâle, ces yeux au regard droit et tendre, cette bouche souriante. Elle fut frappée tout à coup de la ressemblance qui existait entre son père et Renaud. Mais chez le jeune lieutenant, on sentait le calme bonheur de l'homme heureux, dont la vie n'a connu que de légères épreuves, alors que son neveu, à peu près du même âge, semblait porter un pesant fardeau de douleur.

Angèle s'éloigna, et peu après le cocher et une vieille servante apportèrent la malle d'Huguette. La jeune fille procéda à sa toilette et au rangement de ses vêtements, besogne peu compliquée, car sa garde-robe ne se trouvait pas abondamment garnie. Sur la demande de M. d'Armilly, la supérieure du couvent avait fait confectionner à Huguette un trousseau modeste et des robes simples, mais suffisamment

rapprochées du goût du jour pour que la jeune fille se trouvât semblable à tout le monde. Ce n'était pas la faute de la bonne Mère Agathe si cette petite pensionnaire portait avec une incomparable élégance et un charme inné, les plus modestes toilettes, et même le disgracieux uniforme du couvent qui horripilait Laurianne, si, dans des robes presque austères, et avec sa coiffure dénuée de toute prétention. Huguette demeurait toujours aussi délicatement jolie.

Une fois habillée et recoiffée, la jeune fille s'approcha de la fenêtre. Elle se rendit compte alors du bruit sourd et ininterrompu qu'elle entendait depuis son entrée dans cette chambre. De ce côté, la façade du château s'élevait sur une falaise à pic, au bas de laquelle grondait un torrent. En face se dressait une seconde falaise, moins élevée, garnie d'une maigre végétation, et au delà de laquelle s'espaçaient de petits monticules rocheux, incultes, puis des châtaigneraies superbes qui s'en allaient rejoindre les premières assises des montagnes aux flancs boisés.

Au premier moment, Huguette se sentit le cœur un peu serré devant ce paysage sévère. Mais le soleil jetait d'étranges reflets sur les roches grisâtres, couvertes d'une sorte de petit lichen rouge, il enveloppait de lumière les sommets lointains et les châtaigneraies silencieuses, il parvenait même à illuminer de ses dernières clartés l'étroit canon où mugissait le torrent.

L'eau grise et bouillonnante semblait faite d'argent en fusion, l'écume paraissait une neige mobile et étincelante... Et Huguette se laissa si bien prendre à la magie de ce spectacle qu'elle sursauta en entendant frapper à sa porte.

Ce fut Sylvaine qui entra, lui annonçant que le dîner allait être servi.

– Vous regardiez le paysage ? dit-elle en étendant la main vers la fenêtre. Peut-être n'en appréciez-vous pas encore la beauté un peu particulière, mais si vous êtes une vraie d'Armilly, vous vous attacherez bientôt à notre austère Myols, comme nous tous, dont cette vieille demeure est l'asile et la consolation.

Les lèvres de Sylvaine frémissaient un peu en

prononçant ces mots. Mais, secouant vivement la tête, elle saisit le bras d'Huguette et toutes deux, reprenant le long corridor, descendirent l'imposant escalier aux marches très larges, fortement usées.

Au moment où les jeunes filles atteignaient les derniers degrés, une porte s'ouvrit, livrant passage à une personne vêtue de clair, dont le visage demeurait indistinct dans la demi-obscurité du vestibule. Elle s'arrêta deux secondes, probablement saisie par la vue des silhouettes imprécises de Sylvaine et d'Huguette. Mais elle possédait peut-être une vue analogue à celle des félins, ou bien elle connaissait parfaitement la tournure de la dernière des demoiselles d'Armilly, car elle dit sans hésiter :

– Bonsoir, Sylvaine.

– Bonsoir, Gérardine, répondit froidement Sylvaine.

Et l'ombre claire s'éloigna vers la porte de sortie, par laquelle elle disparut.

– Gérardine Daussy est l'amie, l'indispensable

compagne de ma belle-sœur, dit Sylvaine en manière d'explication. Elle a été l'amie d'enfance de Renaud et de Bertrade. C'est la petite-fille d'un ancien régisseur de notre grand-père, mais elle a reçu une éducation très soignée et se trouve douée d'une grande facilité d'assimilation. Moi, je ne l'aime guère, je ne saurais trop expliquer pourquoi. Quand vous la connaîtrez, vous me direz votre avis sur elle, ma cousine.

Pendant le dîner régna la même gravité mélancolique qui semblait envelopper tous les membres de la famille d'Armilly. Renaud, sa mère et ses sœurs montrèrent pour Huguette une sollicitude paisible ; elle se sentait l'objet d'une sympathie sincère, mais singulièrement enveloppée de réserve. D'ailleurs, les rapports des habitants de Myols entre eux étaient exempts de toute chaleur, de tout élan affectueux ; mais on les sentait néanmoins extrêmement unis et se comprenant à demi-mot. Renaud semblait posséder sur ses sœurs, y compris la fière Bertrade, une influence prépondérante, et sa mère elle-même lui témoignait une sorte d'affectueuse déférence. Lui, d'ailleurs, exerçait cette autorité

sans affectation, sans raideur, avec la calme assurance qui ne l'abandonnait jamais et l'absolue possession de lui-même qui révélait un équilibre parfait de ses facultés, de telle sorte qu'il paraissait très naturel d'obéir à cet homme grave et fier, en qui l'on devinait, sous la froideur un peu hautaine, un esprit très supérieur.

D'ailleurs, la souffrance qui semblait avoir marqué le front de Renaud lui donnait, bien qu'il fût jeune encore, une extrême autorité morale, et Huguette trouva tout simple de continuer à subir l'attrait dominateur exercé sur elle par son tuteur depuis le premier jour où il lui était apparu investi de ses fonctions nouvelles dans le parloir du couvent, lui, jeune homme déjà sérieux, mais non austère comme aujourd'hui, elle, petite fille timide et apeurée, qu'il avait encouragée avec une grande bonté. Mais lorsqu'il était revenu l'année suivante, elle l'avait vu à peu près tel qu'aujourd'hui, subitement vieilli, plus grave et plus froid, mais gardant toujours le même regard droit et fier qui l'avait frappée, tout enfant qu'elle fût... Et Huguette devenue jeune fille se sentait pénétrée envers son tuteur de la même instinctive

confiance qui s'était emparée de la petite fille
d'autrefois.

III

Malgré ses préoccupations et son subit changement d'existence, Huguette dormit d'un tranquille sommeil dans le lit Louis XV qui l'avait tout d'abord effrayée par ses vastes proportions. Elle se leva de bonne heure, selon l'habitude du couvent, toute reposée de la fatigue du voyage et prête à entrer courageusement dans sa nouvelle vie. Celle-ci lui apparaissait, après tout, assez douce et facile, maintenant qu'elle connaissait tous les d'Armilly, qu'elle avait compris que leur réserve ne provenait pas d'un sentiment d'hostilité, mais existait même entre eux tous et devait avoir sa source dans quelque secrète épreuve.

Après une fervente prière faite devant le crucifix suspendu au-dessus de son lit, Huguette alla ouvrir la fenêtre et aspira avec délices l'air pur, vivifiant, sainement parfumé. C'était une

merveilleuse matinée d'été, et Huguette, comme la veille, se fût oubliée à contempler les montagnes dorées par le soleil levant, si le bruit d'une porte s'ouvrant au-dessous d'elle ne lui eût fait baisser les yeux.

Un balcon de fer forgé avait été établi au bord de la falaise. Sur la terrasse un peu étroite qui se trouvait ainsi formée donnaient toutes les fenêtres du rez-de-chaussée, et c'était l'une d'elles que venait d'entendre ouvrir Huguette. Une femme de chambre coiffée d'un coquet bonnet de mousseline apparut, apportant de petits tapis, des coussins de soie claire qu'elle se mit à secouer avec nonchalance. Mais une longue sonnerie retentit à l'intérieur, et, avec un geste d'impatience, la servante disparut.

Angèle vint chercher Huguette pour la conduire dans la salle à manger où l'attendait son déjeuner. Clotilde était là, assise devant son bol vide, et attendant sa cousine, ainsi qu'elle l'apprit à Huguette lorsque celle-ci s'approcha pour lui souhaiter le bonjour.

— Avez-vous bien dormi, cousine ?

– Admirablement, Clotilde. J’ai toujours un sommeil parfait.

– Vous êtes bien heureuse ! soupira Angèle tout en rapprochant la corbeille à pain de sa cousine. Je vous souhaite de le conserver longtemps, toujours... Moi, je dors si peu, si mal !

Les doigts de Clotilde s’étendirent pour saisir la main de sa sœur.

– Tu te tourmentes trop, ma pauvre amie, dit-elle affectueusement. Là se trouve la cause de tes insomnies. Tu te rendras tout à fait malade, Angèle.

Un geste d’insouciance échappa à Angèle.

– Cela arrivera fort probablement, en effet. Je n’y puis rien, et toi non plus. Quant à me tourmenter, je pense que je ne fais rien de plus que vous sur ce point, mais vous avez un tempérament plus fort, voilà tout... Huguette, je vous demande pardon de vous laisser, mais je partage avec Sylvaine bon nombre d’occupations ménagères, et je dois me rendre à ma tâche quotidienne. Si vous voulez voir le jardin, vous

pouvez vous y rendre avec Clotilde, en passant par la salle des Ancêtres. C'est le nom dont Sylvaine a baptisé notre salon familial, au temps où notre petite sœur était gaie, comme un jeune pinson... et moi, presque autant qu'elle, acheva Angèle avec un soupir.

Huguette suivit d'un regard incrédule sa cousine qui s'éloignait, un peu courbée, d'un pas lent et fatigué. Était-il possible qu'elle eût jamais possédé l'entrain joyeux auquel elle venait de faire allusion ? On ne pouvait se la figurer ainsi aujourd'hui.

– Angèle a-t-elle une mauvaise santé ? demanda-t-elle tout en se coupant une tartine de pain bis.

Clotilde soupira un peu.

– Oui, elle est la moins forte de nous tous, et puis, quoi qu'elle en dise, le chagrin la mine. Elle a une raison de plus que nous autres pour être malheureuse, et son cœur très sensible a subi de pénibles épreuves morales.

Huguette n'osa interroger Clotilde sur la

nature de ces épreuves, et, d'ailleurs, M^{lle} d'Armilly changea aussitôt la conversation, comme si elle craignait d'avoir à répondre à quelque embarrassante question.

Le repas d'Huguette terminé, les deux jeunes filles se levèrent, et Huguette, passant le bras de sa cousine sous le sien, se dirigea vers la salle où elle était entrée la veille. Cette fois, tous les volets étaient ouverts et le soleil pénétrait librement dans la grande pièce parfaitement rangée. M^{me} d'Armilly, occupée à essuyer les meubles, dit un aimable bonjour à Huguette et lui apprit qu'elle allait probablement rencontrer son tuteur. C'était l'heure de la promenade quotidienne que M. d'Armilly s'obligeait à faire chaque matin dans le jardin, par principe d'hygiène.

– Ce pauvre Renaud travaille tant ! dit Clotilde tout en se laissant guider par sa cousine vers une porte vitrée ouverte sur le jardin.

– À quoi donc travaille-t-il, Clotilde ? demanda Huguette à qui son cousin n'avait jamais dit un mot de lui-même.

– Vous ne savez pas ? C’est vrai qu’il est devenu si peu communicatif depuis...

Elle se mordit un peu les lèvres et reprit :

– Renaud, voici tantôt huit ans, a publié des recherches fort curieuses sur l’histoire de la Savoie. Elles eurent un très beau succès près des érudits et même des simples amateurs d’études historiques. Depuis, un second volume a paru, très bien accueilli aussi, et maintenant Renaud en prépare un autre qui doit être terminé cet hiver. Ces œuvres sont signées d’un pseudonyme, mon frère détestant toute notoriété, tout éclat sur lui-même. Mais cette modestie, qui nous parut très exagérée au moment de la publication du premier volume, se trouva par la suite justifiée...

Tout en parlant, les deux cousines avaient franchi le seuil du salon et se trouvaient maintenant dans le jardin. Celui-ci longeait à droite le bord de la falaise garni d’une balustrade de pierre, et, à gauche, se trouvait clos d’un vieux mur effrité à demi-caché par une magnifique floraison de roses et de clématites.

Les pelouses et les corbeilles paraissaient

assez mal entretenues, l'herbe poussait dans les allées et la plate-bande longeant le mur était envahie d'une végétation parasite qui étouffait les plantes encore subsistantes. Mais de ce jardin posé au bord du torrent, l'œil découvrait un ravissant panorama de vallées, de rivières torrentueuses, de bois et de montagnes. Au pied d'une colline boisée, une petite ville dressait son clocher aigu et étalait ses maisons grises, un peu massives, que voilait légèrement la bruine matinale. Huguette pensa que ce devait être Vousset, et une joie la saisit en songeant que bientôt Laurianne serait là, si près, qu'elles pourraient se voir au moins quelquefois. M. d'Armilly l'avait permis, avec peu d'empressement, il est vrai, mais ceci ne semblait pas dans son caractère.

Les allées descendaient en pente douce jusqu'à une petite châtaigneraie où se trouvaient disposés quelques bancs. Une herbe fine couvrait le sol, cachant les derniers restes des sentiers primitivement tracés dans ce bois. Au sortir du jardin très découvert, on ressentait ici une impression de bien-être, car le soleil déjà brûlant

tamisait ses rayons à travers le feuillage doucement agité par une brise fraîche venue de la montagne, et l'œil ébloui par un trop vif rayonnement trouvait un repos délicieux dans cette ombre piquée seulement de points lumineux.

– Quel endroit charmant ! dit Huguette d'un ton ravi. Vous devez y venir souvent pendant l'été, Clotilde ?

– Oh ! très rarement ! Maman et mes sœurs travaillent dans le salon, Renaud dans la bibliothèque, moi, je vais avec les uns ou les autres. Nous ne pensons pas à venir ici. C'est vrai que nous aurions moins chaud... mais nous n'y pensons pas du tout, répéta-t-elle avec un geste d'indifférence.

– Si vous le voulez, nous y viendrons quelquefois, Clotilde ?

– Je le veux bien, cousine Huguette. Je me trouve satisfaite partout, pourvu que je sois avec quelqu'un de ceux que j'aime. Et je crois bien que vous êtes toute prête d'être du nombre, car, d'abord à votre voix, et ensuite d'après la

description faite de vous par mes sœurs, j'ai pensé que vous deviez être bonne et douce – peut-être trop bonne, ajouta-t-elle pensivement.

– Pourquoi trop bonne ? demanda Huguette en riant.

Mais Clotilde demeura très grave et ses lèvres eurent un pli un peu amer.

– Parce que vous souffrirez davantage des mécomptes de la vie.

– Ainsi, selon vous, il serait préférable de n'avoir que peu ou pas de cœur ?

– Je n'ose le dire... Mais réellement, nous éviterions ainsi bien des chagrins, et nous aurions peut-être un peu plus de bonheur, ne le pensez-vous pas Huguette ?

– Non ! oh ! pas du tout ! s'écria la jeune fille avec chaleur. Nous souffrons beaucoup par le cœur, oui, je ne le nie pas, mais c'est par lui aussi que nous avons nos plus délicieuses jouissances, c'est par lui que nous aimons, c'est lui qui nous permet de répondre à l'amour infini de notre Dieu et nous soutient à travers la vie par des affections

données ou reçues, par le charme des relations de famille et d'amitié qui seraient si vides et sans fondement sans ce cœur que vous semblez redouter, de même que la religion, dépourvue de l'attrait de l'amour divin, nous laisserait indifférents. Non, je ne regrette pas d'avoir un cœur, croyez-le.

– Vous ne parlerez peut-être pas toujours ainsi, répliqua M^{lle} d'Armillly, en secouant la tête. Vous entrez seulement dans la vie réelle, et puis, je pense que vous êtes très pieuse...

– Et j'espère bien le demeurer ! s'écria Huguette.

– Je le souhaite pour vous, ce sera là une consolation. Mais les événements changent souvent nos résolutions, et, parfois, le malheur transforme et durcit les cœurs les plus tendres et les plus fervents.

– De quel malheur voulez-vous parler ? s'écria Huguette, en attachant son regard anxieux sur le visage de Clotilde.

Il y avait dans l'accent et dans les paroles de

M^{lle} d'Armilly un désenchantement et une souffrance qui rendaient Huguette perplexe et inquiète.

Un peu de rougeur monta aux joues blanches de Clotilde.

– Mais je parle du malheur en général, Huguette, dit-elle vivement. Je vous demande pardon de m'être laissée aller à mon humeur chagrine et pessimiste. Voyez-vous, cousine, nous sommes tous, ici, plus ou moins misanthropes...

Elles avaient atteint la limite de la châtaigneraie et se trouvaient maintenant dans un petit potager assez bien entretenu qui se continuait jusqu'au bord du torrent. Celui-ci, par un coude très prononcé marquait la limite du domaine de Myols. Au-delà s'étendait une grande châtaigneraie dont l'ombre silencieuse était rayée de lumière.

– Voici votre frère, Clotilde, dit Huguette.

À la limite extrême du potager, près du petit pont de bois qui reliait les deux rives du torrent,

se tenaient M. d'Armilly et un vieil homme en tablier bleu qui s'appuyait fortement sur sa bêche, tout en écoutant le châtelain de Myols. Renaud avait aperçu les jeunes filles, il s'avança vers elles de son pas ferme et souple.

Il ôta son large chapeau de paille bise et tendit la main à Huguette en s'informant de la manière dont elle avait passé la nuit. Puis Clotilde et lui s'embrassèrent avec une même tendresse.

– Que dites-vous de ceci, Huguette ? demanda M. d'Armilly, en désignant le paysage.

– Oh ! Quelle vue superbe, mon cousin ! Je resterais des heures à la contempler ! s'écria Huguette avec enthousiasme.

Le pénétrant regard de Renaud se posa sur la jeune physionomie qui exprimait une admiration sincère, et une sorte de sourire parut sur ses lèvres.

– Vous aurez tout le loisir de le faire. L'existence n'est pas très variée, à Myols. D'ailleurs, nous pourrions peut-être entreprendre quelques excursions... un peu loin. Je vous

montrerai notre Savoie, notre cher et beau pays.

Un peu d'émotion vibrait soudain dans sa voix froide.

– Et vous me permettrez de lire les ouvrages que vous avez faits sur elle ? demanda Huguette en levant ses grands yeux lumineux vers le grave visage de son tuteur.

– Mais très volontiers, si cela vous intéresse. Allons, mesdemoiselles, ne demeurez pas ici. Sans chapeau, sous ce soleil ardent, un arrêt trop prolongé serait dangereux... Victor, reposez-vous, ne travaillez plus aujourd'hui, dit-il, en élevant la voix et en s'adressant au vieillard qui s'était mis à bêcher une plate-bande, à petits coups, en s'interrompant à tout instant.

Le jardinier obéit et s'éloigna à pas traînants vers une maisonnette basse couverte de vigne, tandis que M. d'Armilly et les jeunes filles rentraient dans la petite châtaigneraie.

– Victor est-il plus fatigué ? demanda Clotilde.

– Oui, le pauvre vieux est absolument perclus de douleurs. Que sera-ce l'hiver prochain ? Puis

il s'affaiblit beaucoup, la vue baisse... Il faut absolument que je trouve à le remplacer ou, tout au moins, à le faire beaucoup aider. Je ne sais trop comment j'y arriverai...

Et, en disant ces mots, M. d'Armilly avait un air extrêmement soucieux que ne s'expliqua pas Huguette, le fait de remplacer son jardinier ne lui paraissait pas présenter les insurmontables difficultés que faisaient pressentir le ton et le geste de Renaud. Clotilde elle-même devint plus grave, ses lèvres prirent un pli anxieux et elle demeura silencieuse et pensive jusqu'au moment où ils atteignirent le château.

Ce jour-là, au déjeuner, Huguette fit la connaissance de M^{me} Augustin d'Armilly et de son fils. Le repas était déjà commencé lorsque parut une jeune femme petite et frêle, vêtue d'une élégante robe flottante en cachemire blanc garnie de dentelles. Sa main droite tenait celle d'un pâle petit garçon dont les traits avaient une ressemblance frappante avec ceux de Renaud.

– Toujours en retard, Rosemonde ! dit M. d'Armilly d'un ton bref.

– Cette folle de Mélanie avait égaré mon bracelet ! répondit-elle en secouant la tête avec impatience.

En même temps, elle fixait sur Huguette ses yeux trop grands pour son mince visage, – des yeux gris foncés très brillants, qui exprimaient une ardente curiosité.

– Huguette, ma belle-sœur Rosemonde et mon neveu Loys... Rosemonde, Huguette d'Armilly, dit brièvement Renaud.

Huguette s'était levée, et la jeune M^{me} d'Armilly lui tendit la main en prononçant une parole gracieuse. Une singulière expression d'impatience irritée passa dans les yeux de Renaud dont les doigts se crispèrent nerveusement sur le manche de la fourchette.

– Voici mon fils Loys, ma cousine, dit Rosemonde.

Et une tendresse passionnée était contenue dans ces simples mots.

Huguette serra la petite main maigre que lui tendait Loys dont les yeux trop sérieux la

considéraient avec une extrême attention. Renaud attira à lui son neveu et attacha sur ce visage maigre et fin un regard un peu sévère.

– Tu n’es pas venu travailler avec moi ce matin. Pourquoi cela, Loys ?

Le petit garçon tourna les yeux vers sa mère. Ce fut elle qui répondit avec une certaine vivacité :

– Je n’ai pas voulu... Il était fatigué, nerveux...

– Il n’en pouvait être autrement après une journée passée dans une chambre close, près d’une personne souffrante et dans la seule compagnie de Gérardine qui n’aime pas les enfants, dit M. d’Armilly d’un ton glacial. Tant que vous soumettrez Loys à la déplorable hygiène dont je vous ai si souvent signalé le danger, il ne faut pas vous attendre à une amélioration quelconque dans son état de santé, bien au contraire.

Le teint mat de Rosemonde s’empourpra soudain. Était-ce la colère ou la confusion qui transformait ainsi la physionomie de la jeune

femme, donnant soudain à ses yeux un peu dépourvus d'expression un regard ardent et presque tragique ? Sans mot dire, elle gagna sa place près de Renaud et saisit si brusquement, sa serviette que le pain placé à côté s'en alla rouler dans l'assiette de M. d'Armilly. Celui-ci, très calme, le remit à sa place en disant froidement :

– Vous êtes comme Loys, très nerveuse, ce matin.

Elle prit un air boudeur qui s'alliait d'ailleurs assez bien à son minois demeuré un peu enfantin, bien qu'elle eût très probablement dépassé la trentaine. Sans être réellement jolie, elle possédait un certain charme élégant, dû peut-être en partie au soin raffiné apporté à sa coiffure et aux moindres détails de sa toilette.

– Votre migraine est tout à fait passée, Rosy ? demanda M^{me} d'Armilly d'un ton conciliant.

– Tout à fait, ma mère, Gérardine a un excellent remède pour cela... Quelle amie dévouée que Gérardine ! fit-elle avec un soudain enthousiasme. Une sœur ne me soignerait pas mieux, certes !

Huguette se figura que ces derniers mots étaient une insinuation à l'adresse des demoiselles d'Armilly, d'autant que Rosemonde avait coulé vers ses belles-sœurs un coup d'œil de défi malicieux. Mais aucune d'elles ne parut s'en émouvoir, et Bertrade dit sèchement :

– Gérardine peut faire cela, sa famille nous doit beaucoup, et elle en particulier n'aurait pas reçu l'éducation qu'elle possède si mon grand-père ne s'était montré aussi libéral envers Mathieu Daussy. Vous pouvez lui être reconnaissante, Rosy, mais sans exagération.

– Oh ! toujours ce mot ! s'écria la jeune femme en portant les mains à son front. Exagérée !... exagérée !... je n'entends que cela ! N'allez pas donner de moi une fausse opinion à cette enfant ! fit-elle en désignant Huguette.

– Elle saura bien se la former elle-même, soyez sans crainte, répliqua Sylvaine d'un ton légèrement ironique. Nous n'avons pas du tout la prétention de lui imposer nos idées et elle gardera toujours parmi nous sa liberté de juger et de penser. N'est-il pas vrai, Renaud ?

Il fit un geste affirmatif. Depuis l'entrée de sa belle-sœur, il semblait plus froid, plus taciturne, et une sorte d'irritation demeurait dans son regard.

Rosemonde se montra fort aimable pour Huguette, l'interrogea sur Paris que la jeune fille avait un peu visité pendant ses vacances chez les parents de ses amies, lui fit décrire le couvent et le genre de vie qui avait été le sien jusqu'ici. La jeune veuve semblait s'intéresser à tout, mais un peu à la manière d'un enfant, n'approfondissant rien et cherchant avant tout des sensations nouvelles.

– Augustin m'a plusieurs fois menée à Paris, dit-elle avec un soupir de regret qui ne s'adressait peut-être pas à l'époux disparu. J'aurais voulu y retourner, mais Loys était toujours malade et les médecins assuraient qu'on ne pouvait lui faire quitter, même momentanément ce pays. Mais, maintenant, il va mieux, et je projette pour l'année prochaine un petit voyage charmant...

Elle jeta vers M. d'Armilly un coup d'œil de défi dont il ne parut pas s'apercevoir.

– J’emmènerai Gérardine... Vous aussi, si vous le voulez, Huguette.

– Oh ! oh ! Rosy, Huguette est-elle déjà dans votre cœur au même rang que votre chère Gérardine ? s’écria ironiquement Sylvaine.

La jeune femme eut un geste d’impatience un peu irritée.

– Ai-je dit cela ? Mais dès le premier moment, elle me plaît beaucoup, et nous nous entendrons très bien, je crois.

– J’en doute, fit M. d’Armilly d’un ton cassant.

Il se leva de table, car le repas était terminé. Près de sa haute stature, sa belle-sœur paraissait plus menue, plus enfantine encore.

– Nous allons remplacer maintenant la leçon manquée ce matin, Loys, dit-il en s’adressant à son neveu.

– Oh ! Pas en ce moment, Renaud ! Je lui ai promis de le mener en voiture jusqu’à la Fontaine-aux-Cygnes ! s’écria Rosemonde avec vivacité.

– Comment, à cette heure !... Et par cette chaleur ! À quoi songez-vous donc ? Vous sortirez à quatre heures, ce sera bien assez tôt, et Loys travaillera jusque-là avec moi... n'est-ce pas mon enfant ?

En prononçant ces mots d'un ton subitement radouci, M. d'Armilly passait la main sur l'épaisse chevelure noire de son neveu. Les yeux de Loys, graves et tendres, se levèrent sur lui.

– Oui, mon oncle. J'aime beaucoup travailler et je me suis un peu ennuyé ce matin...

– Par exemple ! s'écria Rosemonde d'un ton de reproche. J'ai pourtant tout fait pour te distraire, chéri, tu as reçu les nouveaux livres que tu désirais....

– Oui, maman, mais justement à propos de ces livres je voulais demander des explications à mon oncle, répondit l'enfant d'un petit ton sérieux.

– Eh bien ! je vais te les donner, et ensuite nous reprendrons notre étude du latin...

– Oh ! pas le latin ! gémit la jeune veuve. Vous allez le fatiguer, Renaud !

– Mais non, maman, pas du tout, je l’apprends très facilement, déclara Loys.

L’oncle et le neveu s’éloignèrent, et Rosemonde les suivit d’un regard de rancune. Tout à coup, elle se détourna et saisit le bras d’Huguette.

– Renaud est un despote ! Ne peut-il laisser en repos mon pauvre Loys, au lieu de l’inciter ainsi à travailler ! s’écria-t-elle avec colère. Dites, Huguette, n’ai-je pas raison en voulant lui éviter le moindre effort ?

– Mais l’enfant paraît de lui-même disposé à l’étude, dit Huguette un peu embarrassée, car elle ne pouvait abonder dans le sens de cette jeune femme qu’elle jugeait passablement déraisonnable.

Un rire moqueur résonna dans la salle à manger.

– De lui-même ! Dites sur l’instigation de son oncle qui a su très habilement s’emparer de ce jeune esprit...

– Rosy ! s’écria sévèrement M^mc d’Armilly.

Elle se tut, mais en secouant la tête avec colère. Clotilde prit le bras d'Huguette qui se trouvait près d'elle et toutes deux se dirigèrent vers la salle des Ancêtres. La jeune aveugle semblait émue et irritée.

— Cette Rosy est insupportable ! murmura-t-elle. Augustin a commis la faute de la traiter en enfant gâtée, et après lui nous n'avons pu en venir à bout. Ce sont de perpétuels conflits entre mon frère, subrogé-tuteur de Loys, et elle, qui est la tutrice de son fils. Sans la patience et la fermeté un peu froide de Renaud, sans l'affection qu'il porte à ce bon petit Loys, je crois qu'il y aurait déjà une rupture absolue. Mais il se retient, il prend sur lui pour accomplir le dernier désir de ce pauvre Augustin qui lui a tant recommandé à son lit de mort sa femme et son fils. Nous espérions qu'après ce malheur, le sérieux viendrait peu à peu à Rosy. Au moment où Renaud fit à Augustin la promesse de protéger et d'aider de tout son pouvoir ceux qu'il laissait sur cette terre, nous ne pensions pas — et lui non plus — qu'elle dût lui coûter tant de peines et de sacrifices.

IV

Huguette se trouva aussitôt installée à Myols comme si elle y eût habité toujours. La tranquille cordialité de sa tante et de ses cousines l'avait singulièrement mise à l'aise, en chassant cette crainte d'être reçue à contrecœur qui la tourmentait depuis le jour où Renaud lui avait annoncé qu'elle quitterait définitivement le couvent aux vacances. Sans phrases, beaucoup plus par leurs actes que par leurs paroles, ses parents lui avaient fait comprendre qu'elle était ici chez elle.

Et Huguette avait dès lors jugé logique, puisqu'elle faisait ainsi entièrement partie de la famille, d'offrir à ses cousines de partager leurs occupations ménagères, proposition qu'acceptèrent avec simplicité Angèle et Sylvaine qui aidaient les deux vieux domestiques presque impotents.

En arrivant à Myols, la jeune fille ne connaissait rien de la situation de fortune de ses parents. Dès le moment où elle commença à partager leur vie, elle comprit que cette situation était plutôt médiocre, et que tous apportaient leur aide à la tâche qui consistait à vivre simplement sans de trop grandes privations, – même Bertrade, malgré ses déclarations anti-ménagères, car elle raccommodait une grande partie du linge de la famille, avec un air de sombre résignation qui était une protestation perpétuelle.

Huguette se vit donc conduite, le surlendemain de son arrivée, dans l'immense cuisine, d'une scrupuleuse propreté, où l'accueillit la cuisinière, vieille femme toute cassée dont le visage parcheminé s'éclaira en voyant apparaître la jeune fille.

– On dirait... M^{lle} Victoria ! murmura-t-elle d'un ton hésitant.

– Quelle idée, Aglaé ! dit un peu brusquement Sylvaine. Mettez vos lunettes, vous verrez si on peut comparer... Huguette, si vous le voulez bien, vous aiderez Aglaé à confectionner le déjeuner,

tandis que j'irai aider Angèle à terminer le ménage. On ne vous a pas appris la cuisine, au couvent ?

– Mais si, un peu. Aglaé m'enseignera sa manière de faire et je tâcherai d'être pour vous et pour elle une aide sérieuse.

– Je ne demande pas mieux, car la cuisine et moi, nous sommes peu sympathiques l'une à l'autre. Mes sœurs pourront vous dire quels plats étranges je leur ai servis au moment de mes débuts dans cet art. Heureusement, on est très indulgent, ici, à part Rosy qui fait la délicate. Si elle l'osait, elle déserterait notre table, trop frugale à son gré, pour se faire servir chez elle par une cuisinière expérimentée. Mais Renaud ne souffrira pas cela. C'est bien assez déjà qu'elle mène près de nous une existence si différente de la nôtre.

En effet, la veuve d'Augustin d'Armilly ne se mêlait aucunement, en dehors des repas, à la vie de famille. Elle demeurait constamment dans son appartement, qui donnait sur la terrasse placée au bord du torrent. Huguette n'y avait pas encore

pénétré, mais elle avait compris à quelques mots de ses cousines que Rosemonde s'entourait de luxe et de bien-être, servie par une femme de chambre uniquement attachée à sa personne. Près de la laborieuse existence de ses belles-sœurs, elle menait une vie inutile, indolente, occupée de futilités et de rêveries, lorsque sa tendresse maternelle ne se trouvait pas en jeu.

Et là encore, d'ailleurs, elle se montrait déplorablement vaine et sans raison. Les plus sages décisions de Renaud soulevaient chez elle une opposition parfois ouverte, le plus souvent dissimulée et par cela même plus difficile à vaincre. Un antagonisme perpétuel existait entre Rosemonde et lui. Il témoignait à sa belle-sœur une politesse glaciale et ne cédait pas un pouce de terrain, mais Rosy, obstinée et pleine de ruse, réussissait souvent à tenir comme non avenue la volonté de Renaud, afin d'agir à son gré dans l'éducation de son fils. Et, avec une patience où semblait entrer une forte dose de dédain, M. d'Armilly recommençait sa lutte calme, il mettait en jeu un vouloir énergique auquel, parfois, n'osait résister Rosemonde. Mais elle détestait

son beau-frère et, sans oser le dire tout haut, laissait suffisamment percer ce sentiment pour qu'Huguette l'eût compris bien vite.

Quant à M^{me} d'Armilly et à ses filles, elles témoignaient à la jeune veuve une froideur polie – froideur plus accentuée chez Sylvaine qui semblait tenir sa belle-sœur en moindre considération encore que ne le faisait le reste de la famille. De fait, la nature franche, sérieuse et énergique de la dernière des d'Armilly devait difficilement comprendre le caractère de Rosemonde, tout à la fois léger et obstiné, incapable de raisonner sagement et fort enclin à la dissimulation.

La jeune femme continuait à témoigner à Huguette un intérêt très vif. Le troisième jour après l'arrivée de la pupille de Renaud, elle apparut dans la cuisine où Huguette aidait la vieille Aglaé à écosser des pois pour le repas du soir.

– Je vous cherchais partout, chère, et jamais je n'aurais eu l'idée de venir vous trouver là, si ma belle-mère ne m'avait renseignée. Ainsi, vous

voilà déjà accaparée, enrégimentée dans le bataillon des marmitons formé par Angèle et Sylvaine ? Prenez garde, Huguette ! Vous ne vous doutez pas où elles vous conduiront de concession en concession. Résistez au premier moment, refusez de vous mêler à ces soins vulgaires, sans quoi il sera trop tard. Vous serez entrée dans l'engrenage et...

– J'ai offert moi-même à mes cousines de les aider, interrompit un peu froidement Huguette, et je suis extrêmement heureuse de me trouver ici utile à quelque chose, de pouvoir un peu soulager dans leur tâche Angèle et Sylvaine.

Rosy eut un petit rire moqueur.

– Vous les plaignez, peut-être ? Moi, pas du tout, car elles ne sont en aucune façon obligées à cette existence médiocre, elles pourraient, s'il leur plaisait, mener une vie de princesses. Mais, ma chère Huguette, vous saurez qu'il existe dans cette maison deux terribles moteurs, par lesquels se meuvent et agissent M. d'Armilly et ses sœurs : l'un est l'orgueil, poussé jusqu'aux plus extrêmes limites, l'autre une obstination

invincible dans de vieux préjugés tout à fait ridicules aujourd'hui.

Huguette eut un petit froncement de sourcils. Il lui déplaisait au dernier point de se voir prendre pour confidente des griefs et de la rancune de cette jeune femme contre les parents de son mari, et elle résolut de couper court aux efforts visiblement tentés par Rosemonde pour s'en faire une alliée.

– Je ne sais de quels préjugés vous parlez, dit-elle avec quelque sécheresse, mais, en tout cas, ils n'empêchent pas M. d'Armilly d'être un homme d'honneur et un parfait gentilhomme, et mes cousines des femmes bonnes et distinguées. Il se pourrait que ces idées qualifiées par vous de ridicules, fussent aussi les miennes.

La main de Rosy esquissa un petit geste d'impatience.

– Oh ! je le croirais assez ! Au couvent, vous avez dû être farcie de ces idées d'honneur à outrance, et, ici, vous ne trouverez qu'encouragement à ce sujet, je vous en réponde ! Mais je ne désespère pas de vous ramener à une

plus juste notion de la vie. Vous êtes très jeune, Huguette, dit-elle avec un mélange d'envie et de condescendance protectrice.

Elle considéra pendant quelques minutes les doigts fins qui ouvraient rapidement les cosses gonflées et faisaient glisser les pois dans une terrine où ils tombaient avec un bruit léger.

– Laissez cela et venez avec moi, dit-elle impérieusement. Je vous cherchais pour vous emmener dans mon appartement. Nous causerons, nous prendrons le thé... Gérardine est pour huit jours à Chambéry, et je suis seule, je m'ennuie, ajouta-t-elle sans prendre la peine de dissimuler la pensée égoïste qui déterminait seule cette invitation.

– Je vous remercie, ma cousine, mais, vous le voyez, j'ai du travail pour un certain temps encore.

– Oh ! je vous en prie, ne m'opposez pas cette raison détestable ! s'écria Rosy avec une sorte de colère. Aglaé est là pour cette besogne qui ne vous convient en aucune façon. Vous êtes trop jolie, trop charmante pour vous occuper à cela.

Mais Huguette ne s'émut aucunement de ces paroles flatteuses.

– Aglaé ne va pas vite et ne pourrait venir à bout de cette besogne, dit-elle fermement, en désignant le panier de légumes placé entre elle et la servante. Je regrette de vous décevoir, ma cousine, mais il m'est vraiment impossible...

– Dites que vous ne voulez pas, qu'ils vous ont déjà endoctrinée, réduite en esclavage ! s'écria la jeune femme avec irritation. Vous verrez où ils vous conduiront... Vous verrez, folle petite fille ! Vous deviendrez comme Bertrade, comme Angèle, comme Sylvaine, une vieille fille enfermée dans cette geôle de Myols. Vous vous rappellerez alors que j'ai essayé de vous sauver... Vous verrez, Huguette. !

Elle sortit de la cuisine en fermant la porte avec violence... La voix chevrotante d'Aglaé murmura :

– Quel malheur que M. Augustin ait été chercher une pareille femme ! Elle donne tant de tracas à mes pauvres maîtres ! Bien sûr, son fils est cent fois plus raisonnable qu'elle.

Et Aglaé avait entièrement raison. Loys ne tenait en rien de sa mère, il avait le physique et le caractère des d'Armilly, et Rosemonde avait beau le garder jalousement, le plus qu'il lui était possible, sous son influence, elle ne pouvait empêcher que son fils ne fût irrésistiblement entraîné vers ceux qui comprenaient sa petite âme sérieuse et tendre, et desquels il avait pris d'instinct les goûts, les idées, même les attitudes.

Si Huguette avait fait au couvent des rêves de vie mondaine, elle eût été singulièrement désappointée et découragée en pénétrant dans l'intérieur austère des d'Armilly. Mais son esprit très net, très réfléchi, une culture religieuse très profonde et une piété sincère et fervente l'avaient préservée des illusions et des désirs un peu frivoles où se complaisaient plusieurs de ses compagnes. Elle souhaitait seulement la protection d'un foyer calme et digne, où elle pût se rendre utile et attendre en paix l'avenir connu de Dieu seul. Cet avenir pouvait être le mariage, Huguette ne s'y refusait pas, mais elle y pensait peu. Bien qu'elle fût absolument dénuée de coquetterie, elle n'ignorait pas sa beauté. —

Laurianne, un peu inconsidérément, mais en tout cas, avec une franchise rare, la lui ayant chantée sur tous les tons. Elle se savait en possession d'une très gentille aisance et, par là même, apte à contracter une union selon son rang et d'après ses préférences. Mais elle ne ressentait aucune hâte et se confiait à la Providence qui devait lui montrer sa voie.

Dans ces dispositions, et avec ses goûts simples, Huguette devait se trouver à l'aise dans cette demeure solitaire mais si admirablement située ; elle pouvait espérer une vie calme et presque heureuse au milieu de cette famille paisible et grave qui lui témoignait une sympathie incontestable, malgré les apparences peu empressées, et à laquelle on ne pouvait jusqu'ici reprocher que cette étrange mélancolie dont les origines demeuraient encore inexpliquées pour Huguette.

Cependant, un point inquiétait maintenant la jeune fille. Il y avait six jours qu'elle était arrivée à Myols, on se trouvait au samedi, et personne ne faisait allusion au devoir dominical, aucune des

demoiselles d'Armilly n'avait parlé à Huguette de l'église, chose toute naturelle cependant, à l'égard d'une jeune fille qu'elles savaient extrêmement pieuse et qui ne leur avait pas caché sa résolution de le demeurer.

Huguette ignorait encore les sentiments de ses parents au point de vue religieux, aucune parole, aucun acte n'étant venu la renseigner à ce sujet. Elle avait seulement remarqué un crucifix dans la chambre d'Angèle où elle avait eu occasion d'entrer, et, dès lors, elle avait pensé que ses cousines étendaient à la religion la réserve dont elles s'enveloppaient sur d'autres points. Néanmoins, elle s'étonnait un peu de ce persistant silence et de la hâte avec laquelle Clotilde avait détourné la conversation, lorsqu'un matin, en se promenant avec elle dans le jardin, sa cousine lui avait demandé si l'église était loin de Myols.

Mais que ses parents fussent pratiquants ou non, Huguette était déterminée à conserver ses habitudes religieuses. En conséquence, le samedi soir, tandis qu'elle travaillait près de Clotilde

dans la salle des Ancêtres en attendant le dîner, elle demanda tranquillement :

– À quelle messe pourrai-je aller demain, Clotilde ? Elles sont peut-être dites très matin, si c'est au village ?

– Vous voulez aller à la messe ? balbutia Clotilde avec un peu d'effarement.

– Mais oui. Qu'y a-t-il là qui puisse vous étonner, chère Clotilde ?

– M'étonner ?... Non, pas du tout, mais...

– Pourquoi donc ? Je ne dérangerai personne, le village n'est pas loin du tout en prenant le raccourci, m'a dit Angèle, et je puis très bien y aller seule, je pense.

– Pour cela, non ! interrompit la voix décidée de Sylvaine.

Elle était assise à l'autre extrémité de la salle, occupée à faire les comptes de ménage, mais elle avait entendu les questions d'Huguette.

– Renaud ne le permettra certainement pas, ajouta-t-elle en se levant et en se rapprochant de sa cousine. Vous êtes trop jeune, Huguette...

Tenez, voici précisément mon frère. Vous allez savoir son avis là-dessus.

Renaud entrait, venant de la bibliothèque, et s'avança vers les jeunes filles.

– Renaud, Huguette voudrait se rendre demain à l'église, dit Sylvaine en posant sa main sur le bras de son frère.

Malgré l'obscurité qui envahissait la salle, Huguette vit tressaillir un peu son tuteur.

– Je m'attendais nécessairement à cette demande, dit-il d'une voix légèrement altérée. Certainement, je n'ai en aucune façon l'idée de vous contrarier dans vos devoirs religieux, mais vous pourriez attendre encore...

– Attendre quoi, mon cousin ? demanda Huguette surprise.

– Non, vous avez raison, il vaut mieux mettre les choses au point ! dit-il avec une certaine brusquerie, comme s'il prenait un parti subit. Allez demain à l'église, Huguette, et, puisque vous êtes très pieuse, puisez-y de la force, beaucoup de force...

– Oui, il ne sert à rien de reculer plus longtemps, dit Sylvaine d'un ton positif. Mais elle ne peut aller seule au village, n'est-il pas vrai, Renaud ?

– Non, certainement ! Je l'accompagnerai, à moins qu'une de vous...

– Il n'y a que moi ! déclara Sylvaine. Maman et Bertrade ne veulent plus sortir d'ici, Angèle serait malade si elle accomplissait une telle équipée. Mais, j'irai avec Huguette. Seulement, au bout de quelques expériences de ce genre, elle se décidera peut-être à faire comme nous, à demeurer bien tranquille à Myols.

– Pourquoi, Sylvaine ? Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire et de si effrayant dans le fait de se rendre à la messe ?

Sylvaine ne répondit pas, mais la voix grave de Renaud s'éleva.

– De la part d'une autre, c'est là un acte très simple, en effet, mais, pour une d'Armilly, c'est de l'héroïsme.

Et Huguette creusa toute la soirée cette énigme dont elle n'avait pas osé demander l'explication, en même temps qu'elle cherchait avec anxiété pourquoi on tenait tant à la préserver de tout contact avec l'extérieur.

V

La demie de cinq heures sonnait lorsque les deux cousines sortirent le lendemain de Myols pour se diriger vers l'église. Sylvaine avait prévenu Huguette qu'elles se rendraient à la première messe, « où l'on serait plus tranquille, car il n'y assistait guère que des paysans », avait-elle ajouté.

Elles prirent le raccourci dont avait parlé Angèle et qui passait par la châtaigneraie située de l'autre côté du petit pont. L'aube naissait, en éclairant progressivement le sous-bois humide de la rosée nocturne. L'air était vif, très frais et Huguette serra plus étroitement la pèlerine de tartan dont elle s'était enveloppée.

– Avez-vous froid, Huguette ? Il est peut-être un peu tôt pour vous qui n'êtes pas habituée aux sorties matinales et à la température un peu vive souvent de notre pays.

– Mais pas du tout ! Cet air me fait au contraire grand bien, je vous assure, Sylvaine. C'est moi qui regrette de vous déranger d'aussi bonne heure.

Sylvaine eut un geste d'insouciance.

– Oh ! je suis souvent levée à cette heure, et souvent occupée à cueillir des légumes au potager. Il ne faut rien regretter, Huguette, car vous me faites accomplir aujourd'hui le précepte dominical, abandonné depuis plusieurs années.

Elle parlait d'un ton mi-sérieux, mi-ironique. Huguette leva vers elle son beau regard lumineux.

– Pourquoi cela, chère Sylvaine ?

Une sorte d'émotion douloureuse passa sur la physionomie de Sylvaine.

– Pourquoi ? Vous le saurez tout à l'heure. Voyez-vous, nous n'avons jamais été bien fervents. Mon père était indifférent, maman, qui aimait le monde, y avait perdu ses habitudes de piété, et c'est ainsi que nous avons tous reçu une éducation religieuse insuffisante. Au moment de

l'épreuve, alors que des âmes fortement pieuses se seraient plus étroitement attachées à la religion, nous l'avons abandonnée par une sorte de lassitude, de colère, que sais-je ! Je me rends très bien compte, surtout depuis un an ou deux, de ce qu'une telle conduite a d'illogique, j'en ai souffert, et c'est pourquoi je ne suis pas fâchée aujourd'hui de vous accompagner, Huguette, et de renouer ainsi la chaîne du passé.

Elle parlait avec la décision tranquille qui semblait faire le fond de sa nature. La tristesse, chez elle, ne revêtait pas la forme sombre et presque rude de celle de Bertrade, elle n'était pas lasse comme celle de M^{me} d'Armilly et d'Angèle, ni un peu amèrement résignée comme celle de la jeune aveugle, mais elle se rapprochait beaucoup plus de la grave réserve de Renaud, sans avoir la froideur quelque peu hautaine dont s'enveloppait M. d'Armilly. Sylvaine était une jeune fille droite et énergique, entièrement dévouée aux siens, et acceptant courageusement le fardeau des devoirs quotidiens et des épreuves inconnues qui semblaient peser sur cette famille. Ces qualités compensaient amplement une certaine raideur qui

existait parfois dans l'accent et dans les paroles de M^{lle} d'Armilly — raideur qu'Huguette soupçonnait un peu maintenant être destinée à cacher la souffrance d'un cœur très chaud et très sensible.

Elles avaient atteint la limite de la châtaigneraie et débouchaient sur une route. En face d'elles se dressait une grande maison grise sur la façade de laquelle se tordait une glycine énorme formant berceau. Huguette surprit un regard mélancolique jeté par Sylvaine vers cette demeure.

Les jeunes filles prirent à gauche et, en quelques minutes atteignirent les premières maisons du village. La plupart avaient portes et fenêtres ouvertes, et l'on apercevait à l'intérieur les habitants prêts à partir pour l'église où sonnait en ce moment le dernier coup de la messe. D'autres s'en allaient déjà le long de l'unique rue du village, se dirigeant vers la place sur laquelle s'élevait le petit temple, bas et écrasé, mais dominé par un léger clocher.

L'apparition, dans cette rue, des demoiselles

d'Armilly parut éveiller une ardente curiosité. Des têtes à demi coiffées apparurent aux fenêtres, des femmes en jupon court, des hommes en bras de chemise s'encadrèrent dans l'ouverture des portes, et les villageois en route pour l'église s'arrêtèrent afin de dévisager les jeunes filles.

Et toutes ces physionomies – Huguette le constata avec stupéfaction – exprimaient le mépris et l'indignation.

Sylvaine avait pris l'attitude que sa cousine avait remarquée à Vousset. Elle avançait, très droite, en fixant des yeux dédaigneux sur ceux qui la regardaient. Mais Huguette voyait frémir sa main sur la poignée de l'ombrelle qu'elle tenait.

– Qu'avons-nous donc de singulier, Sylvaine ? Pourquoi ces gens nous regardent-ils avec tant de malveillance ? demanda Huguette d'une voix oppressée.

– Je vous dirai, Huguette... plus tard, murmura Sylvaine.

Elles atteignaient en ce moment le seuil de l'église, en même temps qu'un groupe de trois

villageoises. Celles-ci se reculèrent en les toisant avec dédain, et l'une d'elles dit tout haut :

– Eh bien ! Si elles vont maintenant avec les honnêtes gens, celles-là !...

Sylvaine tressaillit et sa main poussa un peu brusquement sa cousine dans l'intérieur de l'église.

Il n'y avait encore que trois ou quatre fidèles agenouillés dans la petite nef. Sylvaine se dirigea vers un banc de chêne sculpté, placé au premier rang et, y ayant fait entrer Hugnette, s'agenouilla elle-même sur les coussins de velours vert fané.

Pendant la célébration du Saint Sacrifice, Hugnette, sans se détourner, eut conscience qu'elles étaient le point de mire des yeux de tous les assistants. Elle eut peine à se recueillir, tant était intense l'angoisse qui l'avait saisie à cette manifestation d'une incontestable malveillance. Près d'elle, Sylvaine demeurait à genoux, la tête un peu redressée, les lèvres closes, les yeux fixés sur l'autel. Priait-elle intérieurement ? Il était impossible de le deviner à l'expression énigmatique de sa physionomie.

Vers la fin de la messe, Huguette avait cependant si bien réussi à chasser toute préoccupation pour concentrer sa pensée en Dieu, qu'elle eut un petit tressaillement lorsque Sylvaine lui toucha l'épaule en murmurant :

– Êtes-vous prête ?

Elle se leva et suivit sa cousine. Sylvaine avait évidemment attendu que le plus grand nombre de fidèles eût disparu, car il ne demeurait dans l'église que quelques personnes qui levèrent la tête au passage des jeunes filles et considérèrent Huguette avec une curiosité peu sympathique.

Comme M^{lles} d'Armilly franchissaient le porche, elles croisèrent un prêtre d'un certain âge. Il eut un mouvement de surprise à leur vue et souleva son chapeau avec empressement.

– Est-ce le curé, Sylvaine ? demanda Huguette lorsqu'elles se trouvèrent sur la place.

– Je ne sais. Celui que nous connaissions, au temps où nous fréquentions l'église, est mort voici à peu près sept ans, je crois, et nous n'avons pas eu occasion de connaître son successeur.

Il y avait, maintenant, un peu plus de monde dans la rue parcourue tout à l'heure par les jeunes filles. Le village tout entier s'éveillait. Et toujours les mêmes regards accueillaien le passage des demoiselles d'Armilly ; des exclamations s'échappaient, soulignées par des gestes de mépris.

– Mais qu'ont-ils donc ? Que leur avons-nous fait ? murmurait la pauvre Huguette toute rouge de confusion.

– Vous, rien... et moi mon plus, du reste, ni aucun de nous, répondit brièvement Sylvaine qui conservait son attitude assurée et un peu altière.

Huguette eut un soupir de soulagement en dépassant le dernier logis. Il y avait bien encore là-bas la grande maison grise, mais on n'apercevait aucun de ses habitants, et, d'ailleurs, ceux-ci étaient peut-être plus policés et moins malveillants que les grossiers villageois.

Au moment où les deux cousines passaient, la porte s'ouvrit, livrant passage à une jeune fille, petite et un peu boulotte, coiffée d'un élégant chapeau bien posé sur ses cheveux blonds. Elle

avait un petit nez retroussé qui donnait à sa physionomie une expression bon enfant. Mais à la vue de Sylvaine et d'Huguette, ses lèvres se plissèrent dédaigneusement et, détournant ostensiblement la tête, elle prit la direction du village.

– Vous connaissez cette jeune fille ? demanda Huguette.

– C'est Edmée des Avrets, répondit laconiquement Sylvaine.

Elles entrèrent dans la châtaigneraie et marchèrent quelques instants en silence. Huguette s'arrêta tout à coup, elle saisit la main de sa cousine.

– Sylvaine, dites-moi tout... Je vous en prie, Sylvaine ! L'incertitude est pire que la vérité..

– C'est tout à fait mon avis. Asseyons-nous ici, dit résolument Sylvaine.

Elle désignait un tronc d'arbre recouvert par la mousse. Toutes deux s'y assirent, Sylvaine tenant toujours la main de sa cousine.

– Renaud, en qualité de chef de famille et de

tuteur, s'était réservé de vous faire connaître la cause de la réprobation qui pèse sur nous. Mais je sais qu'il lui est toujours extrêmement pénible de revenir sur ces tristes faits et j'ai pensé qu'il ne m'en voudrait pas de me charger de cette explication... Huguette, l'opinion publique nous accuse d'avoir causé la mort de notre cousine Victoria Hardwell, afin de recueillir son immense fortune.

– Oh ! Sylvaine ! balbutia Huguette terrifiée.

– C'est ainsi, ma pauvre Huguette. On trouva un matin Victoria étendue sans vie sur son lit, et sa chambre était jonchée de fleurs aux parfums capiteux qu'elle avait fait venir de Cannes, ainsi qu'elle en avait coutume. Le mot de suicide fut d'abord prononcé. Victoria était fantasque et quelque peu déséquilibrée, elle avait d'inexplicables accès de mélancolie suivis de gaieté étourdissante et excessive, ses croyances religieuses étaient très vagues. Ce fut notre opinion – et ce l'est encore – qu'elle se donna volontairement la mort. Comme elle aimait passionnément les fleurs et les parfums, elle

choisit ce genre de suicide peu banal, mais tout à fait conforme à ses goûts. Qui donc s'avisa de prononcer le mot de meurtre ?... Qui insinua que l'énorme fortune de Victoria revenait aux seuls d'Armilly et qu'eux seuls avaient ainsi intérêt à la voir disparaître ?... On fit courir le bruit de discussions violentes entre Renaud et Victoria. Malheureusement, le fait était exact et attesté par une domestique qui les avait entendues. Mais cette femme, chassée du château pour une faute grave, ne mentionna pas que Victoria seule avait eu des paroles menaçantes et emportées, tandis que Renaud demeurait calme, maître de lui devant cette petite furie. De plus, il était notoire que les dissensions étaient fréquentes entre Victoria et nous, que cette parente, d'abord la pupille d'Augustin, puis celle de Renaud, après la mort de notre frère aîné, était pour nous tous une lourde charge morale. Bref, de déductions en déductions, on en arriva à nous accuser tous d'avoir causé la mort de notre cousine. Ce fut un tollé général dans tout le pays. Renaud fut arrêté, on le jugea, mais les preuves formelles manquaient, et les juges ne purent faire autrement

que de prononcer l'acquiescement. Cependant, au fond, ils ne croyaient pas à l'innocence qu'ils venaient de proclamer, et personne ne voulut y croire, Huguette... Nous fûmes tous, même Rosy, englobés dans la réprobation dont on accabla Renaud. Comme nous vivions très retirés depuis la mort de notre père, on nous accusait de nous cacher par orgueil, par honte de la gêne qui avait remplacé la large aisance d'autrefois ; on prétendait que nous étions jaloux du luxe et de la fortune de Victoria et que, tout en paraissant accepter courageusement et fièrement notre position médiocre, nous désirions passionnément devenir riches. Quelqu'un déclara que nous étions sans aucun doute les complices de Renaud, car nous avons tous une grosse part à recueillir dans la succession de Victoria, et voici pourquoi, Huguette, vous nous voyez au ban de la société, voici pourquoi vous y êtes vous-même, ma pauvre Huguette. Vous vous appelez d'Armilly, et vous êtes comme nous l'héritière de Victoria.

– Comment cela ? murmura Huguette.

– Sa mère était la cousine de votre père,

comme elle l'était du nôtre. Renaud ne vous en a rien dit parce qu'il n'aime pas à parler de Victoria. La pauvre créature nous a causé bien du tracass pendant sa vie, et vous voyez dans quelle situation nous a mis sa mort.

Huguette passa sa main sur son front mouillé de sueur. Il lui semblait faire un rêve pénible. Et pourtant il n'y avait pas à douter des paroles prononcées par la voix nette et résolue de Sylvaine.

— Peut-être allez-vous demander pourquoi nous sommes restés dans ce pays, en butte à toutes les avanies, obligés de nous renfermer à Myols et menacés de n'avoir bientôt plus un seul domestique, car les gens de par ici ne veulent pas servir chez nous, et ceux que nous avons tenté de faire venir d'ailleurs ont été promptement circonvenus et nous ont quittés. Mais, outre que nous n'avons pas les moyens nécessaires pour nous établir ailleurs, nous n'avons pas voulu fuir comme des criminels, nous avons prétendu mépriser l'opinion publique, et nous sommes demeurés à Myols, fiers de notre pauvreté, car

nous n'avons pas touché à l'héritage de Victoria. Il n'y a que Rosy qui prétend le conserver pour son fils... mais Rosy est une enfant, ajouta Sylvaine en levant un peu les épaules. Elle manque totalement de bon sens, et de jugement. Quand Loys aura atteint sa majorité, il verra où se trouve son devoir... cette fortune qui nous appartient légitimement, a une source mauvaise, nous a dit Renaud, en déclarant qu'il ne pouvait s'expliquer davantage. Mais nous l'avons cru et nous avons tout abandonné. On a prétendu alors que nous avions des remords et que nous craignions que cet argent nous portât malheur... Comme s'il pouvait nous arriver pire que ce que nous endurons depuis sept ans !

Sylvaine croisa sur ses genoux ses mains qui frémissaient un peu, et son regard se perdit quelques minutes dans les profondeurs doucement éclairées de la châtaigneraie.

– Je crois que nous avons trop présumé de nos forces, reprit-elle pensivement. De plus en plus, la situation deviendra intenable. Songez que nos amis eux-mêmes, qui s'étaient d'abord récriés

devant l'accusation, ont fini par se ranger du côté de l'opinion publique. Edmée des Avrets, que vous venez de voir, était ma compagne assidue. Nous n'avons plus d'avenir, aucune de nous ne peut se marier, même en d'autres parties de la France, même à l'étranger, car une famille honorable prendra des renseignements au lieu d'origine, et alors ?... Vous le voyez, Huguette, nous sommes dans une impasse. Malheureusement, par le seul fait de votre parenté avec nous, quelque chose de notre malheur rejaillit sur vous. Ce nom d'Armilly est en horreur dans la contrée, personne ne voudra s'unir à un membre quelconque de notre famille, car, aux yeux de tous, nous sommes aussi coupables, aussi déshonorés que si le jury nous avait condamnés aux travaux forcés. Voilà, ma pauvre Huguette, ce que Renaud, si délicat et si bon, redoutait tant de vous apprendre, voici pourquoi il vous a laissée le plus longtemps possible au couvent, sans jamais vous faire venir à Myols. Il aurait voulu – et nous tous également – prolonger jusqu'à un temps indéfini cette ignorance. Mais c'était là chose impossible, vous

venez de vous en convaincre.

Elle s'interrompit et demeura quelques secondes silencieuse, attachant son regard pénétrant sur le visage bouleversé de sa cousine.

– Et maintenant, Huguette, dit-elle d'un ton grave, vous êtes libre de nous croire coupables, car, en réalité, vous n'en savez pas plus sur nous que les gens de par ici.

Huguette se redressa et saisit les mains de sa cousine.

– Non, non, Sylvaine, ne prononcez pas de telles paroles ! s'écria-t-elle chaleureusement. Pas une minute le soupçon n'a effleuré mon esprit. Oh ! Sylvaine, vous accuser, y pensez-vous ! Vous êtes victime d'une épouvantable injustice, et je le suis avec vous. Je serai solidaire de toutes vos épreuves, je vous aiderai à les porter, s'il plaît à Dieu.

– Vous avez une âme très élevée, ma petite cousine, dit Sylvaine avec quelque émotion, et je sais que pour la sincérité vous êtes une vraie d'Armilly. Mais peut-être, malgré tout, douterez-

vous un jour ?

– Non, jamais, Sylvaine ! Je souffrirai avec vous, je vous aiderai dans votre tâche. Mais, chère Sylvaine, ne pensez-vous pas que celle-ci serait plus douce et plus facile, plus méritoire aussi, si vous aviez recours à celui qui est notre force et peut faire éclater la vérité quand il lui plaira ? dit-elle doucement en levant ses beaux yeux graves vers sa cousine.

– Je ne dis pas non, murmura Sylvaine d'un ton pensif. J'ai regretté souvent d'avoir abandonné mes devoirs religieux. Mais vous avez eu un échantillon de ce qui nous attendait chaque fois, ajouta-t-elle en désignant du geste la direction du village.

– Oui, je le sais, c'est une épreuve pénible, dit Huguette frissonnant encore au souvenir des regards hostiles qui les avaient accueillies. Mais nous n'en aurons qu'un plus grand mérite. Pour ma part, je suis résolue à ne pas m'en préoccuper et à accomplir mon devoir en dépit de ces gens malintentionnés.

Sylvaine attachait un regard un peu incrédule

sur le visage charmant de sa cousine.

– Nous verrons si vous aurez le courage d’aller jusqu’au bout de votre résolution. Vous ne vous doutez pas de la somme d’énergie nécessaire pour braver de continuelles insultes, Renaud et moi, parfois Angèle, nous nous y exposons quand la nécessité le demande, ou bien pour montrer à ces gens que nous ne courbons pas la tête comme des coupables, mais il est impossible de soutenir longtemps cette situation. Cependant, Huguette, tant qu’il vous plaira de vous rendre à l’église, je vous y accompagnerai.

– Merci, Sylvaine, et croyez-moi, au bout d’un peu de temps, l’habitude sera prise de nous voir, L’hostilité diminuera et nous serons plus tranquilles. Peut-être avez-vous cédé trop promptement à la crainte de ces insultes.

– Peut-être... Il paraît que nous sommes très orgueilleux, dit Sylvaine en se levant.

Elles reprirent le chemin du château, silencieuses et pensives toutes deux. Huguette connaissait maintenant l’épreuve qui pesait sur les habitants de Myols, et elle savait aussi qu’une

part lui en était réservée.

En entrant dans la salle, elles y trouvèrent Renaud et Bertrade qui compulsaient des papiers. M. d'Armilly tourna vers sa pupille un visage soucieux et dit d'une voix un peu anxieuse :

– Eh bien ! Huguette ?...

Elle s'avança et lui tendit la main.

– Mon cousin, je sais tout... et je suis avec vous tous pour partager l'injuste réprobation dont on vous frappe, dit-elle avec chaleur.

Il se leva et, prenant la petite main qui lui était spontanément offerte, il posa son regard pénétrant sur le visage ému, mais plein de résolution.

– Vous savez, ma pauvre enfant !... Oui, voilà tout ce que je puis vous offrir à Myols : un abri qui n'a jamais cessé d'être honorable dans la réalité, mais qui ne l'est plus aux yeux du monde, des humiliations au dehors, une vie mélancolique et à jamais fermée... Car il y a peu de probabilités que vous trouviez à vous marier, Huguette.

– Je ne l'ignore pas. Eh bien ! je resterai

vieille fille et je serai peut-être très heureuse, fit-elle en prenant un ton enjoué pour dissiper le regret qui perçait dans l'accent de Renaud.

– C'est cela, dit la voix brève et amère de Bertrade. Plus que jamais, Myols méritera le surnom qui lui est donné dans le pays... plus que jamais, il sera le château des Solitaires... forcés.

VI

Dans l'après-midi de ce même dimanche, Huguette sortit du château afin de chercher sous les châtaigniers une température moins étouffante que celle dont on jouissait à l'intérieur. Clotilde, que la chaleur rendait somnolente, avait refusé de l'accompagner, Sylvaine écrivait dans la bibliothèque, Angèle et sa mère s'étaient retirées dans leurs chambres. Quant à Bertrade, elle n'eut pas un moment la velléité de tenir compagnie à sa jeune cousine, et celle-ci ne songea pas à le lui demander, le caractère morose et orgueilleux de l'aînée des d'Armilly n'étant pas de ceux qui attirent spontanément la sympathie.

D'ailleurs, Huguette préférait être seule. Elle avait besoin de réfléchir sur ce qui s'était passé le matin, de se remémorer l'étrange et douloureuse situation faite à cette famille, et par contrecoup à elle-même. En un moment, tout s'était éclairé.

Elle avait compris les raisons de la conduite de Renaud à son égard et de l'existence retirée et mélancolique de tous les d'Armillly. Elle savait maintenant pourquoi Angèle lui avait répondu la veille, tandis qu'elle exprimait l'espoir de recevoir bientôt la visite de Laurianne :

– Oh ! M^{lle} Delbeaume n'aura sans doute pas le courage de monter à Myols !

Le cœur d'Huguette se serra un peu à cette pensée. Laurianne serait bien vite instruite de l'accusation qui pesait sur les habitants de Myols. Elle n'y croirait peut-être pas, mais, si elle osait braver l'opinion publique, sa famille l'empêcherait probablement de continuer ses relations avec la parente de ceux qui étaient qualifiés de criminels. Ainsi, Huguette ne devait plus espérer revoir cette amie très chère.

Elle était donc destinée à vieillir dans cette demeure, comme ses cousines et Renaud. Elle deviendrait sans doute mélancolique et résignée comme eux, elle serait une vieille fille confinée dans le cercle étroit de Myols.

Mais elle secoua la tête en arrivant à ce point

de ses réflexions.

– Je ne vois pas du tout la nécessité de vivre ainsi, songea-t-elle. Quand je serai plus âgée, je pourrai m’installer dans un autre pays, m’occuper d’œuvres de bienfaisance, soit que Dieu m’envoie la vocation religieuse, soit que je demeure au milieu du monde. Ainsi, je ne me renfermerai pas dans mes ennuis et mes souffrances comme le font ici mes pauvres cousines. Angèle, Clotilde et leur mère en perdent la santé, Bertrade se révolte secrètement, Sylvaine seule réagit, mais elle souffre certainement beaucoup de cette situation. Il est vraiment regrettable qu’ils n’aient pu aller s’établir ailleurs. Je crois qu’à leur place j’aurais préféré être pauvre et m’employer à n’importe quel ouvrage plutôt que de demeurer dans ce pays. Mais je les crois passablement orgueilleux, et puis ils aiment avec passion leur vieille demeure.

Tout en songeant ainsi, Huguette, sans s’en apercevoir, avait dépassé le pont et se trouvait dans la grande châtaigneraie. Mais elle ne revint

pas en arrière, elle prit même un petit sentier qui devait la conduire plus avant dans le bois. Ses cousines lui avaient dit qu'elle pouvait se promener ici en toute sécurité, la châtaigneraie, autrefois bien des d'Armilly, appartenant à Mathieu Daussy, leur ancien régisseur. Elle éprouvait une sensation de bien-être et d'apaisement dans l'ombre de cette voûte de verdure à travers laquelle le soleil, découvrant quelques trouées, se répandait sur le sol en grandes traînées lumineuse. Le bruit du torrent arrivait ici très adouci, rompant seul, le silence de ce sous-bois où les oiseaux, las de chaleur, s'étaient endormis dans leurs retraites enfeuillées.

Cependant, la châtaigneraie était habitée. Le sentier débouchait dans une vaste clairière au centre de laquelle se dressait une maison faite en briques d'un superbe rouge foncé. Les fenêtres, très larges, étaient garnies de vitres étincelantes, d'une seule pièce, derrière lesquelles tombaient des stores de soie blanche. Quelques marches conduisaient à la porte, grande ouverte, et l'œil plongeait dans la profondeur à demi obscure d'un vestibule.

Huguette demeura quelques minutes à considérer cette demeure, vaste et belle, autour de laquelle un fin gravier blanc avait chassé l'herbe qui couvrait partout ailleurs le sol de la châtaigneraie. C'était là probablement le logis des Daussy.

La jeune fille fit un mouvement pour revenir sur ses pas. Elle craignait de s'égarer en poursuivant plus loin sa promenade... Mais une forme claire se dessina soudain dans l'ombre du vestibule, une forme apparut au seuil de la maison...

– Mademoiselle d'Armillly, voulez-vous accepter quelques instants l'hospitalité de notre demeure ? dit une voix au timbre sonore.

Celle qui parlait ainsi fit quelques pas au-devant de la jeune fille un peu interdite. Huguette vit se fixer sur elle deux yeux ardents qui ressortaient étrangement dans un visage d'une blancheur telle qu'il semblait que le sang s'en fût retiré entièrement. Et ce visage de marbre, où les prunelles seules vivaient, brûlantes et sombres, était couronné d'une épaisse chevelure cendrée

qui achevait de donner à cette physionomie une originalité incontestable.

– Entrez donc, reprit l'inconnue d'un ton légèrement impéieux. Nous désirions beaucoup vous connaître, mon grand-père et moi. Entrez, Mademoiselle Huguette.

– Êtes-vous M^{lle} Daussy ? demanda Huguette, un peu perplexe, en constatant que cette jeune personne était vêtue d'une riche toilette de faille gris argent et possédait des manières extrêmement distinguées.

– Oui, je suis Gérardine Daussy, l'amie de votre famille.

Huguette se décida à franchir la distance qui la séparait de la petite-fille du régisseur, et celle-ci lui tendit une très belle main, où l'on pouvait distinguer le réseau des veines. Puis elle la précéda à l'intérieur, et Huguette put admirer la souplesse de sa démarche, la grâce extrême de sa taille, cependant très élevée, le goût parfait qui avait présidé au choix de sa toilette et de sa coiffure.

Gérardine ouvrit une porte et dit d'un ton bref :

– Grand-père, voici M^{lle} Huguette d'Armilly.

En même temps, sa main singulièrement ferme poussait un peu Huguette dans l'intérieur d'un salon fort élégant. À côté d'une fenêtre, dans un grand fauteuil à oreillettes de velours cramoisi était assis un vieillard enveloppé dans une robe de chambre de basin blanc, près de laquelle ressortait vigoureusement son visage très rouge, très large, encadré de cheveux gris un peu longs. À l'entrée d'Huguette, il laissa tomber le journal qu'il tenait et tourna vers la jeune fille des yeux perçants et curieux.

– Charmé de votre visite, Mademoiselle d'Armilly ! dit-il d'un ton doux, presque mielleux. J'ai connu votre père, un bel homme, très aimable... oh ! très aimable !

Un petit rire sarcastique termina ce dernier mot.

– Comme tous les d'Armilly, grand-père, dit Gérardine avec une très légère ironie dans

l'accent. Asseyez-vous, Mademoiselle... là, en face de mon grand-père, afin qu'il voie si vous ressemblez à Hugues d'Armilly.

Gérardine désirait probablement faire la même constatation, car elle prit place près de son aïeul, de manière à bien tenir sous son regard la jeune fille un peu troublée par ces prunelles étincelantes qui semblaient s'attacher à elle.

– Oh ! rien du tout d'Hugues ! déclara M. Daussy. Mais elle a un peu les yeux de miss Hardwell, il me semble.

– Je l'avais en effet remarqué, dit Gérardine. Il n'y a rien d'étonnant, la mère de Victoria étant la cousine d'Hugues d'Armilly.

– Vous avez beaucoup connu mon père ? demanda Huguette au vieillard pour dire quelque chose, car elle se sentait singulièrement oppressée dans cette atmosphère inconnue.

Une sorte de rictus contracta la lèvre de Mathieu Daussy.

– Je crois bien que je l'ai connu ! Il était vif comme la poudre... Très vif, trop vif ! Hum ! le

fidèle Mathieu en sait quelque chose.

Les sourcils très épais, très blonds, qui se voyaient à peine au-dessus des yeux noirs de Gérardine eurent un rapide froncement.

– Il était le seul de ce caractère, dit-elle, interrompant un peu vivement son grand-père qui se mit à tousser bruyamment. Son frère et sa sœur étaient calmes et froids, comme Bertrade, comme Angèle, comme Renaud.

Ce dernier mot fut scandé par une intonation très sèche.

– Vous avez été l'amie d'enfance de mes cousines, m'a dit Sylvaine ? demanda Huguette, saisie du désir de connaître quelque chose de la vie de ses parentes, au temps où elles étaient heureuses et gaies.

– Oui, nous étions inséparables. Cette châtaigneraie qui appartenait alors aux d'Armilly, a vu de bien joyeuses parties. J'étais surtout l'amie de Bertrade et de Renaud. Bertrade était sérieuse et renfermée, très violente à certains moments ; elle aimait à dominer et me tyrannisait

parfois. Renaud me défendait alors... Il avait des instincts chevaleresques, fit-elle d'un ton mordant.

– Il était gai à cette époque, dit M. Daussy en se frottant les mains d'un air d'intense jubilation. Tous ces parages ont entendu des éclats de rire, je vous en réponds, surtout lorsque Edmée et Clément des Avrets étaient là.

– Mon cousin était gai ! répéta Huguette d'un ton un peu incrédule. Je me figurais qu'il avait toujours été presque aussi grave.

– Mais non, mais non ! Sérieux, oui, fier, oh ! oui !... mais il avait des moments de vraie gaieté, n'est-il pas vrai, Gérardine ?

M^{lle} Daussy inclina la tête en signe d'assentiment. Sa lèvre était plissée par une sorte de sourire énigmatique.

– Seulement, il a eu des ennuis... Vous les connaissez sans doute ? demanda le vieillard en se penchant un peu pour interroger de son regard curieux la physionomie d'Huguette.

Sur le signe affirmatif de la jeune fille, il

continua d'un ton compatissant :

– Rien d'étonnant, dès lors, que ce pauvre jeune homme se soit ainsi transformé. Une superbe intelligence ! Il aurait bien fait son chemin dans le monde, le gaillard ! Mais cette maudite histoire !... C'est épouvantable ! fit-il en levant les mains et les yeux vers le plafond. Cette famille était, sinon aimée, – ils sont tous trop fiers pour inspirer ce sentiment – du moins très honorée dans toute la Savoie. Ce fut un scandale lorsque Renaud d'Armilly parut sur les bancs de la Cour d'assises. Sans la superbe défense de son avocat... eh ! qui sait, pauvre Renaud !...

Huguette tressaillit à cet accent de commisération qui lui parut injurieux dans la bouche de cet homme, accompagné qu'il était d'un regard narquois. Elle dit d'un ton bref et résolu, en regardant bien en face Mathieu Daussy :

– Comment aurait-on pu le condamner ? Il n'y avait aucune preuve contre lui, paraît-il...

Un rire sardonique résonna dans le salon.

– Pas une preuve ! Ah ! par exemple ! s'écria l'ex-régisseur en frappant ses genoux de ses grosses mains un peu noueuses. C'est au moins lui ou une de ses sœurs qui vous a dit cela, hein ? Mais n'est-ce pas une preuve que...

Sa fille l'interrompit d'un geste impératif. Depuis un moment, elle était demeurée silencieuse, mais, sur ce visage plus étrange que réellement beau, dans ces prunelles sombres, Huguette voyait flotter une expression énigmatique et troublante.

– Non, grand-père, M^{lle} Huguette a raison, il n'y avait pas de preuves sérieuses, dit-elle d'un ton posé. Tout au plus a-t-on pu faire des conjectures sur certains événements... tenez, entre autres, sur ce fait que Renaud et Victoria s'étaient brouillés peu de temps auparavant, et avaient rompu leurs fiançailles.

– Quoi ! Renaud était fiancé à miss Hardwell ? s'écria Huguette en ouvrant de grands yeux.

– Mais oui ! on ne vous l'a pas dit ? C'est vrai qu'ils ne parlent tous que le moins possible de Victoria, à Myols... Oui, Renaud s'était décidé à

épouser sa cousine. Vous comprenez, quinze millions... Cela valait la peine de passer sur une épaule un peu contrefaite et un caractère de démon.

Cette fois, Huguette se leva, saisie d'indignation.

– Non, ce n'est pas possible ! Jamais Renaud n'eût fait cela ! s'écria-t-elle, toute frémissante. D'ailleurs, Sylvaine ne m'en a pas parlé.

– Oh ! elle s'en serait bien gardée ! dit tranquillement Gérardine. Je vous dis qu'il n'est jamais question à Myols de ces fiançailles, d'ailleurs très brèves... Mais asseyez-vous donc, Mademoiselle Huguette. Je vois que vous avez une très haute opinion de votre tuteur. C'est très bien, et il la mérite, je vous assure. Il ne faut pas pousser les choses à l'extrême. Peut-être, malgré les apparences, avait-il tout au fond de l'affection pour Victoria dont l'esprit était vif et original, les manières très gracieuses lorsqu'elle le voulait bien, ce qui était fort rare. Mais on ne savait vraiment sur quoi compter avec elle. Ce fut probablement ainsi, dans une de ces brusques

sautes de caractère qui déroutaient son entourage, qu'elle rompit un engagement dont elle s'était montrée d'abord follement joyeuse.

– Oh ! l'était-elle vraiment tant que cela ! marmotta M. Daussy. Elle s'était d'abord persuadée – ou on lui avait persuadé – que cette union était la plus désirable pour elle, mais elle a peut-être reconnu qu'avec sa fortune elle pouvait prétendre à mieux que ce gentilhomme, très bien, certainement, très intelligent, mais extrêmement autoritaire et d'un sérieux quelque peu exagéré.

– Victoria était-elle capable de tant raisonner ! dit Gérardine avec un léger mouvement d'épaules. Après tout, je n'en sais rien, personne n'ayant pu aller jusqu'au fond de ce caractère. Enfin, toujours est-il qu'on prit acte de la querelle entre Renaud et sa cousine pour présenter une accusation formelle contre lui. On savait que les d'Armilly souffraient beaucoup de la gêne où ils se trouvaient réduits après avoir possédé une grande aisance. Le mariage de Renaud et de Victoria faisait entrer dans la famille une fortune immense. Ce mariage manquant par un caprice de

miss Hardwell, le mirage d'or s'évanouissait... Et voici sur quoi se basa l'opinion, encore existante aujourd'hui, qu'une main criminelle répandit les fleurs fatales dans la chambre de Victoria, alors que, de toute vraisemblance, ce fut la pauvre créature qui se donna ainsi la mort dans un accès de folie.

Les yeux d'Huguette, emplis d'une sorte d'angoisse se posèrent sur l'impénétrable visage de Gérardine.

– Le pensez-vous réellement ainsi, Mademoiselle ?

– Si je pense que Renaud et tous les siens sont innocents ? Oh ! Mademoiselle, je ne conserverais jamais pareil soupçon ! dit Gérardine d'un ton de vertueuse indignation. Moi seule n'ai pas abandonné ces pauvres amis... Mais asseyez-vous donc, je vous en prie.

– Non, merci, il est temps que je retourne vers le château. On s'étonnerait peut-être de me voir demeurer si longtemps.

– Oui, Renaud a charge d'âme, maintenant.

Allons, je ne vous retiens pas. Mais, si vous voulez bien m'accepter pour compagne, j'irai avec vous jusqu'à Myols. Je suis arrivée hier soir seulement de Chambéry et j'ai hâte de voir Rosy.

Huguette ne pouvait refuser, bien que cette jeune personne lui causât une impression désagréable. Gérardine s'éloigna pour chercher son chapeau, et son aïeul la suivit d'un regard orgueilleux.

– N'est-ce pas qu'elle est souverainement distinguée ? dit-il en se tournant vers Huguette. Et intelligente !... Et pourtant, un gentilhomme sans le sou a refusé de l'épouser. Pourquoi ? Parce qu'elle est la petite-fille d'un régisseur, la descendante de simples paysans. Voilà la justice ! fit-il d'un ton bas, plein de haine. Mais aujourd'hui, il vaut cent fois mieux porter le nom de Daussy que celui d'Armilly. On salue Gérardine, on insulte M^{lles} d'Armilly... et aucune femme ne voudrait désormais s'appeler M^{me} Renaud d'Armilly.

– Non, aucune, dit Gérardine qui rentrait et avait entendu la dernière phrase de son père. La

race des d'Armilly s'éteindra.

– Il y a Loys, fit observer M. Daussy.

– Ah ! oui. Loys ! fit-elle avec une sorte de dédain. Mais il est si délicat ! Et, en tout cas, il faudra que sa mère l'emmène à l'étranger ; la vie ne serait pas tenable pour lui en France, avec ce nom taré.

Huguette eut, à ce mot malsonnant, un violent froncement de sourcils. Gérardine reprit avec empressement :

– Je veux dire avec cette malheureuse histoire, qui pourrait être sue un jour ou l'autre, quand même il vivrait au fond de la Bretagne ou de la Gascogne. Lui aussi aura de la peine à se marier, car, naturellement, on accuse aussi Rosy, puisqu'elle avait intérêt comme tous les autres à cette mort... Pauvre Rosy ! dit-elle avec un léger mépris. Cette cervelle d'oiseau doit vous paraître bien incapable de penser si loin, n'est-ce pas ?

– J'avoue que je ne comprends pas davantage que l'on ait pu accuser une seule minute M. d'Armilly et ses sœurs, déclara Huguette. Peu de

caractères doivent les surpasser en noblesse et en droiture, et leur attitude si digne, leur vie austère et pauvre depuis cette malheureuse affaire prouvent encore en leur faveur.

Un éclair passa dans les yeux sombres de Gérardine.

– Vous avez raison, et il faut penser que tout le pays est peuplé de fous et d’aveugles. Allons, grand-père, nous vous laissons. Gonthier est rentré et je pense qu’il va venir vous tenir compagnie.

– Ah ! je ne demande pas mieux, je m’ennuie dans cette maison isolée ! Mademoiselle Huguette, voyez de quel attachement ma fille est capable ! Elle nous retient dans cette triste bicoque pour ne pas s’éloigner de sa chère Rosy ! dit-il d’un ton sarcastique. Merci d’être venue visiter un vieil ami de votre famille... et n’oubliez pas le chemin de la Maison-Rouge, Mademoiselle d’Armilly.

Il lui tendit une de ses mains largement ouverte, dans laquelle Huguette mit la sienne avec une sorte de répugnance. Ce personnage lui

inspirait une extrême antipathie, autant à cause de sa physionomie narquoise que par ses sous-entendus blessants pour la famille d'Armilly.

VII

Huguette sortit à la suite de Gérardine dont la lourde chevelure disparaissait sous une capeline de paille garnie de dentelle. Comme elles passaient dans le vestibule une porte s'ouvrit, laissant apparaître un homme grand et fort, vêtu d'un veston de flanelle blanche dont le col échancré découvrait un cou puissant. Huguette eut le temps de distinguer un visage aux traits accentués, garni d'une large barbe rousse, et des yeux clairs, aigus et froids, qui s'attachèrent une seconde sur elle. Ce personnage la salua et se dirigea vers la pièce que M^{lle} Daussy et la jeune fille venaient de quitter.

— C'est mon frère Gonthier, dit Gérardine lorsqu'elles furent sorties de la maison. Il est directeur d'une filature près de Chambéry, mais il vient très fréquemment nous voir. Mon père en est très fier. C'est un garçon fort intelligent, qui

pourra arriver loin, je l'espère.

Il y avait dans son accent une triomphante satisfaction.

– Je vais tenir un peu compagnie à cette pauvre Rosy, reprit-elle lorsqu'elles se furent engagées dans le sentier par où était arrivée Huguette. Elle a une triste existence, réellement. Toujours seule, car elle ne peut s'accommoder au caractère un peu austère, un peu entier de ses belles-sœurs, et bien moins encore à celui de Renaud. Celui-ci manque vraiment d'indulgence pour cette jeune femme si éprouvée. Au moins devrait-il lui laisser toute liberté dans l'éducation de son fils.

– Je ne suis pas de votre avis, déclara Huguette, Rosemonde me paraît peu apte à élever un enfant, car elle me semble bien peu sérieuse.

– Oui, c'est évident... bien qu'elle le soit peut-être un peu plus qu'on ne le pense. Elle aime passionnément son fils et, pour cet enfant, je ne sais de quoi elle serait capable. Mais c'est une dure épreuve pour elle que cet ostracisme qui pèse sur la famille. L'année dernière, malgré les

remontrances de son beau-frère, elle voulut se rendre à Aix, soi-disant pour sa santé, en réalité afin de fuir un peu l'atmosphère somnolente de Myols. Mais à peine connut-on son nom à l'hôtel où elle était descendue qu'elle se vit accueillie par des airs gourmés et méprisants, elle entendit les propos les plus blessants sur son élégance, payée, disait-on, avec l'argent de Victoria. Bref, malgré l'indulgence qui règne généralement dans les villes d'eaux, la vie devint si désagréable pour elle qu'elle dut revenir à Myols plus tôt qu'elle ne l'avait pensé. N'est-ce pas atrocement pénible ?

– Certainement, mais c'est là aussi la position d'Angèle, de Sylvaine, de tous les d'Armilly.

– Oui, je ne le nie pas... mais enfin, il est absolument ridicule d'englober dans l'accusation une jeune femme précisément fort malade au moment de la mort de Victoria. Si l'on admet qu'un pareil plan fut ourdi par les d'Armilly, il faut nécessairement en exclure Rosy.

– Votre affection pour elle vous rend trop partielle, Mademoiselle, dit Hugnette avec

vivacité. Du moment où l'on admettait l'existence d'un complot de famille contre la vie de miss Hardwell, il était assez logique de ranger Rosy parmi les complices, car il n'y avait pas plus de preuves pour les autres que pour elle. Et je ne vois pas pourquoi vous semblez croire les parents de son mari plus capables qu'elle d'un tel attentat, ajouta-t-elle en levant son beau regard franc, un peu irrité, vers M^{lle} Daussy.

Les mains de Gérardine se joignirent dans un geste de protestation.

– Mademoiselle Huguette !... Mais que dites-vous là ! s'écria-t-elle avec une indignation contenue. Si je les croyais coupables, leur conserverais-je mon amitié ? Tandis que, seule, je leur demeure fidèle dans le malheur... Et, si vous le voulez, je serai votre amie aussi, dit-elle doucement en posant sa belle main sur l'épaule de la jeune fille.

– Je vous remercie, Mademoiselle, répondit un peu froidement Huguette.

Elles marchèrent quelques instants en silence. Du coin de l'œil, Gérardine examinait le délicat

visage de sa compagne, sur lequel flottait une tristesse fière. Il semblait que la mélancolie ambiante de Myols eût déjà atteint cette jeune créature.

– Il ne faut pas vous laisser envahir par le découragement, dit M^{lle} Daussy du ton insinuant que prend une sœur aînée pour conseiller sa cadette, Certainement, l'existence ne sera pas très gaie à Myols, mais vous n'y êtes pas à perpétuité. À votre majorité, vous pourrez choisir une autre résidence, si les d'Armilly persistent jusque-là à demeurer dans ce vieux nid, d'où ils prétendent braver l'opinion publique. Rosy l'aurait déjà fait, elle serait maintenant à l'étranger, sans les empêchements de toutes sortes suscités par Renaud, qui prétend garder son neveu sous sa dépendance. Au fond, Rosy a le droit pour elle, mais elle patiente afin de ne pas faire d'esclandre. Je m'emploie de tout mon pouvoir à la calmer, à lui adoucir les procédés parfois un peu rudes de son beau-frère, à donner quelque distraction à cette pauvre jeune femme réellement digne de compassion. C'est là mon rôle près d'elle.

Elles se trouvaient maintenant dans le jardin. Devant elles, le château dressait ses murailles rousses et ses vieilles tours dorées par le soleil d'août. Gérardine étendit la main dans cette direction.

– Les anciens seigneurs de Myols doivent frémir dans leur tombe, dit-elle d'un ton ému. Cette race des d'Armilly était fière d'un passé intact et glorieux. Pauvre Myols, il va tomber maintenant en ruines, puisque Renaud et ses sœurs ne veulent pas toucher à la fortune de Victoria. Cependant, celle-ci, j'en suis certaine, verrait avec plaisir son argent employé à la restauration du vieux château qu'elle aimait avec passion, bien qu'elle n'y eût passé que six années de sa vie, car elle avait quinze ans, lorsqu'elle arriva ici après la mort de sa mère, et elle venait d'atteindre sa majorité lorsqu'elle mourut.

– Renaud était son tuteur ? demanda Huguette qui désirait avoir quelques détails sur cette cousine dont personne ne lui parlait à Myols.

– Les deux dernières années seulement. Auparavant, c'était Augustin. Elle leur faisait des

scènes effrayantes et, une fois, je vis Augustin lever la main sur elle dans un mouvement d'irritation dont il ne fut pas le maître. Ce fut un simple geste, mais elle ne lui pardonna jamais et, après sa mort, elle reporta sa rancune sur Rosy et Loys. C'était une terrible nature. Sans les affreux soupçons que sa mort excita, on ne pouvait que féliciter la famille d'Armilly d'en être délivrée.

– Mais n'a-t-on jamais su quel fut l'auteur premier de ces soupçons ?

Gérardine s'arrêta une minute et plongea dans les yeux d'Huguette un regard surpris et interrogateur.

– L'auteur premier ? Mais ce fut tout le monde, naturellement, comme il arrive en ces sortes d'affaires. Un mot de celui-là fait énoncer à un autre la pensée secrète qui sommeillait en lui et qu'il n'osait peut-être pas s'avouer à lui-même ; d'autres encore, encouragés, apportent leur contingent de soupçons subitement éclos, la chose arrive aux oreilles de la justice, lui montre une voie possible... la déposition d'une servante vient donner un léger corps à l'accusation, et l'on

estime nécessaire d'arrêter un homme jusque-là reconnu comme parfaitement intègre. Ce sont là des erreurs malheureusement trop fréquentes dans les annales de la justice... C'est une chose affreuse, cette réprobation pesant sur toute une famille.

Son regard, plein de commisération, enveloppa la jeune fille qui s'était remise à marcher à ses côtés, et elle murmura :

– Sur vous aussi, ma pauvre enfant ! Cette pitié déplut à Huguette, venant de la part de cette jeune personne qui lui inspirait une invincible antipathie. Elle eut un geste de fière indifférence en répliquant :

– Dieu me donnera la force de porter cette épreuve, Mademoiselle, et j'espère qu'il fera un jour découvrir la vérité et éclater l'innocence de mes cousins.

Un éclair ironique jaillit des yeux noirs de Gérardine.

– Vous êtes très pieuse, Mademoiselle Huguette ? Tant mieux pour vous, dit-elle, d'un

ton de moquerie légère. Mais, voyez-vous, je crois qu'il faudrait, pour atteindre au résultat souhaité par vous, que Victoria ressuscitât afin de dire si elle s'est volontairement donné la mort...

Elle s'interrompit en voyant Renaud apparaître au seuil de la salle. Il sembla à Huguette que le visage de son tuteur se contractait un peu et que ses yeux devenaient soudain plus sombres.

Gérardine fit les quelques pas qui la séparaient de M. d'Armilly et lui tendit la main en disant d'un ton gracieux :

– Je vous ramène votre pupille, Renaud. Elle a fait connaissance avec la Maison-Rouge et les fidèles amis de sa famille.

Les traits de Renaud ne se détendirent pas. Il répliqua froidement :

– Je vous remercie, Gérardine, mais il était inutile de vous donner cette peine. Huguette peut parfaitement circuler seule dans la châtaigneraie.

– Ce n'est pas une peine, c'est un plaisir, rectifia Gérardine avec un sourire qui illumina singulièrement son visage marmoréen. Mais,

d'ailleurs, je venais quand même de ce côté pour voir notre chère Rosy. Toujours faible et souffrante, la pauvre amie, un peu exigeante parfois. Mais il faut lui pardonner bien des choses en vue de sa santé, Renaud.

– Évidemment, dit-il avec quelque sécheresse. Huguette, voulez-vous aller retrouver Sylvaine dans la bibliothèque ? Je crois que ma mère et Clotilde s'y trouvent aussi.

– Dans la bibliothèque ! s'écria Gérardine d'un ton de protestation. Mais cette pauvre petite s'ennuiera à mourir dans ce grave sanctuaire ! Venez donc plutôt avec moi chez Rosy, Mademoiselle Huguette. Je vous ferai de la musique et...

– Huguette ne s'ennuiera pas du tout, interrompit M. d'Armilly. Elle sait, heureusement, s'intéresser aux choses sérieuses... Venez avec moi, Huguette.

– Oh ! quel maître sévère vous avez là, Mademoiselle ! s'écria Gérardine. Allons, mon enfant, il faut vous soumettre...

En même temps, elle dirigeait vers Huguette un coup d'œil compatissant.

– J'espère que nous nous reverrons bientôt, ajouta-t-elle en lui tendant la main. J'éprouve pour vous une ardente sympathie.

Huguette se reprocha un peu de ne pouvoir répondre que par une parole assez froide à tant d'amabilité, mais, réellement, elle ne se trouvait pas du tout à la hauteur des sentiments exprimés par Gérardine. Celle-ci prit congé de Renaud, qui lui témoignait une stricte politesse, et se dirigea vers le vestibule sur lequel ouvrait l'appartement de Rosy.

M. d'Armilly entra dans la salle et Huguette le suivit. Il s'arrêta au milieu de la pièce et tourna vers sa cousine un regard soucieux.

– Êtes-vous allée de vous-même chez Gérardine ou celle-ci vous y a-t-elle invité ? demanda-t-il.

Elle lui raconta alors sa promenade, l'apparition de Gérardine au seuil de la Maison-Rouge, ses instances pour la faire entrer. Elle dit

franchement l'impression désagréable produite par Mathieu Daussy, mais ne mentionna pas les détails donnés par l'aïeul et sa petite-fille sur les habitants de Myols. Elle craignait que Renaud ne fût blessé et mécontent de la voir mise par des étrangers au courant de ce que ses sœurs et lui n'avaient pas jugé à propos de lui révéler.

– Ceci est bon pour une fois, dit M. d'Armilly, dont les sourcils s'étaient légèrement froncés. Mais vous me ferez plaisir en voyant le moins possible Gérardine. C'est un caractère singulier, très compliqué et, j'ai lieu de le craindre, très dangereux. Vous ne pouvez rien gagner à entretenir des rapports d'amitié avec elle, pas plus qu'avec Rosemonde, d'ailleurs. Je vous demanderai d'éviter toute intimité avec ma belle-sœur et, autant que possible, de ne pas vous rendre seule chez elle, car elle ne manquera pas de chercher à vous attirer pour faire de vous une distraction à son oisiveté et une confidente de ses rancunes. Or, je ne permettrai pas cela... Vous me comprenez, Huguette ?

Elle fit un signe affirmatif. Au fond, elle était

un peu surprise d'une défense si positive, que ne lui paraissait pas justifier le caractère de Rosy, certainement très futile, très déraisonnable, mais non au point qu'impliquait une telle interdiction. Il lui semblait assez naturel que la jeune femme, obligée de se renfermer à Myols, recherchât un peu de distraction dans la société de sa jeune cousine.

Renaud était-il bien impartial à l'égard de sa belle-sœur ? Ne la voyait-il pas avec des yeux trop sévères ? Peut-être son attitude froide et distante, soulignée par l'emploi du prénom de Rosemonde au lieu du diminutif usité de tous, exaspérait-elle Rosy en la portant à contrecarrer de tout son pouvoir un beau-frère détesté ?... Oui, Renaud manquait peut-être d'indulgence.

Sans doute saisit-il sur l'expressif visage d'Huguette, quelque chose de son étonnement, car il reprit :

– Vous reconnaîtrez vous-même quelque jour la nécessité des précautions que je prends pour vous préserver de tout contact pouvant altérer, si peu que ce soit, la fraîcheur de vos sentiments et

la forte éducation morale que vous avez reçue. J'agis uniquement pour votre bien, Hugnette.

– Oui, je le crois, mon cousin, dit-elle avec élan, saisie qu'elle était par la grave douceur avec laquelle son tuteur avait prononcé ces mots.

La physionomie de M. d'Armilly s'éclaira légèrement.

– Voilà qui me satisfait beaucoup. Je ne voudrais pas que vous me considériez comme un tyran uniquement occupé à contrecarrer tous vos désirs. Voulez-vous maintenant venir retrouver ma mère et mes sœurs ?

Elle le suivit jusqu'à la bibliothèque, large et longue galerie éclairée par cinq hautes fenêtres garnie de vitraux aux teintes claires. Toute une paroi était occupée par des bibliothèques de chêne abondamment garnies de livres. À l'extrémité se dressait une magnifique cheminée de bois sculpté surmontée d'un portrait féminin de très grande dimension.

Sylvaine et Angèle écrivaient à la même table. Plus loin, près de la cheminée, M^{me} d'Armilly

faisait une lecture à Clotilde. Ce fut vers elles que se dirigea Hugnette.

M^{me} d'Armilly s'interrompt et accueillit la jeune fille par un de ces demi-sourires que se permettaient les habitants de Myols en d'assez rares circonstances.

– Vous avez fait une agréable promenade, Hugnette ?

– Charmante, ma tante, mais pas très longue. J'ai fait connaissance avec la Maison-Rouge.

– Et avec Mathieu et sa petite-fille ? Quelle singulière créature que cette Gérardine, n'est-ce pas ?

– Elle ne me plaît guère, dit sincèrement Hugnette.

– Je le comprends. À nous aussi, elle n'inspire qu'une sympathie assez limitée. Je me le reproche parfois, car, seule de nos connaissances, elle a conservé avec nous les relations d'autrefois.

– Je ne sais si elle est très franche, dit pensivement Clotilde. Il y a dans sa voix des

intonations singulières ; mais bien que mon ouïe soit particulièrement aiguë, je puis me tromper. En tout cas, à part Rosy, personne n'est très empressé pour elle, ici.

M^{me} d'Armilly reprit sa lecture après avoir indiqué à Huguette une bibliothèque où elle pouvait puiser. La jeune fille, s'étant dirigée de ce côté, se mit à parcourir les titres des volumes rangés sur les rayons. Les d'Armilly avaient dû, de tous temps, posséder le goût des belles lettres, car leur collection littéraire était fort remarquable et très complète. Il y manquait seulement les œuvres contemporaines que la gêne survenue à Myols les avait vraisemblablement empêchés d'acquérir.

Ayant fait son choix, Huguette ferma la bibliothèque et se détourna pour aller prendre place près de M^{me} d'Armilly. Mais ses yeux tombèrent sur le tableau placé au-dessus de la cheminée, et elle rencontra le regard à la fois impérieux et charmeur de deux grands yeux d'un bleu violet.

La jeune personne qui se dressait dans le cadre

de chêne sculpté était revêtue d'un costume Valois d'une scrupuleuse exactitude historique, et dont la coupe parfaite laissait à peine soupçonner une légère difformité de l'épaule. Le chaperon de velours noir seyait à ce fin visage de blonde, un peu aigu, dépourvu de réelle beauté et déparé par le pli dédaigneux des lèvres très rouges, mais néanmoins empreint d'un charme particulier, un peu énigmatique, dû sans doute à ce regard fort beau, voilé de longs cils d'un blond plus foncé que celui de la chevelure.

C'était là, sans doute, Victoria Hardwell, la fiancée de Renaud d'Armilly, la cause de la lourde épreuve pesant sur toute cette famille. C'était la riche et fantasque Victoria que Renaud, d'après Gérardine, ne s'était résigné à épouser qu'en vue de sa fortune. Elle étalait orgueilleusement, sur son magnifique costume, des bijoux merveilleux ; sa main longue et blanche s'enfonçait à demi dans un coffret débordant de bijoux, et la tête blonde se redressait, très altière, sous le chaperon garni de perles énormes.

Mais Huguette n'avait pas cru une minute qu'un motif de cupidité eût poussé Renaud à cette union. Il supportait trop dignement, trop fièrement sa médiocrité présente pour avoir jamais eu l'intention odieuse que semblait lui imputer M^{lle} Daussy. Il était beaucoup plus conforme à la vraisemblance de penser qu'une réelle affection l'avait attiré vers Victoria. Maintenant qu'Huguette voyait ce portrait, elle jugeait la chose tout à fait possible. Il y avait bien le terrible caractère dépeint par Gérardine, mais la petite fille du régisseur semblait fortement portée à l'exagération. Ce caractère avait probablement ses bons côtés que Renaud avait su découvrir.

– Vous voilà changée en statue, Huguette, dit M^{me} d'Armilly.

La jeune fille eut un petit tressaillement et vint s'asseoir près de sa tante. D'un geste, elle désigna le portrait.

– Je regardais cette parente inconnue de moi... car c'est bien là Victoria, n'est-ce pas ?

M^{me} d'Armilly dirigea un regard un peu

anxieux vers son fils, assis devant son bureau dans la profonde embrasure d'une fenêtre.

– Je n'aime pas à parler d'elle devant lui, dit-elle à voix basse. Ce souvenir lui cause toujours une émotion pénible.

Huguette ressentit une sorte de soulagement. Cette émotion ne pouvait être attribuée qu'à un chagrin profond, soigneusement caché par Renaud comme l'avait été son affection pour Victoria. D'ailleurs, la présence de ce portrait dans la pièce où travaillait constamment M. d'Armilly était encore une preuve de plus.

– Oui, c'est Victoria, reprit M^{me} d'Armilly. Ne semble-t-elle pas là une personnification de la richesse, de cette opulence dont elle était si fière ? Vous n'avez pas idée du luxe dont elle s'entourait, malgré nos efforts pour endiguer ses folies. Son père, cadet d'une vieille famille anglaise, avait réalisé en Australie une immense fortune dont elle était seule héritière. De la race paternelle, elle avait pris un peu de la morgue et un sens très pratique de la supériorité que donne dans le monde une grande fortune ; de sa mère,

elle tenait la grâce française, une extrême vivacité, une irréflexion parfois extrême. Mais quelle violence, quel orgueil ! Et avec cela, elle était certains jours d'une faiblesse d'enfant, d'autres fois, elle montrait une amabilité charmeuse. Mais vous ne pouvez imaginer quels caprices, quelles résolutions singulières ont jailli de cette cervelle de jeune fille ! Elle a été pour nous une lourde charge, la pauvre enfant !... Et pourtant, lorsqu'il lui plaisait – c'est-à-dire bien rarement – elle possédait un attrait auquel il était difficile de résister.

Tout en ouvrant son livre, Huguette songea que c'était probablement cet attrait si fugitif qui avait décidé Renaud à passer outre sur l'opinion du monde – ce monde si mal informé et malveillant qui n'avait pas manqué de taxer de cupidité cet homme sans fortune épousant sa cousine immensément riche. Et Gérardine, malgré son intimité avec les d'Armilly, avait pensé comme tout le monde.

VIII

La révélation qui venait d'être faite à Huguette ne changea en rien sa vie extérieure. Mais, tout au fond d'elle-même, la jeune fille se trouva subitement transformée, presque mûrie par cette épreuve morale qu'elle devait partager avec ses cousines et Renaud. Dès le premier moment, elle envisagea avec courage les conséquences de la situation existante. Vraisemblablement, ainsi que le lui avaient donné à entendre Sylvaine et Renaud, il ne serait jamais question pour elle de mariage. Le nom qu'elle portait était en horreur dans toute la Savoie, et, partout ailleurs, une famille honorable hésiterait à passer outre sur la réprobation couvrant les d'Armilly. Pour le moment, elle n'avait qu'à demeurer à Myols, sous l'égide de cette famille éprouvée dont elle appréciait déjà la tranquille bonté cachée sous d'assez froides apparences. Elle pourrait être utile ici, soulager sa tante et ses cousines, et un jour,

peut-être, les décider à quitter Myols, à chercher sur une terre étrangère la paix et un peu de cette considération qui leur était enlevée dans leur pays. Sylvaine disait que les moyens pécuniaires leur faisaient défaut. Eh bien, n'avait-elle pas sa petite fortune qu'elle emploierait si joyeusement à aider à cet exode ?

Exode nécessaire, lui semblait-il, pour sortir M^{me} d'Armilly et ses filles aînées de la morne et apathique tristesse où elles s'ensevelissaient. Angèle y perdait sa santé, sa mère, de tempérament délicat, souffrait d'un découragement absolu ; Bertrade se faisait chaque jour plus sévère et plus sombre ; Clotilde, dans cette mélancolique atmosphère, pâlisait et perdait les derniers restes de gaieté qui s'étaient jusqu'ici réfugiés en elle. Il semblait que ces pauvres femmes fussent arrivées au bout de leur courage, de la fierté héroïque qui les avait fait se dresser devant l'accusation en disant : « Nous sommes innocentes et nous ne reculerons pas. »

Sylvaine seule, intrépide, semblait encore braver la lassitude de ce combat engagé contre

l'opinion publique. Celle-là serait une aide sérieuse dans la tâche de réconfort moral que méditait Huguette. Elle paraissait avoir mieux conservé que sa mère et ses sœurs l'empreinte de l'enseignement chrétien, malheureusement trop restreint, qui lui avait été donné ; elle semblait disposée à revenir à la pratique de sa religion, car son intelligence très nette et sa saine logique souffraient de la singulière contradiction qui avait fait abandonner à sa famille et à elle-même les secours divins, précisément à l'instant où tous en auraient le mieux ressenti la douce influence. Par son exemple, elle arriverait sans doute à faire pénétrer dans l'esprit de sa mère et de ses sœurs – de Renaud aussi, peut-être, – la conviction de l'efficacité de la piété pour transformer l'existence la plus déshéritée. Oui, avec l'aide de Dieu, Huguette et Sylvaine ramèneraient ces pauvres âmes fatiguées de leur stoïcisme vers la foi qui adoucit et illumine toutes les douleurs, vers la religion qui met un baume sur les plus cuisantes blessures.

Le second dimanche, ce fut encore Sylvaine qui accompagna sa cousine à l'église, et toutes

deux supportèrent avec une égale force d'âme l'accueil hostile et méprisant qui leur fut fait de nouveau au village.

Dans l'après-midi de ce même dimanche, tandis que Huguette assise sur un banc de la petite châtaigneraie, faisait une lecture à Clotilde, elle vit accourir Sylvaine, un peu animée, contre sa coutume.

– Huguette, votre amie Laurianne est là avec son frère.

Huguette se leva vivement, toute rose de joie.

– Oh ! ma chère Laurianne ! Mais elle ne sait peut-être pas, Sylvaine ? dit-elle avec une subite inquiétude.

– Ce serait très étonnant. Il a bien fallu qu'elle s'informe à Vousset de la route de Myols, et alors on lui aura parlé de nous... Passez en avant, je vais ramener Clotilde.

En entrant dans le grand salon, sombre et majestueux, qui ne voyait plus depuis longtemps le moindre visiteur, Huguette trouva Laurianne et son frère causant avec M^{me} d'Armilly. M^{lle}

Delbeaume se jeta dans les bras de son amie et, à la tendre compassion vibrant dans ces seuls mots : « Mon Huguette chérie ! » Huguette comprit que Laurianne connaissait la vérité et qu'elle avait courageusement bravé l'opinion publique pour ne pas laisser croire à son amie qu'elle la partageait.

M. Delbeaume salua Huguette, échangea quelques mots avec elle, puis reprit sa conversation avec M^{me} d'Armilly, afin de laisser les deux jeunes filles échanger leurs confidences et leurs souvenirs. Laurianne apprit à son amie que Vousset lui plaisait beaucoup, que la société semblait très accueillante, mais qu'elle, Laurianne, la détestait à cause de ses affreux soupçons sur les d'Armilly.

— Ma pauvre chérie, c'est indigne ! Je ne pouvais croire à une telle folie de la part de gens soi-disant sensés, tels que le président et le procureur qui ont raconté à Armand cette fantastique histoire. Lui, mon frère, n'a pu s'empêcher de laisser voir à ses chefs qu'il tenait tout cela pour une monstrueuse erreur. Mais le

procureur qui est un grincheux, et qui ne cache guère, paraît-il, son animosité contre la noblesse, s'est mis à lui faire la mine, de telle sorte qu'Armand a dû rengainer pour l'instant ses arguments. Pour l'instant seulement, car nous avons projeté de prendre votre défense en toute occasion et de faire comprendre à ces ridicules accusateurs l'injustice de leur conduite.

– Merci, mon amie, dit Huguette avec émotion. Mais je crains bien que vous ne soyez pas les plus forts dans cette lutte.

– Par exemple ! Et tout d'abord, nous entretiendrons d'intimes relations ! Maman viendra voir Madame votre tante, si celle-ci le permet. Et puis vous viendrez à Vousset, chez nous, chérie, et là vous n'aurez qu'estime et affection, je vous en réponds. Vous amènerez vos cousines, je voudrais les connaître toutes... Savez-vous que celle-ci est charmante ? ajouta-t-elle en baissant un peu la voix.

Elle désignait Sylvaine qui causait avec M. Delbeaume. M^{me} d'Armilly, vite fatiguée de parler, laissait à sa fille le soin d'entretenir la

conversation, et Sylvaine s'en acquittait à merveille. Elle avait une instruction étendue, son esprit était pénétrant et original, et Huguette fut frappée du changement qu'apportait un peu d'animation chez cette jeune fille trop grave. Elle semblait plus vivante, elle se montrait mieux elle-même, telle qu'elle aurait été sans doute dans une autre atmosphère que celle où elle était condamnée à vivre. Sylvaine d'Armilly se révélait vraiment, sous sa réserve un peu altière, une femme intelligente et aimable, et il était visible que le substitut éprouvait un extrême plaisir à échanger avec elle ses impressions sur la Savoie.

Malgré les protestations des visiteurs, elle se leva pour aller chercher des rafraîchissements. Elle reparut un peu après précédant de quelques instants Renaud et Clotilde, prévenus par elle de cet événement inouï qu'était une visite à Myols.

M. d'Armilly témoigna à ses hôtes une courtoisie parfaite, sans toutefois se départir de son habituelle réserve. Huguette constata avec une secrète satisfaction que M. Delbeaume et sa

sœur paraissaient apprécier la remarquable intelligence dont il fit preuve dans la conversation, et elle jugea sincère cette phrase que prononça Armand lorsque, en sortant pour reconduire les visiteurs jusqu'à la grille, elle se trouva près de lui pour passer le pont de pierre.

– Je ne serais pas étonné que votre tuteur fût un esprit très supérieur et une grande âme, Mademoiselle. En tout cas, il me fait l'effet de l'homme le plus loyal que j'aie jamais rencontré.

Elle devina que c'était là une façon délicate de lui faire comprendre qu'il ne partageait pas l'opinion des habitants de Vousset, et elle répondit simplement, d'un accent où passait une grande joie :

– Vous ne vous trompez pas, Monsieur. Merci.

À la grille, Laurianne renouvela avec beaucoup d'insistance son invitation à Huguette et aux demoiselles d'Armilly. Elle voulait, disait-elle, les voir très souvent. M. Delbeume joignit sa voix à celle de sa sœur, et, comme il s'adressait plus particulièrement à Renaud dont il pressentait l'autorité, M. d'Armilly déclara :

– Mes sœurs et ma cousine sont libres, elles peuvent se rendre à Vousset quand il leur plaira. Mais vous n'ignorez pas, Monsieur, la position qui nous est faite, et je doute qu'Huguette et ses cousines s'exposent aux avanies qui n'ont jamais manqué de les accueillir toutes les fois qu'elles sont sorties de Myols.

– Mais elles seront chez nous, Monsieur ! s'écria Laurianne. Et ne pensez-vous pas que ce serait une bonne leçon que nous donnerions à ces gens trop prompts à juger et à condamner ?

– Une leçon qui aurait peut-être pour résultat de nuire à la carrière de votre frère, Mademoiselle. Je ne sais trop ce que l'on dirait d'un magistrat entretenant des relations avec une famille tenue en telle suspicion.

– On ne dira rien, déclara Armand avec conviction. On ne pourra rien dire, puisqu'on n'aura à m'opposer que de vagues suppositions. Et moi je serai pour vous, Monsieur d'Armilly, je ferai mon possible pour faire briller aux yeux de tous votre intégrité parfaite, ajouta-t-il en tendant la main à Renaud d'un geste spontané.

Un peu d'émotion passa dans le grave regard du châtelain de Myols. Il serra fortement la main qui lui était si franchement offerte en répliquant avec quelque tristesse :

– Merci, Monsieur... mais je crois qu'il sera bien difficile de convaincre le monde.

– Difficile, peut-être, mais non impossible, avec le secours du ciel, dit Laurianne avec chaleur. Vous avez là, Monsieur, quelqu'un qui vous portera bonheur.

Et, en prononçant ces mots d'un ton plus bas, elle désignait Huguette qui s'était un peu éloignée pour cueillir quelques roses que M^{me} d'Armilly voulait offrir à M^{lle} Delbeaume.

– Elle est délicieuse de ferveur et de dévouement ! continua Laurianne avec enthousiasme. Vous avez déjà dû vous en apercevoir ?

– Oh ! certes ! Elle est très sérieuse, et en même temps il émane d'elle un charme candide et simple qui m'a attirée aussitôt, dit Sylvaine avec sa tranquille franchise. Je crois que je vais

l'aimer beaucoup.

– Et moi donc ! déclara Clotilde. Je ne la vois pas, mais je la devine si jolie !... Et je la sais si bonne !

– Oui, elle a de remarquables qualités d'esprit et de cœur, dit M. d'Armilly d'un ton sérieux et un peu froid. Elle est gaie aussi, chose inconnue maintenant à Myols. Puisse-t-elle conserver longtemps cette sérénité d'âme !

Le retour d'Huguette l'interrompt. Les visiteurs prirent congé, emportant presque la promesse de Clotilde, de Sylvaine et d'Huguette de se rendre à Vousset le dimanche suivant.

– M^{lle} Delbeaume est charmante et son frère me paraît un homme sérieux et intelligent, dit Sylvaine, tandis qu'ils revenaient vers le château.

– Oui, ils sont certainement très bien. Mais ils ne pourront pas continuer à nous voir.

Huguette regarda son cousin avec tristesse.

– Oh ! le pensez-vous ?

Il secoua la tête.

– Je le crains. En admettant que la croyance générale ne les gagne pas, ils se trouveront obligés de renoncer à des relations aussi compromettantes, étant donnée la position de M. Delbeaume. Je le regretterai pour vous, Huguette. Mes sœurs sont habituées à la vie morne de Myols, mais vous, qui sortez du couvent, qui aviez des amies...

– Eh bien, j’aurai mes cousines. Et je les aime déjà beaucoup, dit aimablement Huguette en serrant contre elle le bras de Clotilde qu’elle conduisait.

– Je crois que vous êtes très courageuse, Huguette...

M. d’Armilly s’interrompt. Ils entraînent en ce moment dans le vestibule, et, par la porte conduisant à l’appartement de la jeune M^{me} d’Armilly, sortaient précisément Rosy et Gérardine. Le regard de la première témoignait d’une extrême irritation.

– Eh bien, vous avez donc reçu des visites ? dit-elle d’un ton mordant. Mélanie vient de nous apporter cette nouvelle invraisemblable. Et vous

n'avez pas songé à me faire part de cette bonne fortune inespérée !

Il était facile de discerner sous l'accent un peu contenu, une violente exaspération.

– J'avoue n'y avoir, en effet, songé en aucune façon, répliqua tranquillement M. d'Armilly. cette visite concernait Huguette et non vous, Rosemonde.

Rosy lâcha le bras de Gérardine sur lequel elle s'appuyait et fit quelques pas vers son beau-frère.

– Pensez-vous donc que je n'aurais pas saisi avec joie cette occasion d'une petite distraction, si minime et insignifiante qu'elle soit ! dit-elle avec colère.. Croyez-vous que j'aie ici trop de bonheur, trop de gaieté !

Il riposta froidement :

– Mes sœurs n'en ont pas plus que vous.

– Mais elles n'ont pas mon caractère, elles ne ressentent pas, comme moi, le besoin d'une existence joyeuse et animée ! Vous ne me comprenez pas, Renaud, vous ne pourrez jamais me comprendre ! Et c'est pourquoi je quitterai

Myols, j'irai en Italie, en Autriche ou ailleurs, chercher une vie plus conforme à mon caractère.

Il eut un léger mouvement d'épaules et, dédaignant de répondre à ces mots prononcés d'un ton provoquant, il se dirigea vers la bibliothèque.

Mais Rosy s'élança vers lui.

– Je ne supporterai pas plus longtemps d'être ainsi traitée en enfant, à qui l'on ne répond même pas, parce qu'il dit des folies ! Je ne sais pourquoi vous semblez affecter de me tenir en dehors de tout, comme si je n'appartenais pas à votre famille. Il était tout naturel de me présenter à ces visiteurs. Mais non, on laisse la pauvre Rosy de côté !... N'est-ce pas une révoltante injustice, Gérardine ?

M^{lle} Daussy était jusque-là demeurée immobile et silencieuse. Ses yeux sombres, fixés tour à tour sur Renaud et sur Rosy, ne reflétaient rien de ses sentiments. À l'interpellation de la jeune femme, elle fit quelques pas vers M. d'Armilly.

– Voyons, n'exagérez rien, Rosy, dit-elle d'un

ton conciliant. Il est peu raisonnable de tant tourmenter ce pauvre Renaud pour un oubli...

M. d'Armilly répliqua d'une voix brève :

– Un oubli volontaire, en tout cas. Je vous le répète, Rosemonde, vous n'aviez rien à voir dans cette visite qui ne vous était pas destinée. Et je ne comprends pas comment vous m'accusez de vous tenir en dehors de la famille, alors que c'est vous qui avez constamment affecté de vous en séparer le plus possible.

Il s'inclina légèrement pour saluer Gérardine et entra dans la bibliothèque.

– Rustre ! murmura Rosy avec colère. On le prétendait autrefois un modèle de courtoisie ! Aujourd'hui, il ne vaut pas le dernier des valets !

Sylvaine s'écria d'un ton irrité :

– Je ne supporterai pas que vous parliez ainsi de mon frère ! Vous vous êtes attiré cette leçon un peu dure par vos prétentions présentées sur un ton réellement trop arrogant, et je comprends que Renaud finisse par en être impatienté...

– Oh ! chère Sylvaine, vous calomniez votre

frère ! Il n'était pas impatienté du tout et répondait à Rosy avec beaucoup de calme et de sang-froid, fit observer doucement Gérardine.

– Oui, oui, il sait fort bien ce qu'il fait, il s'attache en toutes circonstances à me blesser et à m'humilier ! Mais il verra... il verra ! dit Rosy avec un accent de rancune, en crispant sur sa jupe ses mains garnies de bagues.

Sylvaine laissa échapper un geste d'impatience, elle prit le bras de Clotilde et se dirigea vers la bibliothèque. Huguette voulut la suivre, mais elle fut arrêtée au passage par la main nerveuse de Rosy.

– Chère petite, demeurez un peu. J'ai formé le projet de vous emmener dans mon appartement, afin de causer avec vous à loisir, comme je n'ai pu le faire depuis votre arrivée, car vous êtes toujours en compagnie d'une de vos cousines.

– Mais je ne vois pas en quoi leur présence peut vous empêcher de me parler, répliqua Huguette avec froideur.

Un petit rire moqueur résonna dans le

vestibule.

– Ma pauvre enfant, n’avez-vous pas remarqué que je suis tenue ici pour une tête sans cervelle, et qu’en conséquence toutes mes paroles – sans parler de mes actes – sont passées au crible de la critique la plus partiiale ? Oui, Huguette, je ne suis pas libre en présence d’un membre quelconque de la famille d’Armilly, et c’est pourquoi je voudrais vous avoir un peu toute à moi, car vous me plaisez tant, ma mignonne !

Et, lui jetant ses bras autour du cou, elle l’embrassa avec ardeur. Mais Huguette ne lui rendit pas son accolade. En regardant par hasard Gérardine, elle vit se jouer sur les lèvres de la petite-fille du régisseur un sourire sarcastique.

– Allons, venez, Huguette chérie, reprit Rosy d’un ton insinuant. Gérardine allait partir, mais en votre honneur elle restera pour vous faire de la musique... N’est-ce pas, Gérardine ?

– Oh ! volontiers ! Ainsi que je l’ai déjà dit à M^{lle} Huguette, je me sens attirée vers elle, et je serais trop heureuse si je parvenais à adoucir l’existence un peu morose et austère qui est la

sienne ici.

– Je vous remercie, répondit la jeune fille d'un ton poli mais ferme. J'ai promis à Clotilde de lui faire la lecture et je ne puis...

– Oh ! ce n'est pas là une raison ! Les lectrices ne manquent pas à votre cousine. Allons, ne vous faites pas prier, Huguette.

– Non, je ne le puis, je vous assure, ma cousine.

Rosy laissa échapper un geste de colère.

– Vous ne le pouvez ? On vous l'a défendu, n'est-ce pas ? C'est Renaud, encore... encore ! s'écria-t-elle rageusement.

Gérardine intervint, en désignant la porte de bibliothèque.

– Pas si fort, Rosy ! Calmez-vous, ma chère. Ce sont, en effet, des procédés très durs, mais il faut pardonner beaucoup à Renaud, aigri par le malheur et la solitude.

La jeune femme dit d'un ton haineux :

– Non, je ne pardonne rien ! Vous êtes trop

bonne, Gérardine. Mais je sais que, au fond, tout comme moi, vous trouvez odieux ce despotisme qui prétend éloigner Huguette de moi, comme si j'étais une pestiférée. Prenez garde, Huguette ! Je vous l'ai déjà dit, ne vous laissez pas annihiler, sans quoi il sera trop tard.

– Oui, mon enfant, je vous conseille de montrer un peu de force de caractère, dit Gérardine sur un ton d'affectueux intérêt. Non que je prétende voir en Renaud un tyran, mais il y a chez lui un instinct de domination contre lequel il sera bon de vous tenir en garde. J'avoue que j'ai trouvé parfois la pauvre Victoria un peu excusable dans ses colères, car son cousin outrepassait souvent les bornes de l'autorité accordée à un tuteur sur sa pupille.

– Mais il avait affaire à forte partie, dit Rosy dont la voix tremblait légèrement. Il suffisait qu'il lui fît une défense pour qu'elle s'empressât de l'enfreindre. Imitiez-la, ma chère petite, croyez-en notre expérience. C'est dans votre intérêt que nous vous donnons ce conseil...

Elle se pencha un peu, en attachant sur le

visage de la jeune fille ses yeux où brillait soudainement une sorte de joie mauvaise.

– Et savez-vous, Hugnette, pourquoi votre cousin tient tant à éviter toute communication entre vous et nous ?... C'est simplement, qu'il craint que nous vous fassions connaître un Renaud tout autre que celui que vous pensez.

Elle s'interrompt en entendant un pas dans l'escalier.

C'était Angèle, dont la physionomie exprima quelque surprise en les voyant toutes trois arrêtées au milieu du vestibule.

– Quelle idée avez-vous de rester là ? dit-elle.

– Il fait très frais, bien meilleur que dans les autres pièces, répondit Gérardine en lui tendant la main. Mais vous paraissez exténuée, chère Angèle. C'est un effet de la chaleur, probablement ?

Angèle répondit d'un ton las :

– Peut-être. Vous partez, Gérardine ?

– Oui, je veux profiter un peu de la présence de Gonthier. Le cher garçon se plaint de me voir

trop peu le dimanche, et je me partage le mieux possible entre Rosy et lui.

La jeune femme lui saisit les deux mains dans un mouvement d'enthousiasme.

– Vous êtes une amie incomparable, ma chérie ! Sans vous, je ne pourrais vivre... sans vous, sans vous, Gérardine ! répéta-t-elle d'un ton d'ardente reconnaissance.

– C'est fort aimable pour nous ! murmura Angèle, tandis que Gérardine, ayant pris congé des deux jeunes filles, s'en allait, reconduite par Rosy. À qui la faute si nous la tenons à l'écart comme elle le prétend ? Aussitôt après la mort d'Augustin, elle s'est peu à peu retirée de notre cercle de famille, et cette attitude s'est encore accentuée depuis la mort de Victoria et les tristes histoires qui l'ont suivie.

Huguette regarda sa cousine d'un air un peu perplexe.

– Ma chère Angèle, je ne voudrais pas excuser Rosy dont les torts sont indiscutables, mais... Renaud n'est-il pas parfois un peu sévère, un peu

trop cassant à son égard ?

– Oui, peut-être, dit pensivement Angèle. Mais songez combien elle est impatientante ! Renaud n'était pas ainsi autrefois pour elle. Il avait cependant, dès les premiers jours du mariage d'Augustin, pénétré toute la frivolité de ce caractère, mais il se montrait indulgent, et jamais je ne l'ai vu raide et froidement dédaigneux comme il l'est depuis... voyons, c'est à peu près depuis la mort de Victoria.

– Ce malheur a peut-être changé son caractère ? objecta Huguette, en songeant que Renaud avait sans doute beaucoup souffert de la fin tragique de celle qui avait été sa fiancée.

– À l'égard de Rosy seulement, en tout cas. Pour nous, il est demeuré le même, affectueux et dévoué sans mesure. Enfin, si ce n'était Loys, nous souhaiterions tous de voir Rosy réaliser son projet de séjour à l'étranger.

– Projet qui ne serait peut-être pas si déraisonnable, Angèle, si vous l'adoptiez tous. Vous avez peine à soutenir la pénible position qui vous est faite ici, vous vous affaiblissez dans

cette lutte silencieuse contre l'opinion publique, alors qu'ailleurs vous pourriez trouver une autre existence, avec le repos moral qui vous fait défaut dans ce pays...

– Quitter Myols ! Oh ! à la dernière limite, Huguette ! Nous aimons notre vieux nid, si pauvre et méprisé qu'il soit. Du reste, nous n'aurions pas les moyens de subsister ailleurs... Et puis, aucun de nous ne voudrait... pas moi surtout... Oh ! pas moi ! dit-elle d'un ton bas et douloureux.

Elle se dirigea vers la bibliothèque, et Huguette la suivit. Au moment de tourner le bouton de la porte, Angèle dit d'une voix un peu entrecoupée par une pénible émotion :

– Plus que tout autre, je devrais cependant désirer partir, fuir ce pays. Mais quelque chose me retient invinciblement. Ce n'est pas un espoir, je n'en ai plus... et pourtant !

Huguette, stupéfaite, pouvait lire sur ce visage fatigué, une souffrance indicible. Jusqu'ici, elle avait toujours cru Angèle paisible et résignée. Mais elle se rappelait maintenant cette parole

entendue le lendemain de son arrivée : « Elle a une raison de plus que nous autres pour être malheureuse. »

Et tout en suivant sa cousine dans la bibliothèque, elle se demanda s'il fallait attribuer cette souffrance à une plus grande sensibilité de la part d'Angèle, ou bien croire à quelque douleur inconnue, survenue dans l'existence de la seconde des demoiselles d'Armilly.

IX

La semaine suivante, la voiture, conduite par le vieux Sorlin, qui cumulait à Myols un grand nombre de fonctions, conduisit Sylvaine, Clotilde et Huguette à Vousset. La capote était abaissée, Sylvaine ayant déclaré qu'il ne convenait pas d'avoir l'air de se cacher. En conséquence, les jeunes filles eurent à subir les coups d'œil hostiles des habitants de la petite ville, jusqu'à l'instant où la voiture s'arrêta devant la maison grise, enguirlandée de feuillage où habitaient les Delbeaume.

Laurianne accueillit les demoiselles d'Armilly par un cri de joie, M^{me} Delbeaume, une aimable personne brune et vive comme sa fille, se montra extrêmement satisfaite et bienveillante. Dans cette atmosphère sympathique, Clotilde retrouva quelques éclairs de gaieté, et Sylvaine elle-même sourit franchement aux amusants récits de

Laurianne et aux anecdotes spirituellement contées par Armand Delbeaume qui apparut peu après l'arrivée des habitantes de Myols.

Comme les jeunes filles acceptaient une tasse de thé sur les instances de Laurianne, un coup de sonnette retentit, et la femme de chambre introduisit deux dames très parées qui s'avancèrent, les mains tendues, vers M^{me} Delbeaume et sa fille, non sans jeter un coup d'œil curieux vers M^{lles} d'Armilly ; Huguette vit Sylvaine devenir très pâle et redresser plus que jamais sa tête fière.

– Nous vous dérangeons, chère Madame ? dit la plus âgée des visiteuses.

– Mais pas du tout ! Vous allez prendre une tasse de thé en compagnie de ces demoiselles, dont l'une est l'amie de couvent de Laurianne... M^{lle} Huguette d'Armilly, M^{lles} Clotilde et Sylvaine d'Armilly... M^{me} et M^{lle} Volnard.

Instantanément, l'aimable physionomie des visiteuses se transforma. Elles pincèrent les lèvres, et, sans saluer, prirent place du côté opposé à celui où se trouvait les jeunes filles. Un

lourd silence plana un instant. Les Delbeaume semblaient frappés de surprise et de colère. Enfin M^{me} Delbeaume avec son aisance de femme du monde, entreprit une conversation avec les deux dames, tandis que le substitut et sa sœur se rapprochaient des demoiselles d'Armilly avec un ostensible empressement.

Sylvaine demeura juste le temps nécessaire pour démontrer aux visiteuses qu'elle ne fuyait pas comme une coupable. Lorsque les deux jeunes filles prirent congé de leurs hôtes, les dames Volnard ne bronchèrent pas. Ce que voyant, les Delbeaume renchérèrent sur les témoignages de sympathie donnés précédemment à M^{lles} d'Armilly.

Armand et Laurianne les reconduisirent jusqu'à la porte de la maison. Dans le vestibule, Laurianne saisit la main de Sylvaine.

– Oh ! Mademoiselle, pardon ! Les affreuses femmes ! Je pensais qu'elles n'oseraient pas agir ainsi chez nous – car c'est une injure qu'elles nous font en traitant ainsi nos hôtes ! Mais je ne veux plus les voir, je les déteste !

– Malheureusement, tu y seras obligée, à cause de moi, dit Armand dont la physionomie exprimait une irritation difficilement contenue. Ces dames sont la femme et la fille du président, ajouta-t-il en se tournant vers Sylvaine. Mais je déplore de toute mon âme leur inqualifiable conduite !

Son accent était absolument sincère et on pouvait facilement constater que lui, comme Laurianne, se trouvait en proie à un regret profond mêlé de colère.

Sylvaine répliqua avec une fierté un peu amère :

– Oh ! ne vous tourmentez pas, Monsieur ! Nous sommes accoutumées à tout cela... à peu près du moins, ajouta-t-elle mélancoliquement.

– C'est abominable ! Mais nous ne céderons pas ! s'écria Laurianne avec énergie. Nous irons à Myols, vous viendrez nous voir, et nous verrons si ces absurdes préventions tiendront longtemps.

Clotilde secoua la tête.

– Vous n'en viendrez pas à bout,

Mademoiselle. Je ne sais vraiment pas quel événement serait capable d'éclairer l'opinion publique égarée à notre sujet.

Huguette dit gravement :

– Le secours divin peut tout là où échouent les moyens humains.

– Oui, mon amie, vous avez raison ! s'écria Laurianne. Nous priérons tant et si bien que Dieu nous exaucera enfin et ramènera un peu de bonheur à Myols.

... Au retour de Vousset, les trois jeunes filles entrèrent dans la bibliothèque où elles savaient trouver les autres membres de la famille. Gérardine était là, causant avec M^{me} d'Armilly et Bertrade, tandis qu'Angèle, assise devant une table voisine, dessinait d'une main distraite. Renaud n'avait pas quitté son bureau, il s'absorbait dans sa tâche sans paraître gêné par la conversation entretenue d'ailleurs à voix presque basse.

– Quelle merveille de vous voir en promenade, Mesdemoiselles ! dit Gérardine en tendant

successivement aux arrivantes sa belle main blanche. Je n'en pouvais croire mes oreilles lorsque, arrivant ici pour passer quelques instants avec vous toutes, M^{me} d'Armilly m'apprit que vous étiez à Vousset... C'est vous qui changez ainsi les habitudes de vos cousines, Mademoiselle Huguette ? ajouta-t-elle d'un ton badin.

Son regard ardent et scrutateur avait enveloppé dès l'entrée la jeune fille vêtue d'un robe de lainage bleu marin, très simple, mais qui seyait admirablement à son teint délicat et à sa fine beauté blonde.

– Je le voudrais tant ! dit Huguette avec chaleur. S'il était en mon pouvoir de transformer tout ici d'un coup de baguette !... de voir Myols devenir un asile de paix et de bonheur !

– Mais vous n'êtes pas fée, ma chère petite, dit M^{me} d'Armilly avec un triste sourire. Hélas ! vous ne pouvez rien pour nous.

Bertrade répéta d'un ton rude :

– Non, rien, ma pauvre Huguette, nous

resterons ce que nous sommes. Tout s'est bien passé, à Vousset ?

— Comme à l'ordinaire, répondit laconiquement Sylvaine.

La présence de Gérardine — Huguette l'avait déjà remarqué — semblait refroidir considérablement la jeune fille. Il en était d'ailleurs de même pour Renaud, qui exagérait sa réserve hautaine quand il se trouvait en présence de M^{lle} Daussy. Certes, si Huguette ne l'avait su de source certaine, elle n'aurait jamais eu l'idée que Gérardine et M. d'Armilly eussent été amis d'enfance. Mais M^{lle} Daussy ne semblait s'apercevoir de rien et se montrait également aimable et prévenante pour tous les membres de la famille d'Armilly.

Oui, elle était incontestablement aimable, elle causait avec agrément, révélant une belle intelligence et une instruction brillante, elle possédait des manières distinguées, et Huguette se disait que rien ne justifiait, en apparence, l'éloignement que tous ici, à différents degrés, paraissaient ressentir pour la petite-fille de

Mathieu Daussy.

Huguette et Sylvaine s'étant débarrassées de leurs chapeaux, s'assirent près d'une porte-fenêtre, ouverte sur le balcon du torrent. Le soleil s'abaissait déjà sur les sommets, un peu de fraîcheur montait de la gorge étroite où bouillonnait l'eau écumante. Huguette dit pensivement :

– J'aime beaucoup Myols. On y est bien.

Une affectueuse pression de main lui répondit. Gérardine avait entendu aussi, car elle dit d'un ton gracieux :

– Oh ! tant mieux, chère Mademoiselle ! Puisque vous devez y demeurer, mieux vaut cent fois vous y plaire. Vous arriverez peut-être à l'aimer à la folie, comme Victoria, qui déclarait le préférer aux palais que pouvait lui procurer sa fortune.

M^{me} d'Armilly et ses filles eurent un tressaillement en jetant un coup d'œil vers Renaud.

Mais Gérardine ne s'aperçut de rien, sans

doute, car elle continua d'une voix douce, et cependant très nette, qui devait s'entendre distinctement du bureau de M. d'Armilly :

– Quelle extraordinaire nature que celle de cette jeune fille ! Il y avait en elle du bon, certainement, mais le mal l'emportait souvent... Vous avez ses yeux, Mademoiselle Huguette, mais plus doux, oh ! de beaucoup ! Voyez ce regard !

Elle désignait le portrait.

– Toute l'âme de Victoria est là : séduisante, fantasque, orgueilleuse jusqu'aux dernières limites, et capable de tout pour se venger d'une injure... ou de ce qu'elle appelait ainsi. J'aurais plaint de tout mon cœur celui qui serait devenu l'époux de cette intraitable héritière !

On entendit le bruit sec d'un porte-plume qui se brisait. Renaud se leva en repoussant un peu brusquement sa chaise et s'approcha du petit groupe. Huguette vit qu'il était un peu plus pâle qu'à l'ordinaire et que le pli de son front s'accroissait.

– Votre amie a été contente de vous voir, Huguette ? demanda-t-il avec calme, sans détourner son grave et tranquille regard des yeux inquisiteurs de Gérardine.

– Elle était ravie, mon cousin ! Et sa mère et son frère ont été charmants, n'est-ce pas, Sylvaine ?

La jeune fille répondit avec un peu plus de chaleur qu'elle n'en avait coutume :

– Tout à fait charmants, en effet.

– Oh ! tant mieux ! Je suis enchantée de vous voir ces relations.

C'était Gérardine qui parlait ainsi, d'un ton où la satisfaction – vraie ou simulée – se mêlait à la compassion en un assemblage habile – et irritant, songea Huguette, désagréablement impressionnée.

– ... Naturellement, il n'y avait personne chez vos nouvelles connaissances ?

Sylvaine dit avec quelque brusquerie, en attachant sur ce visage de marbre ses beaux yeux noirs, un peu irrités :

– Pourquoi, naturellement ? Si les Delbeaume nous reçoivent, ce n'est pas en cachette, sachez-le, Gérardine, et, quant à nous, nous nous sommes rendues chez eux au grand jour.

– Évidemment... mais la délicatesse... les circonstances leur faisaient un devoir de vous éviter tout ennui sous leur toit.

Gérardine parlait d'un ton hésitant, mais Huguette voyait luire une petite lueur d'allégresse au fond de ses prunelles énigmatiques.

Renaud eut un léger mouvement d'impatience.

– Ne vous inquiétez pas de cela, Gérardine, dit-il sèchement. Il est hors de doute que nous n'avons rien à apprendre aux Delbeaume en fait de civilité et de convenances.

L'entrée de Loys interrompit M. d'Armilly. Le petit garçon arrivait par le balcon, sur lequel donnait également l'appartement de sa mère. Il était vêtu d'un riche costume de velours bleu, garni d'un large col et de poignets en dentelle, et cette tenue semblait singulièrement enfantine pour ce garçonnet de douze ans, précocement

grandi, et beaucoup plus sérieux que ne le comportait son âge.

– Ta mère ne vient pas, Loys ? demanda M^{me} d'Armilly en prenant la main du petit garçon pour l'attirer vers elle.

– Non, grand-mère, maman n'a pas voulu.

Gérardine murmura :

– Elle craignait d'être importune. Cette chère Rosy est parfois bien inconséquente, mais elle sait avoir des instants de délicatesse... et elle redoute toujours de vous déranger, Renaud.

M. d'Armilly n'éleva aucune protestation. Sa main droite tourmentait impatiemment le dossier d'une chaise, et Huguette se demanda s'il ne souhaitait pas avec ardeur de voir s'éloigner Gérardine.

Mais M^{lle} Daussy demeura encore plus d'une demi-heure, causant aimablement, interrogeant Loys sur ses études, essayant d'engager avec Renaud une discussion sur les différents programmes d'éducation, donnant à Huguette des conseils pour ses lectures et révélant à M^{me}

d'Armilly une merveilleuse recette contre les insomnies. Pendant ce temps, Renaud, toujours debout, semblait dire à la visiteuse : « Je vous subis, mais je ne vous accepte pas. »

Elle se leva enfin, en se déclarant ravie de cette visite, trop courte à son gré.

– J'ai quitté Rosy plus tôt aujourd'hui, malgré ses réclamations, afin de vous consacrer un temps plus long. Cette chère amie, parfois exigeante, me prive de venir souvent près de vous. Cependant, les heures me paraissent ici des minutes... Mais voilà que je crains maintenant d'avoir été indiscrete et de vous avoir trop longtemps importunée de ma présence, ajouta-t-elle d'un ton de regret.

En parlant ainsi, elle s'adressait particulièrement à Renaud. Mais celui-ci, justement à cette minute, venait de découvrir un petit nuage blanc filant avec rapidité dans le ciel admirablement pur, et il le considérait avec une telle attention qu'il n'entendit pas la réflexion de Gérardine. Ce fut Angèle qui répondit paisiblement que cette visite leur avait causé un

grand plaisir.

– Je tâcherai de venir un peu plus souvent en ce cas. Mais si vous me reconduisiez un petit bout de chemin, mes chères amies ? La température est délicieuse... Aurons-nous bientôt de la pluie, Renaud ? Que vous dit cet intéressant petit nuage ?

Il se détourna et la regarda avec hauteur.

– Beaucoup de choses que je ne puis vous expliquer, dit-il d'un ton légèrement ironique. Quant à la pluie, ne la craignez pas encore, au moins pour cette semaine.

– Tant mieux ! J'aime le beau temps, le soleil, les chaudes journées... J'aime d'ailleurs tout ce qui est beau et étincelant.

Et, de fait, elle était toujours vêtue de riches toilettes, elle portait des bijoux superbes, d'un goût parfait, et Huguette, au cours de sa brève visite à la Maison-Rouge, avait pu constater que Mathieu Daussy et sa petite-fille s'entouraient de luxe et de bien-être. Les costumes excessivement simples des demoiselles d'Armilly contribuaient

encore à rehausser l'élégance de la descendante de leurs anciens serviteurs – élégance exagérée pour la solitude où elle vivait et qu'un sentiment de tact eût dû la porter à atténuer pour fréquenter les châtelaines de Myols.

Elle ajouta gaiement :

– Je suis, sur ce point, tout à fait semblable à la pauvre Victoria... Allons, qui vient m'accompagner ?

Angèle se leva.

– J'irai volontiers... Clotilde aussi, je pense ?

– Et M^{lle} Hugnette ? demanda Gérardine en se tournant vers la jeune fille. Venez donc, chère Mademoiselle, vous êtes un peu pâle, aujourd'hui, et cette toute petite promenade pédestre vous fera beaucoup de bien.

Instinctivement, Hugnette leva un regard interrogateur vers son cousin.

– Mais, oui, vous pouvez accompagner Angèle et Clotilde, dit-il. Ce n'est pas que je vous trouve mauvaise mine. Vous êtes certainement moins pâle qu'au sortir du couvent.

– Oh ! je ne le nie pas ! Mais, elle a encore bien besoin de se fortifier, Renaud. Or, l'exercice est excellent pour cela, et nous avons ici un air incomparable... Mais je crains qu'elle ne soit un peu renfermée et privée de distractions, ajouta Gérardine avec sollicitude.

Le visage de Renaud eut une brève contraction.

– Je ne suis pas responsable de la situation existante, dit-il d'un ton glacé. Huguette sait que je ferai mon possible pour lui adoucir les épreuves physiques et morales.

– Oh ! nous le savons tous, mon cher Renaud ! Vous êtes un admirable tuteur... Allons, venez, Mademoiselle Huguette, je vous en prie !

Huguette, craignant d'être impolie, n'osa refuser. Elle quitta la bibliothèque pour aller chercher dans la chambre de Clotilde le chapeau de jardin que sa cousine y avait oublié. Quand elle rejoignit Gérardine et les deux sœurs déjà sorties du château, Clotilde était au bras d'Angèle, et M^{lle} Daussy s'empara du sien avec empressement.

– Enfin, ma chère enfant, je vous tiens ! dit-elle d'un ton joyeux. Vous avez un terrible géôlier, ma pauvre petite, ajouta-t-elle à voix basse, de façon à n'être pas entendue d'Angèle.

Huguette répliqua avec un peu de hauteur :

– Je ne m'étais pas encore aperçue que j'habitais une prison.

– Que parlez-vous de prison ? demanda Angèle, qui avait saisi le dernier mot de sa cousine.

Huguette répondit laconiquement :

– M^{lle} Daussy a l'air de me plaindre beaucoup d'être obligée de vivre à Myols.

– Moi ? Oh ! vous vous méprenez, chère Mademoiselle, s'écria Gérardine d'un ton de protestation un peu indignée. Où seriez-vous mieux qu'au milieu d'une famille qui vous aime déjà beaucoup, ainsi que j'ai pu m'en convaincre ? Je crains seulement que votre tuteur ne soit un peu... autoritaire, dans une excellente intention d'ailleurs, car il est bien évident qu'il désire vous éviter le moindre ennui.

Angèle répliqua :

– Vous avez raison, Gérardine, Renaud souffre beaucoup de voir notre dure épreuve atteindre aussi Huguette. Mais qu’y pouvons-nous ? Je ne vois pas un moyen de sortir de l’impasse où nous met la sottise populaire.

– Non, évidemment... Mais il faudrait qu’il se trouvât un homme de cœur assez haut, d’âme assez noble pour mépriser ces misérables soupçons et offrir à M^{lle} Huguette un nom honoré.

Angèle regarda avec surprise M^{lle} Daussy.

– C’est là une chose impossible à espérer, dit-elle d’un ton amer. À moins d’être épousée uniquement pour son argent, Huguette n’a pas à conserver l’espoir de se marier.

Les paroles de Gérardine semblaient avoir réveillé chez Angèle quelque secrète douleur, car son visage parut à Huguette subitement creusé davantage, et elle prit les devants avec Clotilde, comme si elle désirait se soustraire à la conversation.

M^{lle} Daussy murmura :

– Pas encourageante, n'est-ce pas, cette pauvre Angèle ? Mais ne craignez rien, chère enfant, votre amie Gérardine parviendra à trouver cet être dédaigneux des jugements du monde... et désintéressé, soyez-en certaine. Vous êtes assez charmante pour faire oublier que vous êtes une riche héritière.

Huguette répliqua froidement :

– Le mot est exagéré. J'ai une dot relativement modeste par le temps qui court.

Un léger sourire railleur entrouvrit les lèvres de Gérardine.

– Tant mieux ! tant mieux ! Au moins vous n'effrayerez pas les cœurs délicats qui craignent de devoir la fortune à leur femme. Ils sont malheureusement trop peu nombreux ! ajouta-t-elle avec un soupir. Dans la première jeunesse, on se forge parfois d'étranges illusions... Ainsi, je m'étais figuré autrefois Renaud très ombrageux sur ce point, et ce fut pour moi une stupéfaction sans pareille lorsque j'appris ses fiançailles avec ce petit lingot d'or qui avait nom Victoria Hardwell.

Huguette fronça un peu les sourcils. Il lui déplaisait au dernier point d'entendre les insinuations de Gérardine relativement à celui qu'elle considérait comme un modèle de loyauté et de désintéressement. Elle était persuadée qu'il avait aimé réellement sa fantasque cousine, et, pour cela seulement, s'était décidé à passer outre sur son énorme fortune.

Gérardine continuait, sans paraître s'apercevoir du visible mécontentement d'Huguette.

– On a beaucoup jaté là-dessus. Certains ont prétendu que Renaud et tous les siens avaient fortement pesé sur la volonté de Victoria, que celle-ci avait cédé seulement à leurs importunités... quelques-uns ont même dit à leurs menaces. D'autres ont prétendu que Renaud, par la ruse, par de mensongères protestations, avait réussi à capter l'affection de sa cousine, de telle sorte qu'elle lui accorda sa main avec une confiance absolue dans la sincérité qu'elle lui supposait. Racontars incroyables, qui ne se peuvent soutenir, en dépit du fascinant mirage

doré que devait produire aux yeux de Renaud les livres sterlings renfermées dans les coffres-forts de sa riche pupille.

Elles entraient dans l'étroit sentier de la petite châtaigneraie. Huguette essaya de soustraire son bras à l'étreinte de Gérardine. Mais celle-ci le tenait fortement, de telle sorte que la jeune fille se vit forcée de marcher près de cette déplaisante personne.

Gérardine continuait :

– Évidemment, aucun de ceux qui connaissent Renaud intimement n'a accueilli ces suppositions odieuses. Ils ont été étonnés, voilà tout... très fortement étonnés. Tout le monde savait que Victoria lui était antipathique.

Huguette dit résolument, en fixant son regard droit et fier sur les étincelantes prunelles de Gérardine :

– Et moi, je ne le crois pas ! J'honore trop le caractère de mon cousin pour avoir une seule minute la pensée qu'il a cherché à épouser une parente détestée uniquement en vue de se

procurer sa fortune... Je ne le croirai jamais, Mademoiselle !

– Oh ! combien vous avez raison ! s'écria Gérardine avec chaleur. Faites comme moi, chère enfant, dites-vous que Renaud cachait à nous tous ses véritables sentiments, afin qu'on ne pût l'accuser de chercher à se faire bien voir de l'héritière, répétez-vous qu'il n'a cédé qu'à l'affection spontanée de Victoria... Oui, c'est la vérité, Mademoiselle Hugnette, n'en doutons pas.

Elle se tut, car elles rejoignaient en ce moment Angèle et Clotilde qui s'étaient arrêtées pour les attendre. Elles continuèrent leur chemin en silence à travers la châtaigneraie. Lorsqu'elles furent en vue de la Maison-Rouge, Angèle s'arrêta.

– Nous vous laissons, Gérardine. Le temps que nous revenions à Myols, il sera presque l'heure du dîner.

Mais M^{lle} Daussy ne lâchait toujours pas le bras d'Hugnette. Elle dit d'un ton aimable :

– Voyons, entrez au moins un petit instant...

Non, il n'y a vraiment pas moyen ? Alors, laissez-moi présenter mon frère à M^{lle} Huguette...
Gonthier !

Une forme masculine, que l'œil perçant de Gérardine avait découverte dans la pénombre du vestibule, parut sur le seuil et s'avança rapidement vers les jeunes filles. Huguette rencontra de nouveau le regard dur de ces yeux clairs qui s'étaient attachés sur elle quinze jours auparavant, et lui avaient causé une désagréable impression. Instinctivement, sa tête eut une inclination un peu raide pour répondre au profond salut de M. Daussy.

– Je suis sincèrement charmé d'avoir l'honneur de vous être présenté, Mademoiselle, dit une voix au timbre métallique. Je le désirais beaucoup, Gérardine peut vous le dire.

– Certes ! Gonthier, comme mon père, comme moi-même, s'intéresse ardemment à tout ce qui est d'Armilly.

Après un échange de quelques paroles, très aimables de la part des Daussy, assez froides du côté des demoiselles d'Armilly, qui conservaient

une réserve quelque peu altière, le petit groupe se sépara, et les jeunes filles reprirent la route de Myols.

– Que dites-vous de Gonthier Daussy, Hugnette ? demanda Angèle lorsqu’elles se trouvèrent engagées dans le sentier.

– Il ne me plaît pas du tout, Angèle. Son regard, surtout, m’est extrêmement antipathique.

– C’est un homme fort intelligent et très habile en affaires, dit-on. On le prétend ambitieux à l’excès et très disposé à se lancer dans la politique... Pour l’ambition, nous en avons eu une preuve, ajouta Angèle en hochant la tête.

– Quelqu’un vient au-devant de nous, interrompit Clotilde dont l’ouïe affinée était capable de percevoir des sons indistincts pour tout autre.

De fait, les jeunes filles virent bientôt apparaître dans le sentier un homme jeune et blond, un peu fort, mais néanmoins doué d’une allure souple et élégante. Son costume en coutil gris était absolument sans prétention, bien

éloigné de la tenue ultra correcte de Gonthier Daussy, et beaucoup mieux approprié à l'ambiance rustique des lieux.

Angèle eut quelques secondes d'arrêt. Huguette leva les yeux vers elle et la vit toute blême, les lèvres tremblantes et le regard empreint de navrante douleur. Mais elle se redressa, elle avança d'un pas ferme...

L'inconnu approchait. Huguette vit un visage au teint clair, une longue barbe blonde, des yeux bleus, tristes et bons, qui s'attachaient sur Angèle depuis l'instant où ils l'avaient aperçue.

Il ôta son chapeau d'un geste respectueux et se rangea pour laisser passer les trois jeunes filles. Sur cette physionomie extrêmement sympathique s'exprimait une profonde souffrance. Angèle passa sans le regarder, en répondant à son salut par un bref mouvement de tête.

– Qui est-ce ? demanda Clotilde lorsqu'elles furent passées.

Angèle répondit brièvement :

– Clément des Avrets.

– Ah ! murmura Clotilde, avec une soudaine tristesse.

En rentrant, Angèle, qui était demeurée pâle et silencieuse, se déclara saisie d'une migraine et monta dans sa chambre. Quand elle eut disparu, Sylvaine, que les promeneuses avaient croisée dans le vestibule, dit sans hésiter :

– Vous devez avoir rencontré Clément des Avrets ? Angèle est ainsi chaque fois que le fait se produit.

– En effet, répondit Huguette. Qui est donc ce néfaste Clément ?

– Il était le fiancé d'Angèle au moment de la mort de Victoria. Ils s'étaient connus enfants, on les avait, en quelque sorte, fiancés depuis toujours. D'abord le père de Clément et d'Edmée prit furieusement parti pour nous. C'est un homme passionné et violent, qui se montre irréductible dans ses opinions. Le vent changea, il commença à croire à notre culpabilité, puis bientôt il en fut certain et brisa sans pitié le lien qui unissait Clément à Angèle. Clément, lui, croyait à notre innocence et je pense qu'il y croit

toujours. Il essaya de fléchir son père, mais il ne réussit qu'à l'irriter davantage. C'est un bon fils, respectueux, soumis, habitué à une discipline sévère. Il céda, en promettant à Angèle qu'il ne l'oublierait jamais et qu'il ne se marierait pas. Ma pauvre sœur, douée d'une excessive sensibilité ressentit profondément ce coup terrible, et sa fierté se cabra devant cette accusation portée par l'un des plus anciens amis de la famille. Elle renvoya à Clément la bague de fiançailles, en lui écrivant qu'elle le déliait absolument de toutes ses promesses et qu'elle ne voulait pas conserver la plus légère attache à une famille où le nom de ses pères était méprisé et taxé de déshonneur. Voilà pourquoi Angèle est la plus triste d'entre nous.

X

L'été était passé, l'automne avait fait épanouir les chrysanthèmes et jonché de feuilles rousses le sol des châtaigneraies. Maintenant commençait l'hiver, avec de précoces menaces de neige.

À Myols, la vie continuait son cours paisible et morne – non plus aussi morne, cependant, car Huguette y apportait l'appoint d'une gaieté tranquille et d'une charmante sérénité de caractère. Sans doute, c'était à l'heureuse diversion apportée par sa présence qu'il fallait attribuer l'attitude moins lasse et le regard un peu plus vivant de M^{me} d'Armilly, quelques retours de gaieté chez Sylvaine et Clotilde, une incontestable détente dans la réserve dont s'enveloppait M. d'Armilly. Mais Angèle devenait plus mélancolique encore, son visage se creusait davantage.

Et Bertrade s'enfonçait dans son égoïsme

sombre et intraitable.

Ainsi Huguette n'avait pas subi l'influence de la tristesse ambiante. Elle demeurait elle-même, prête au dévouement, très pieuse, déjà tendrement attachée à sa famille, enveloppant les pénibles devoirs de la vie du voile charmant d'un caractère aimable, doucement enjoué. Elle avait réagi dès le premier instant contre l'atmosphère un peu somnolente de Myols, elle s'était dit qu'elle ne céderait pas à la lassitude quelque peu amère qui s'était emparée de ses parentes, et, confiante dans le secours divin, elle avait réussi à regarder bien en face, sans défaillance, la situation présente et future.

Elle menait, à Myols, une vie très laborieuse. Renaud, par délicatesse, lui avait d'abord interdit de se mêler aux travaux du ménage, mais sur ce point elle avait refusé de lui obéir, en déclarant qu'elle ne pourrait souffrir de voir tant travailler ses cousines sans les aider de tout son pouvoir. Elle était ainsi devenue une aide précieuse pour Angèle et Sylvaine chargées de besogne par l'impuissance presque complète d'Aglaé, la

cuisinière septuagénaire. Avec Sorlin et Victor, le jardinier, c'était là toute la domesticité de Myols. Eux seuls, nés sur le domaine des d'Armilly, attachés sans réserve à leurs maîtres, demeuraient fidèles au malheur. Mais leurs forces baissaient, bientôt arriverait le moment où ces braves gens deviendraient incapables de la moindre besogne, où il faudrait même leur donner des soins, et alors se posait le problème du service futur de Myols.

En dehors de ces occupations ménagères, Huguette continuait ses études sous la direction de son tuteur. Un jour qu'il la voyait chercher des renseignements dans un dictionnaire historique, il lui proposa de l'aider de ses conseils, et bientôt ce furent de véritables cours qu'il lui fit, ainsi qu'à Sylvaine qui aimait extrêmement à s'instruire. Il était un professeur à la fois sérieux et plein d'agrément, largement documenté et d'une patience à toute épreuve. Dans ces fréquents rapports, Huguette put apprécier la valeur de ce caractère qui cachait sous sa gravité un peu distante un cœur chaud et délicat, un esprit doué de vues larges et d'une droiture extrême, une intelligence vaste et pénétrante. À

mesure qu'elle le connaissait mieux, elle comprenait l'affection entière et l'absolue confiance que lui témoignaient sa mère et ses sœurs. Elle-même se laissait prendre au charme sérieux qui émanait de cet homme réellement supérieur, ainsi que l'avait pressenti Armand Delbeaume.

De son côté, Renaud abandonnait à l'égard de sa pupille les formes un peu cérémonieuses des premiers mois. Il la traitait avec la même politesse simple et gravement affectueuse, avec la même sollicitude quasi paternelle dont il usait envers ses sœurs, et, en toutes circonstances, semblait la considérer comme l'une d'elles.

En connaissant mieux cette belle intelligence et ce grand cœur, Hugnette déplorait davantage de voir son tuteur éloigné de la religion. Cependant, elle ne croyait pas que cet éloignement fût de l'indifférence systématique, mais qu'il devait être plutôt le fruit d'une éducation religieuse superficielle et d'une habitude prise peut-être dès l'adolescence. Qui sait si Renaud ne souffrait pas secrètement du

vide affreux produit par l'absence de toute croyance ? Qui sait s'il ne désirait pas ardemment la lumière et s'il ne la cherchait pas seul, voulant cacher à tous qu'il était las de son stoïcisme orgueilleux ?

Et Huguette ne cessait chaque jour de répéter à Dieu :

– Seigneur, donnez-lui votre lumière !

M^{me} Delbeaume et Laurianne étaient venues deux fois à Myols, mais sans Armand. Celui-ci avait été prévenu que ces relations avec des gens toujours fortement soupçonnés d'un lâche attentat étaient très mal considérées en haut lieu, et qu'il eût à les rompre sous peine de voir son avenir compromis. Huguette et ses cousines n'étaient plus retournées à Vousset, malgré les instances de Laurianne. Elles ne voulaient pas être une cause d'ennui pour cette excellente famille qui jusque-là, gardait toujours intrépidement sa croyance à la non culpabilité des d'Armilly.

La plus dure épreuve d'Huguette consistait dans le trajet à faire chaque dimanche pour se rendre à l'église. Cependant, Sylvaine et elle

continuaient courageusement, et Clotilde se joignit à elles. Puis, un jour, M^{me} d'Armilly s'aventura à les accompagner. Devant la simple et héroïque décision de ces femmes bravant tout respect humain, quelques hostilités cessèrent, et, sans abdiquer complètement leurs préventions, quelques personnes insinuèrent que peut-être la mère et les filles n'étaient que peu ou pas coupables, que Renaud seul, à leur insu, avait combiné et exécuté le plan de la mort de Victoria.

Mais les solitaires de Myols ne connaissaient rien de ce léger revirement. Ils ne voyaient du dehors que Gérardine, et celle-ci n'en avait sans doute pas été informée, car elle n'en souffla jamais mot dans les visites assez fréquentes faites aux dames d'Armilly.

Huguette, à sa vive satisfaction, ne s'était plus trouvée seule avec M^{lle} Daussy. Quelquefois, elle se rendait dans le salon coquet où Rosy passait son existence oisive, mais toujours elle était accompagnée d'une de ses cousines. On prenait le thé et Gérardine faisait de la musique. Elle avait un talent réel, son jeu, comme sa personne,

était souple et étrange, très captivant parfois, et, à d'autres moments, beaucoup plus rares, heurtant l'oreille par une désagréable dureté.

La petite-fille de Mathieu Daussy continuait à entourer Huguette de flatteuses prévenances, elle lui témoignait une sympathie extrême que surpassait à peine l'engouement dont la jeune M^{me} d'Armilly se trouvait saisie pour « sa petite cousine chérie ».

Mais ces témoignages d'affection laissaient Huguette excessivement froide. Rosy lui paraissait une enfant gâtée, pleine de ruse et imbuë de préventions injustes. Gérardine lui demeurait aussi antipathique qu'au premier jour. La jeune fille remplissait strictement à l'égard des deux amies ses devoirs de politesse, mais elle ne se trouvait en aucune façon au niveau de leur amabilité.

Un après-midi de la fin de novembre, on sonna à la grille de Myols, et bientôt, Sorlin, visiblement stupéfait, vint informer M^{me} d'Armilly et Renaud que le curé demandait à les voir.

Tous témoignèrent un extrême étonnement, sauf Huguette, qui savait à quoi s'en tenir sur le motif de cette visite. Ayant confié à cet excellent prêtre la direction de sa conscience depuis son arrivée à Myols, elle lui avait naturellement parlé de la triste situation faite à sa famille et à elle-même. Une sympathie sincère et forte répondit à sa confiance. Le curé lui déclara que jamais il n'avait pu croire à la culpabilité des châtelains de Myols. Malheureusement, il ne se trouvait pas dans cette paroisse au moment de la mort de Victoria, et, en y arrivant peu après, il s'était heurté à une prévention absolument ancrée dans les esprits. Lui-même, n'ayant aucune preuve pour soutenir son intime persuasion, avait dû se contenter de faire connaître celle-ci à ses ouailles ; mais on l'avait taxé d'indulgence outrée et on lui avait riposté que les dames d'Armilly avaient elles-mêmes conscience de leur indignité, puisqu'elles avaient abandonné leurs devoirs religieux.

Mais les brebis un instant égarées reparaissaient peu à peu, et quelque espoir venait à l'abbé Noret d'adoucir l'opinion, celle de ses

meilleurs paroissiens tout au moins. Il annonça à Huguette son intention de se rendre à Myols pour montrer clairement aux châtelains l'estime dans laquelle il les tenait, en même temps que donner une leçon aux accusateurs téméraires.

Huguette applaudit à cette pensée, mais elle n'en souffla mot à ses parents voulant leur laisser tout le plaisir de la surprise.

Et, de fait, lorsque le curé se fut éloigné, M^{me} d'Armilly et son fils laissèrent voir la satisfaction que leur causait cette démarche spontanée, ainsi que la franche et discrète sympathie de l'abbé Noret. Renaud loua l'intelligence et le bon sens de ce prêtre, et Huguette comprit qu'il avait été touché du délicat procédé du curé de Siry, en même temps que conquis par ses manières loyales et simples.

– J'irai lui rendre sa visite dans quelque temps, ajouta-t-il. Voici longtemps que je ne suis allé au village, cependant... Mais, après tout, qu'importe, fit-il avec un geste dédaigneux. Je dois bien être aussi courageux que vous, n'est-ce pas, Mesdemoiselles ?

– Au moins autant, Renaud. On s’y habitue peu à peu, vois-tu, répliqua Sylvaine. Viens donc avec nous dimanche, tu iras après la messe chez le curé.

Il eut un geste dubitatif. Huguette dit tranquillement :

– Mais oui, venez donc avec nous, mon cousin. Nous serons ainsi presque toute la famille et nous tiendrons tête aux insulteurs.

– Nous verrons, dit-il d’un ton bref. Pour l’instant, Huguette et Sylvaine, je suis prêt à vous expliquer ce point de littérature qui vous intéresse.

Elles le suivirent dans la bibliothèque et bientôt se trouvèrent installées toutes deux à la même table, tandis que Renaud, assis devant son bureau, leur donnait l’explication demandée.

L’une des portes-fenêtres donnant sur le balcon s’ouvrit tout à coup et laissa pénétrer, en même temps qu’une bouffée d’air humide et glacé, Rosy et Gérardine suivies de Loys. M. d’Armilly posa brusquement sur son bureau le

livre qu'il tenait et tourna vers les arrivantes un visage mécontent.

– Je vous prierai de ne pas passer par ici, Rosemonde, dit-il sèchement. Vous refroidissez la pièce en ouvrant cette fenêtre.

– Oh ! c'est si vite fait ! Dites plutôt que nous vous dérangeons, fit-elle d'un air pincé. Vous voyez Renaud transformé en maître d'école, ajouta-t-elle en se tournant vers Gérardine.

M^{lle} Daussy riposta d'un ton chaleureux :

– Renaud a tous les dévouements ! Je suis certaine que vous appréciez à leur juste valeur les leçons d'un tel professeur, Mademoiselle Hugnette ? Elles valent leur poids d'or, car votre tuteur n'en était pas prodigue autrefois. Je me souviens de ce jour où la pauvre Victoria vint lui demander des explications complémentaires sur un fait historique, et où il la renvoya fort mortifiée, pleurant de rage, selon sa coutume.

L'impassible visage de M. d'Armilly eut une contraction violente. Sylvaine tourna brusquement la tête vers M^{lle} Daussy.

– Vous oubliez d’ajouter que Victoria refusait toujours d’écouter les conseils de Renaud relativement à ses études et à ses lectures et qu’il ne convenait pas à la dignité de mon frère de se prêter aux caprices d’une enfant gâtée, qui un jour refusait de lui obéir, lui lançait au visage des paroles mordantes, et le lendemain venait l’interroger d’un petit ton arrogant et supérieur.

– Oh ! je sais, je sais, chère Sylvaine ! s’écria Gérardine avec un gracieux sourire. Pensez-vous donc que j’aie voulu incriminer la conduite de Renaud ? Comme vous, je connaissais le déplorable caractère de miss Hardwell, et j’ai bien souvent admiré votre patience à tous, et celle de Renaud en particulier.

Elle se tut un instant et reprit, en désignant Hugnette :

– Mais vous avez là une pupille plus facile. Il est vrai qu’elle n’a pas la fortune de Victoria. Or, les gâteries et les adulations rendent généralement ces héritières insupportables. Mais il faut bien leur passer quelque chose et leur pardonner beaucoup, n’est-ce pas, Renaud ?

Il ne répondit pas et se mit à ranger lentement les papiers épars devant lui. Mais Sylvaine ne put retenir un brusque mouvement d'épaules.

– Si Victoria a été adulée dans son enfance, elle ne l'a pas été chez nous, en tout cas. Vous avez pu vous en convaincre, Gérardine.

Elle ajouta aussitôt, avec l'intention évidente de détourner la conversation de ce sujet désagréable à son frère :

– Vos névralgies sont-elles passées, Rosy ?

La jeune femme répondit d'un ton plaintif, en appuyant languissamment sa tête sur le dossier du fauteuil où elle venait de se laisser tomber :

– Mais non !... mais pas du tout ! Comment pourraient-elles se guérir dans ce pays si froid, si contraire à mon tempérament ?

– Ce climat est extrêmement sain, Rosy, et je ne le crois pas défavorable à votre santé.

– C'est cela, vous le savez mieux que moi ! La vérité, c'est que je me sens très malade, très affaiblie, et que je suis presque résolue à aller goûter l'air de la Côte d'Azur. Loys en

ressentirait certainement un grand bien.

– Les médecins ont toujours déclaré que rien ne pouvait mieux convenir à Loys que l'air dont nous jouissons ici.

– Oh ! les médecins ! fit Rosy avec un geste de dédain. Je sais beaucoup mieux qu'eux ce qui convient à mon enfant.

– Voyons, Rosy, ne dites pas de folies !

La jeune femme se redressa un peu en attachant sur Sylvaine un regard irrité.

– Je parle très sérieusement, Sylvaine... Et c'est très sérieusement aussi que j'ai formé le projet de quitter Myols... pour un peu de temps du moins.

En parlant ainsi, elle dirigeait un coup d'œil de défi vers son beau-frère. Mais M. d'Armilly ne semblait rien entendre et réunissait avec beaucoup de soin les feuillets détachés d'un manuscrit.

– ... Je partirai vers le milieu du mois prochain. Je pense que je choisirai Nice, plus cosmopolite que tout autre ville du littoral... Ma

chère Gérardine aura le dévouement de m'accompagner...

– N'y comptez pas, ma bonne amie, déclara fermement M^{lle} Daussy.

Rosy tourna vers elle un regard stupéfait.

– Eh quoi ! ne m'aviez-vous pas dit ?...

– Que je serais votre fidèle compagne, oui. Mais je ne puis le faire qu'à condition que M. d'Armilly vous donne son autorisation. Autrement, non, Rosy, car il ne me conviendrait pas d'avoir l'air de vous encourager à la rébellion.

La jeune veuve s'écria avec colère :

– Ne suis-je donc pour vous qu'une enfant ? Non, non, je suis absolument libre, Gérardine, vous-même me l'avez dit souvent !

– Pas moralement, Rosy, pas moralement ! Vous devez de la déférence à Renaud, si rempli de sollicitude pour Loys et pour vous. Puis, vous êtes un peu jeune encore.

– J'ai trente-deux ans, tout comme vous ! Mais vous aurez beau dire et beau faire, tous, je

partirai le mois prochain. Rien ne pourra m'en empêcher.

M. d'Armilly dit d'un bon sec :

– Vous croyez ? Nous verrons cela. Pour le moment, veuillez cesser ces enfantillages. Quel exemple vous donnez à Loys ! ajouta-t-il à voix basse, en désignant le petit garçon assis près de sa grand-mère et regardant la jeune femme avec des yeux pensifs.

Rosy se mit debout avec un geste de colère.

– Je suis meilleur juge que vous en cette matière ! dit-elle avec une sorte d'exaspération. Vous avez beau me traiter avec tout le dédain dont vous êtes capable, je ne me laisserai pas dominer par vous, Monsieur d'Armilly. !

Elle se détourna brusquement et se dirigea vers la porte. Mais au moment de sortir, elle s'arrêta tout à coup en disant d'une voix brève :

– Viens avec moi, Loys !

Le petit garçon hésita une seconde. Son oncle avait ébauché un geste pour le retenir. Mais voyant Renaud demeurer silencieux et immobile,

il obéit à l'appel de sa mère avec un regret très visible.

Sylvaine s'écria d'un ton un peu irrité :

– Si Rosy continue ainsi, elle nous rendra l'existence intolérable ! Véritablement, si ce n'était que l'on craint toujours de sa part mille inconséquences, je crois qu'il serait préférable de la laisser suivre son projet.

– Elle peut partir si elle le veut, mais sans Loys, dit M. d'Armilly.

– Oh ! pour cela, n'y comptez pas ! s'écria Gérardine. Rosy partant sans son idole !

– Je n'y compte pas du tout, soyez-en persuadée. Mais, dès lors, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour maintenir ici ma belle-sœur.

Gérardine dit d'un ton pénétré :

– Je vous y aiderai, Renaud. Malheureusement, Rosy est obstinée au possible... Mais je me retire, j'ai déjà interrompu trop longtemps votre travail, et M^{lle} Huguette va m'en vouloir à mort. Je suis certaine qu'elle est une élève modèle ?

– Je n'ai certes pas à m'en plaindre, bien au contraire. Il serait à souhaiter que tous les professeurs eussent des élèves aussi compréhensives et aussi travailleuses, répondit Renaud avec un certain élan, chose rare chez lui, qui n'avait jamais encore laissé tomber de ses lèvres un seul compliment à l'adresse de l'intelligence et de l'ardeur au travail de sa pupille.

Une lueur traversa les yeux noirs de Gérardine. Elle fit quelques pas et posa sa main sur l'épaule d'Huguette dont les grandes prunelles pénétrantes ne quittaient pas cette énigmatique physionomie.

– Et vous, chère enfant, êtes-vous contente de votre professeur ? Est-il très sévère ?

– Mais pas du tout ! Il est très bon, très indulgent. Je n'aurais pu en rêver un meilleur.

Un sourire un peu grave, mais très heureux, entrouvrit les lèvres de Renaud. Ce sourire parut une seconde surprendre Gérardine, comme une chose inconnue, ou tout au moins oubliée depuis longtemps. Mais elle se reprit instantanément et

dit avec gaieté :

– Voilà qui est parfait et je constate que tuteur et pupille s'entendent à merveille et sont également satisfaits l'un de l'autre. Allons, je vois que Myols a beaucoup gagné à votre présence, Mademoiselle... Mais je me sauve, sans quoi je bavarderais indéfiniment en votre compagnie. Je vous promets de tout faire pour ramener Rosy à la raison... Mais je n'assure pas de réussir !

– Surtout si elle l'encourage dans ses idées ! murmura ironiquement Renaud lorsque la porte se fut refermée sur M^{lle} Daussy.

Sylvaine s'écria :

– Ah ! tu es comme moi, tu penses que Gérardine joue double jeu ?

– Je le crains. Comment Rosemonde, si déraisonnable et si légère, accepterait-elle pour amie intime une femme qui la sermonnerait, qui la contredirait et prendrait parti pour nous ? Il faut, pour lui plaire et vivre en paix près d'elle, la flatter, abonder dans ses idées, et, en même

temps, la dominer par l'ascendant de l'intelligence. Or, on ne peut nier que Gérardine possède cette intelligence, malheureusement tournée vers le mal.

– Quoi, faites-vous donc si peu de cas de votre amie d'enfance ? dit Huguette.

– C'est précisément parce qu'elle fut, durant plusieurs années, la compagne de Bertrade et la mienne, que je connais un peu son caractère – un peu seulement, car, même tout enfant, elle ne se livrait jamais entièrement, et je ne sais pas au juste de quoi elle est capable. Mais, dans nos jeux, j'avais déjà remarqué cette duplicité souriante qu'elle montre encore aujourd'hui, et je savais aussi, dès lors, qu'elle cachait, sous ses dehors aimables et prévenants, un orgueil fou... oui, absolument fou, j'en ai eu la preuve. D'ailleurs, son grand-père et son frère la valent sur ce point. J'aurais mieux aimé ne pas voir s'établir cette intimité entre Rosemonde et elle. Il me semble qu'il ne peut rien sortir de bon d'une telle association... Que regardez-vous, Huguette ?

– Il me semble voir à terre la fourrure que

tenait à la main M^{lle} Daussy.

Elle se leva et se pencha près du bureau de M. d'Armilly.

– Oui, c'est bien cela. Elle la cherche peut-être dans le vestibule. Je vais la lui porter.

Elle sortit de la bibliothèque et gagna le vestibule où Gérardine se trouvait encore, couverte de son long manteau fourré, et très affairée à chercher dans les recoins et derrière les vieux bancs. Elle eut un petit cri joyeux en voyant apparaître Huguette tenant l'étole de fourrure claire.

– Ah ! merci, ma chère enfant ! Et pardon de ce nouveau dérangement. En vérité, je serai cause que vous ne pourrez pas travailler aujourd'hui ! Allez vite retrouver votre excellent tuteur. Oui, il est réellement incomparable. D'ailleurs, il l'a été pour Victoria.

Décidément, M^{lle} Daussy tenait à faire revenir toujours ce nom dans la conversation. Huguette fit un mouvement pour se retirer. Mais Gérardine lui saisit la main.

– ... Oui, il a toujours été parfait pour elle, malgré l'antipathie qu'elle semblait lui inspirer. Moi, je crois qu'il s'était décidé à l'épouser par pur dévouement, parce qu'il savait qu'aucun homme n'aurait la patience de supporter les boutades de cette pauvre enfant, et que celle-ci risquait d'être malheureuse dans une autre union. Renaud est un modèle de dévouement. Ainsi, ma chère enfant, si vous tenez absolument à ne pas demeurer vieille fille, je crois qu'il accepterait volontiers de devenir votre époux... par pur dévouement, je le répète. Ici, il n'y aurait pas cette malheureuse question d'argent qui a si fâcheusement tourné contre lui l'opinion publique. Renaud ne veut pas toucher à la succession de Victoria. Vous, chère enfant, agirez peut-être de même... Il y a bien votre dot, qui, toute modique qu'elle soit par le temps où nous vivons, ne ferait pas mal à Myols. Eh ! ma pauvre enfant, il se trouvera malgré tout des gens malintentionnés pour prétendre que vous aussi avez été la victime d'habiles manœuvres, que Renaud continuant la série de ses combinaisons machiavéliques, voulait s'assurer sans risque

voire petite fortune et ajouter à sa part les trois millions qui vous sont échus de l'héritage de Victoria – car personne ne croit que tous les d'Armilly aient réellement abandonné cette fortune. Mais ce sont là d'affreux soupçons, ajouta M^{lle} Daussy d'un ton de vertueuse indignation. Nous connaissons Renaud, n'est-il pas vrai, Mademoiselle Huguette ? Nous le savons incapable d'aussi odieux calculs. Malheureusement, nous ne pouvons rien sur cette lamentable opinion publique, et si jamais l'événement auquel je fais allusion se produisait, si Renaud, célibataire invétéré, poussait le dévouement jusqu'à rompre avec toutes ses résolutions pour vous offrir en quelque sorte une réparation du tort... involontaire qu'il vous fait en vous enlevant tout espoir de mariage... si un jour vous vous décidiez à partager le triste sort de votre cousin, vous verriez l'épouvantable tollé élevé contre lui !

Huguette était restée un moment interdite en entendant les singulières paroles de Gérardine, en sentant ce regard troublant attaché sur elle avec insistance. Mais elle reprit tout à coup possession

d'elle-même et retira un peu brusquement sa main de celle de M^{lle} Daussy.

– Réellement, vous avez d'étranges imaginations, Mademoiselle ! dit-elle d'un ton glacé. Soyez sans crainte, elles ne deviendront pas la réalité.

– Oh ! Je le souhaite sincèrement... pour Renaud, dont les ennuis seraient encore augmentés... pour vous aussi, car je ne sais si ce caractère si entier, si... bizarre, rendrait une femme heureuse... Mais au revoir, chère Mademoiselle, je suis impardonnable de vous retenir là !

Huguette rentra dans la bibliothèque et reprit sa place en face de Sylvaine. Mais elle se montra singulièrement distraite, et plus d'une fois le regard investigateur de Renaud s'attacha sur cette physionomie où s'exprimait un souci qui mettait une ombre dans les yeux limpides d'Huguette.

Les paroles de Gérardine avaient jeté dans l'âme de la jeune fille un trouble vague, une inquiétude inexplicquée, et, chose étrange, semblaient en même temps y avoir éveillé une

sorte de joie inconsciente. Après s'être répété à satiété que M^{lle} Daussy avait une imagination déréglée et une méchanceté subtile, elle se surprit à se demander ce que son idée avait après tout de si extraordinaire et à se dire que Renaud, si jamais il avait un jour la pensée que lui attribuait Gérardine, dédaignerait certainement les accusations nouvelles dirigées contre lui, ainsi qu'il l'avait fait lors de ses fiançailles avec Victoria.

Mais pas une minute, Huguette ne s'arrêta à cette pensée que des vues intéressées pussent jamais diriger son tuteur.

XI

Dès le milieu de novembre la neige tomba avec une abondance telle que bon nombre de chemins se trouvèrent impraticables, et que Gérardine, malgré l'énergie dont elle faisait preuve, dut parfois suspendre ses visites quotidiennes à Rosy. La jeune femme, morose et irritable, se plaignait amèrement de cet état de choses, déclarait qu'elle allait certainement mourir d'ennui et réclamait Huguette pour la distraire. Le plus souvent, Renaud faisait répondre que, si elle ne voulait pas demeurer seule, il lui était loisible de se joindre à eux tous. Cependant, quatre ou cinq fois, il laissa Huguette se rendre chez elle avec Clotilde. La jeune fille y passait une heure qui lui semblait bien longue, en écoutant ce babillage futile et ces réflexions dénuées de bon sens. Elle revenait avec une joie plus grande vers la bibliothèque où la famille avait élu son quartier général, par mesure

d'économie afin de n'entretenir qu'un seul foyer.

Là, les moments passaient vite, dans un travail coupé de causeries intéressantes. Huguette avait assumé une nouvelle tâche, celle d'apprendre à Loys son catéchisme et de le préparer à sa première Communion qu'il devait faire l'année suivante. Rosy, absolument insouciante en matière de religion comme en toute autre chose, ne s'en était jamais préoccupée, et c'était Sylvaine qui, jusqu'ici, avait un peu veillé à l'instruction religieuse de son neveu, mais sans beaucoup de suite, à cause de ses occupations et des entraves que mettait sa belle-sœur à tout ce qui était travail pour l'enfant.

Huguette proposa de se charger de cette tâche. Nul, ici, n'était plus apte qu'elle à la bien remplir, car elle gardait encore dans toute leur fraîcheur les enseignements reçus au couvent. Elle en fit part à Loys dont l'esprit très ouvert, extrêmement réfléchi, s'assimila promptement cette solide nourriture spirituelle que la jeune fille savait lui distribuer d'une manière agréable – si agréable que les demoiselles d'Armilly et Renaud lui-

même s'interrompaient parfois dans leur travail pour l'écouter, quand les leçons avaient lieu dans la bibliothèque, ce qui était extrêmement fréquent. Et, si Huguette eût regardé son cousin en ces moments-là, elle aurait été surprise et ravie en constatant l'attention soutenue, presque religieuse, avec laquelle il écoutait les explications très claires données par sa pupille.

Pendant quelques jours, la jeune fille se trouva retenue à la chambre par un gros rhume. Lorsqu'elle reprit sa place dans la bibliothèque et qu'elle voulut recommencer ses leçons à Loys, le petit garçon lui dit d'un ton joyeux :

– Voyez, cousine Huguette, comme j'ai appris pendant que vous étiez là-haut ! Je sais tout mon catéchisme sans me tromper, et je l'ai récité à mon oncle. Mais il n'a pas voulu m'expliquer, il m'a dit que vous le feriez quand vous iriez mieux.

Le cœur d'Huguette se serra un peu tandis qu'elle ouvrait machinalement le catéchisme. Hélas ! cet érudit, cet homme si admirablement doué au point de vue de l'intelligence ignorait la

seule science nécessaire. Sa religion était pour lui l'inconnue, il n'en comprenait pas les sublimes vérités, il ne s'inclinait pas devant les mystères augustes dont il est parlé dans l'humble petit livre appris du plus ignorant des enfants.

Lorsque Loys, ayant terminé sa leçon, fut sorti de la bibliothèque, Renaud quitta son bureau et s'avança vers la cousine qui avait pris un ouvrage d'aiguille.

– Savez-vous, Huguette, que je m'instruis beaucoup en vous entendant ? dit-il avec un demi-sourire, mais sans ironie. Je suis un très pauvre chrétien, et j'ai tout autant besoin que Loys d'apprendre ces vérités – s'ues autrefois, mais trop vite oubliées.

Elle eut un petit frémissement de joie. Ainsi, il l'écoutait, et, de lui-même, il avouait qu'il avait besoin de lumière !

Il continua d'une voix un peu sourde :

– Il y a des moments dans la vie où l'âme se trouve désemparée devant la souffrance. C'est alors seulement qu'on aperçoit tout le vide de ce

spiritualisme orgueilleux qui admet l'existence d'un Être supérieur à condition de bannir toutes relations d'obéissance, de reconnaissance et d'amour de sa créature à lui. Croyance vague, qu'un souffle fait évanouir. Mais ce que vous apprenez à Loys, Huguette, renferme des promesses de bonheur divin, et vos enseignements me font regretter d'avoir si peu vécu à l'ombre de cette religion incomparable.

Elle croisa sur ses genoux ses mains un peu tremblantes et leva vers son cousin ses yeux pleins d'une grave émotion.

– Il n'est pas trop tard... Dieu vous attend, dit-elle doucement.

– Il ne répondit pas et, se penchant, saisit une pincette pour rejeter dans le foyer un morceau d'anthracite embrasé qui s'échappait de la grille. Cela fait, il se redressa. Pendant quelques minutes, il parut regarder avec attention le va-et-vient de l'aiguille d'Huguette qui avait repris sa besogne.

– Je pense aller après-demain, fête de Noël, rendre sa visite au curé de Siry, dit-il d'un ton

indifférent. Je serai donc ce jour-là votre garde du corps.

Huguette comprit ainsi qu'il avait l'intention d'assister à la messe le jour de Noël.

... Comme elle pria ce jour-là, en le voyant près d'elle dans le banc des châtelains de Myols, debout, très correct, son front plissé plus qu'à l'ordinaire révélant la tension de sa pensée ! Était-il en proie à une simple préoccupation humaine ? Ou bien se remémorait-il les enseignements reçus autrefois sur les bancs du catéchisme ? Huguette implora Dieu avec ardeur pour que cette seconde hypothèse fût la véritable et que l'atmosphère sainte et pacifiante du sanctuaire agît sur ce noble cœur égaré dans l'indifférence.

Au sortir de la messe, pendant laquelle ils avaient été, plus que jamais, l'objet d'une malveillante curiosité, les châtelains se rendirent tous au presbytère où l'abbé Noret les reçut avec une souriante affabilité. Puis ils reprirent la route de Myols, tête haute, paisibles et fiers en apparence, mais, au fond, profondément blessés

et attristés de cette persistante animosité. Un froid âpre et sombre venait glacer les promeneurs qui avançaient avec peine sur la neige durcie. Les glissades étaient fréquentes, surtout pour Huguette qui n'avait pas l'accoutumance de ses cousines. Mais elle marchait intrépidement, non sans jeter des coups d'œil charmés dans la profondeur de la châtaigneraie, où se profilait les grands troncs bruns et s'étendaient les sentiers tout blancs.

– Vous n'avez pas peur d'un hiver en Maurienne, Huguette ? Vous en voyez un échantillon aujourd'hui, dit Renaud, qui marchait près d'elle en soutenant sa mère.

Elle tourna vers lui son visage rosé par le froid, et ressortant d'une écharpe de laine noire qui la couvrait jusqu'au menton.

– Oh ! pas du tout ! Cet air est fortifiant au possible... Non, non, ne croyez pas que je m'ennuie ici, mon cousin. Je m'y plais au contraire extrêmement.

Une sorte de lueur joyeuse éclaira un instant le regard de Renaud.

– Tant mieux ! Nous ne souhaitons qu’une chose, c’est que vous y demeuriez toujours.

– Oui, toujours, ma petite Huguette, répéta M^{me} d’Armilly avec un sourire qui détendit sa physionomie fatiguée. Que ferions-nous maintenant sans vous ?

Elle dit d’un ton un peu tremblant, en se penchant pour baiser le front de sa parente :

– Eh bien, je resterai, ma tante... aussi longtemps que vous le voudrez.

– Alors, ce sera toujours, répliqua Renaud, dont le grave visage semblait en ce moment presque celui d’un homme heureux.

Une allégresse inexplicquée emplissait maintenant l’âme d’Huguette et lui faisait trouver d’une facilité singulière le petit sentier glissant, d’une délicieuse douceur l’âpre bise qui mordait son visage, d’une beauté incomparable le vieux château solitaire aux toits couverts de neige.

Cet après-midi-là, Gérardine arriva à Myols en traîneau. Lorsqu’elle eut ôté les riches fourrures qui l’enveloppaient jusqu’aux yeux, elle apparut

vêtue d'une robe de faille bleu turquoise, d'une extrême élégance.

– Je dois me rendre après le dîner chez les des Avrets, et je me suis habillée maintenant pour montrer ma toilette à Rosy, expliqua-t-elle à Huguette et à Bertrade qu'elle rencontra dans le vestibule. Edmée offre une petite réunion musicale à ses amies de Vousset, et elle m'y a conviée. Cela m'ennuie, mais je ne puis guère refuser. Cette famille s'est toujours montrée excessivement aimable pour nous... Si Gonthier le voulait, je crois qu'Edmée serait fort disposée à devenir M^{me} Daussy.

– Eh bien, qu'il en profite donc ! dit Bertrade avec son habituelle sécheresse. Il retrouvera difficilement pareille occasion de s'allier à une famille de vieille noblesse de robe.

Une lueur jaillit des yeux ardents de Gérardine, et Huguette vit se contracter cet impassible visage.

– Difficilement ! répéta-t-elle d'une voix un peu sifflante. Vous vous méprenez, Bertrade. Gonthier, avec son intelligence, sa position, la

fortune qui lui reviendra de son grand-père, peut prétendre à une alliance plus relevée encore. Nous ne sommes plus au temps des croisades, ma chère amie, la Révolution a nivelé bien des choses...

– Pas dans notre maison, en tout cas !
interrompit Bertrade avec une rude fierté.

De nouveau, la lueur fugitive s'alluma dans le regard de M^{lle} Daussy.

– Oh ! vous, vous êtes de la vieille roche ! dit-elle d'un ton où se mêlaient la raillerie et la colère. M. des Avrets, plus moderne, a fait litière de toutes ces faiblesses. Pourvu que le nom soit honorable, exempt de toute tache et de tout soupçon, il n'ira pas faire fi d'un homme de grand mérite, comme mon frère.

Huguette vit pâlir Bertrade, et elle crut un moment que des mots violents allaient jaillir des lèvres de sa cousine. Mais Gérardine s'empressa d'ajouter d'un ton paisible, un peu dédaigneux :

– Gonthier, d'ailleurs, tient peu à ces distinctions, et, en dépit des deux cent mille

francs de dot d'Edmée – joli denier pour le pays – il n'a aucune idée d'épouser celle-ci. Il est le désintéressement en personne et ne se mariera jamais pour de l'argent.

Lorsqu'elle eut disparu dans le couloir conduisant à l'appartement de Rosy, Bertrade laissa échapper un petit rire sarcastique.

– N'empêche qu'il aurait trouvé bons à prendre les millions de Victoria, marmotta-t-elle.

Sa cousine la regarda avec surprise.

– Que voulez-vous dire, Bertrade ?

– Eh bien, que ce personnage a eu la prétention d'épouser Victoria, et qu'il eût l'audace de demander sa main. C'était un peu après de graves dissentiments qui eurent lieu entre Renaud et son ex-pupille, pas très longtemps avant la mort de cette dernière. Gonthier était reçu ici en même temps que sa sœur, également à titre d'ami d'enfance. Renaud, bien que n'éprouvant pour lui qu'une sympathie assez limitée, le subissait par politesse, n'ayant rien de très précis à lui reprocher. On racontait

bien sur lui quelques histoires peu honorables, mais mon frère n'avait jamais pu savoir ce qu'il y avait de véritable dans tout cela. Il était un causeur agréable, amusant Victoria par ses saillies spirituelles, la flattant avec un art consommé, et s'attachant à la mettre sur un piédestal pour lui persuader que, par le fait de sa fortune, elle se trouvait cent fois au-dessus de nous. Mais il ne savait pas combien Victoria était fière, imbue de préjugés aristocratiques – presque autant que moi, Hugnette. Elle répondit à la demande de cet outreuidant personnage d'une façon que je jugeai parfaite, mais que Renaud taxa de trop blessante à force d'ironique dédain. Depuis, nous n'avons plus revu Gonthier ici.

Jamais la taciturne Bertrade n'avait tant parlé. Sur son visage aux traits durs et heurtés, Hugnette voyait apparaître un mépris irrité.

– Pensez donc, quelle audace, Hugnette ! Prétendre épouser la fille d'une d'Armilly, la descendante d'une noble famille anglaise !...lui, le petit-fils d'un enfant trouvé que mon bisaïeul ramassa sur le chemin ! Car Mathieu Daussy

n'est pas autre chose, et sa femme était la femme de charge de Myols. Certains prétendent qu'il a commencé sa fortune aux dépens de ses maîtres, et Augustin, peu de temps avant sa mort, nous avait parlé de preuves qu'il croyait avoir découvertes à ce sujet dans les comptes de notre aïeul. Gérardine parle bien haut d'un nom honorable, mais il ne faudrait peut-être pas fouiller très loin dans le passé de sa famille pour y trouver une tare secrète.

Tout en n'admettant pas les théories ultra aristocratiques de Bertrade, Huguette, désagréablement impressionnée par les Daussy, et en particulier par Gonthier, comprenait un peu le mépris par lequel Victoria avait accueilli l'orgueilleuse prétention de ce dernier.

– Il a dû en vouloir beaucoup à Victoria, et par contrecoup à vous tous ?

Bertrade eut un geste de méprisante indifférence.

– Oh ! je n'en sais rien ! Nous ne nous sommes jamais occupés de savoir si M. Gonthier Daussy nous gardait rancune, je vous prie de le

croire ! S'il a subi une vexation, il l'avait largement méritée... Venez-vous à la bibliothèque, Huguette ?

– Non, je vais rejoindre Clotilde et Angèle qui doivent se trouver chez Rosy. Celle-ci m'a fait promettre ce matin d'aller prendre le thé chez elle, mais j'étais occupée à aider Aglaé et n'ai pu m'y rendre plus tôt... Cela importe peu ! ajouta-t-elle avec un petit geste d'insouciance.

– Oui, vous n'êtes pas enthousiaste de la tête sans cervelle que ce pauvre Augustin nous a amenée. Cela fait honneur à votre jugement, déclara Bertrade d'un ton d'approbation condescendante.

Elle se dirigea vers la bibliothèque, et Huguette prit le chemin de l'appartement de la jeune M^{me} d'Armilly. Mais en entrant dans la petite antichambre qui précédait le salon, elle eut un involontaire mouvement de recul. Gérardine était là, occupée à chercher des cahiers de musique dans une petite armoire.

Elle dit en se redressant :

– Ah ! c’est vous, Mademoiselle Huguette ! La farouche Bertrade ne vous a pas accompagnée ?... Une vraie d’Armilly, celle-là, pétrie de morgue et de préjugés nobiliaires. Renaud et elle sont irréductibles sur ce point, et ils obligent les autres à suivre leurs errements... Oh ! Mademoiselle, ne vous laissez pas enlever votre charmante simplicité, votre bonté aimable ! s’écria-t-elle d’un ton suppliant.

La jeune fille la regarda avec une surprise mêlée de fierté.

– Que vous prend-il, Mademoiselle ? Je ne me suis jamais aperçue que l’on voulût rien m’enlever.

– Non, pas encore... Mais un jour, peut-être... Tenez, ma chère enfant, admettez qu’un homme parfaitement honorable, en possession d’une belle situation, mais de naissance plébéienne, demande à devenir votre époux... Vous vous heurterez à un refus catégorique de la part de votre tuteur. Du moins, j’ai tout lieu de le croire.

– Je ne vois pas trop comment, dans les circonstances présentes, se produirait cet

événement. En tout cas, il serait temps alors de connaître l'opinion de mon cousin.

– Mais vous, mon enfant, vous n'avez pas ces préjugés, un peu ridicules au temps où nous sommes ? Vous ne regarderiez pas à épouser un roturier ?

Huguette répondit avec franchise :

– Non, ce ne serait pas pour moi une question déterminante.

Elle ne s'expliqua pas la lueur satisfaite qui traversa les sombres prunelles de Gérardine, non plus que l'accent joyeux de sa voix lorsqu'elle dit :

– À la bonne heure, Mademoiselle, vous êtes une personne sensée. Ce n'est pas comme d'autres... qui ne vous valaient certes pas.

Huguette alla rejoindre dans le salon ses cousines et Rosy. Celle-ci, cédant probablement aux raisons présentées par l'influente Gérardine, paraissait avoir renoncé à son projet de voyage. Mais pour trouver un dérivatif à son ennui de

femme oisive, elle s'entourait plus que jamais de recherches luxueuses et gâtait à outrance son fils. Sa femme de chambre, qu'elle réussissait à conserver au moyen de gages fabuleux, se plaignait de ses exigences croissantes et de sa nervosité toujours grandissante. Avec son beau-frère, les tiraillements continuaient, presque toujours à propos de Loys qu'étiolait une déplorable hygiène et l'existence ouatée que voulait lui faire sa mère. La jeune femme avait aussi renouvelé ses tentatives pour attirer Huguette, dans l'espoir, très peu déguisé, d'en faire une sorte de demoiselle de compagnie pour les moments où Gérardine ne serait pas près d'elle. Mais elle s'était heurtée à l'inébranlable fermeté de Renaud et à la décision très personnelle de la jeune fille, peu disposée à remplir un tel rôle près de cette femme capricieuse et futile. Elle s'était bientôt aperçue que, sous des formes enjouées et gracieuses, Rosy lui gardait rancune ; mais elle n'en tenait aucun compte et continuait à témoigner à la jeune femme une politesse instinctivement un peu froide.

Ce jour-là, Rosy était d'une humeur charmante. Elle fit à Huguette de gracieux reproches sur son retard, la complimenta sur sa bonne mine et déclara qu'elle l'aimait à la folie.

– N'est-ce pas, chère amie ? ajouta-t-elle en s'adressant à Gérardine qui rentrait, un cahier sous le bras.

– M^{lle} Daussy répondit d'un ton chaleureux :

– Vous avez un cœur admirable, Rosy ! Oui, vous aimez cette charmante enfant, d'ailleurs si digne de toutes les affections... Eh bien, qu'avez-vous ?

La jeune femme devenait subitement blême. Sur son visage décomposé se lisait une terreur étrange.

– Là... là ! fit-elle en désignant le corsage d'Huguette.

– Cette rose, Huguette... ôtez-la ! dit la voix un peu anxieuse d'Angèle.

La jeune fille abaissa les yeux sur le fichu de tulle noir qui se croisait sur son corsage. Tout à l'heure, elle avait attaché entre deux de ses plis

une des roses envoyées le matin même par Laurianne, en villégiature de quelques jours à Nice. Mais dans un geste machinal, elle venait de déranger un peu ces plis et la fleur, jusqu'ici presque dissimulée, apparaissait, toute blanche et satinée.

Sans comprendre, elle l'enleva et la glissa dans la poche de son petit tablier de batiste. En faisant ce mouvement, elle regarda par hasard Gérardine et vit un pli profond sur son front blanc, tandis qu'une colère méprisante s'exprimait dans le regard attaché sur Rosy.

Aussitôt que la rose eut disparu, la jeune femme parut respirer plus librement. Mais un grand cerne bleuâtre demeura sous ses yeux, et elle ne retrouva plus son entrain de tout à l'heure.

— Cette Rosy est sottement nerveuse, dit Angèle lorsqu'elle fut sortie de chez sa belle-sœur en compagnie de Clotilde et d'Huguette. Figurez-vous que, depuis la mort de Victoria, elle ne peut plus voir une fleur ni respirer un parfum sans se pâmer.

— C'est donc pour cela qu'elle ne sort jamais

dans le jardin pendant l'été ?

– Mais oui, uniquement pour cela. Vous avez dû remarquer aussi que nous ne mettons jamais de fleurs dans la maison. Elle était très souffrante au moment du triste événement, et elle s'en est trouvée extrêmement impressionnée. Il lui en demeure toujours quelque chose. Nous sommes obligés de tenir compte de cette faiblesse, car cette émotion bizarre souvent répétée, pourrait devenir dangereuse avec une santé si frêle.

Huguette fit observer :

– M^{lle} Gérardine avait l'air fort mécontent de voir Rosy aussi agitée.

– Oh ! Gérardine n'est pas une femme nerveuse, loin de là, et je suppose qu'elle a peine à comprendre ma belle-sœur. Elle est extraordinaire de décision et de sang-froid. C'est pourquoi je ne puis m'expliquer cette intimité entre Rosy et elle... À moins qu'elle ne trouve une jouissance particulière à dominer cette tête faible.

Renaud, qui sortait à ce moment de la

bibliothèque, demanda :

– De qui parlez-vous ?

– De Rosy et de Gérardine. Rosy vient encore de manquer se trouver mal en voyant une rose au corsage d'Huguette. Je crains que cette déplorable faiblesse ne disparaisse jamais.

Une expression indéfinissable passa sur la physionomie de M. d'Armilly, tandis qu'il répliquait d'une voix brève, un peu dure :

– Cela est fort à craindre, en effet.

XII

Au début du printemps, Huguette vit surgir dans sa vie paisible et austère une distraction inattendue. M^{me} Delbeaume s'étant trouvée souffrante tout l'hiver et se remettant difficilement à Vousset, ville humide, un peu sombre, son médecin lui conseilla de s'établir pour quelque temps à la campagne. Un jour, Laurianne, radieuse, apparut à Myols en annonçant qu'Armand venait de louer pour sa mère et pour elle une maisonnette voisine du château, appelée l'Hermitage-aux-Dames, parce que, jadis, les nobles chanoinesses d'un Chapitre savoyard y venaient faire des retraites dans la plus entière solitude.

Les dames Delbeaume, une fois installées dans la petite habitation gentiment ornée par leurs soins, les relations entre Myols et l'Hermitage devinrent presque journalières, sans crainte des

yeux malveillants qui épiaient à Vousset les démarches des uns et des autres. Armand demeuré à la ville, venait fréquemment voir sa mère, et lui aussi prenait sa part de ces réunions très simples, très cordiales, qui mettaient une note de vie et de gaieté très inaccoutumée dans la sévère existence des châtelains de Myols.

Peu à peu, au contact de Laurianne, la morose Bertrade se détendait légèrement, et Angèle ébauchait de pâles sourires, presque navrants sur cette pauvre figure mélancolique. M^{me} d'Armilly prenait goût à la société de M^{me} Delbeaume, Renaud appréciait visiblement la franche et sérieuse nature d'Armand et se plaisait à soutenir avec le jeune magistrat, fin lettré, de courtoises joutes littéraires auxquelles se mêlaient parfois Huguette et Sylvaine. Très vite, s'établissait entre ces nobles cœurs une véritable intimité qui se manifestait peu en paroles, mais n'en devait être que plus durable.

Rosy, malgré le peu d'empressement témoigné par son beau-frère, n'avait pu être exclue de ces réunions. Elle s'était même fortement engouée de

Laurianne, dont la gaieté exubérante lui plaisait beaucoup. Un jour, elle présenta aux Delbeume l'inévitable Gérardine, et, à dater de ce moment, la petite-fille de l'ancien régisseur fit partie du petit cercle, malgré la minime sympathie qu'elle inspirait à tous, en dehors de son amie. Elle était musicienne, elle causait bien, et se montrait excessivement aimable ; de plus, elle était reçue chez les d'Armilly, toutes raisons qui la firent accueillir par les nouvelles locataires de l'Hermitage-aux-Dames.

Pendant ces mois d'hiver, Huguette s'était fortifiée, sa beauté avait dépouillé ce qu'elle gardait encore d'un peu enfantin, et, au contact de cette famille si fortement éprouvée, son esprit se mûrissait sans qu'elle perdît sa douce gaieté. Son influence agissait puissamment sur Sylvaine et sur Clotilde. La première, surtout, perdait peu à peu cette sorte de raideur sous laquelle elle cachait souvent les sentiments véritables d'un cœur très sensible et très aimant.

Sylvaine était réellement une femme charmante, intelligente et bonne. Huguette se le

répétait un après-midi de la fin d'avril, en la voyant marcher devant elle près d'Armand Delbeaume. Ils revenaient vers l'Hermitage après avoir passé plusieurs heures à Myols. Laurianne conduisait Clotilde, et Huguette s'avançait près de Renaud silencieux.

Huguette, très perspicace, avait vite remarqué que M. Delbeaume et Sylvaine possédaient les mêmes goûts, qu'ils se rencontraient toujours dans les mêmes préférences, et, instinctivement, se trouvaient réunis comme par une mutuelle attraction. Mais, en constatant ces faits, elle avait eu un serrement de cœur, car elle songeait qu'un mariage serait impossible entre Armand et Sylvaine, que sa cousine, peut-être, allait souffrir comme Angèle. Et elle souhaitait secrètement voir écourter le séjour des Delbeaume à l'Hermitage.

Il n'en était pourtant aucunement question, et tous semblaient s'y trouver fort bien. Laurianne jouait à la fermière avec des poules et des pigeons, et ne regrettait pas Vousset, dont les habitants lui semblaient horriblement potiniers et

envieux, ainsi qu'elle le confiait en ce moment même à Huguette.

– Au moins ici nous sommes tranquilles, nous ne rencontrons personne, dit-elle en désignant le petit sentier où s'étaient engagés les promeneurs pour regagner l'Hermitage. Pas de curieux, pas de mauvaises langues.

– Vous avez parlé trop tôt, Mademoiselle. Voici précisément quelqu'un qui arrive là-bas, répliqua Renaud.

– C'est pourtant vrai ! Eh bien, jusqu'ici, j'avais toujours trouvé ce sentier désert... On dirait M^{lle} Daussy... Mais qui est avec elle ?

M. d'Armilly dit brièvement :

– Ce doit être son frère.

C'était bien Gonthier, irréprochablement vêtu selon sa coutume. De loin, Gérardine adressa de petits signes d'amitié aux promeneurs, et, lorsqu'elle fut proche d'eux, elle s'écria gaiement :

– Quelle bonne rencontre ! Et mon frère qui désirait tant connaître M. Delbeaume et M^{lle}

Laurianne ! Le hasard nous sert à souhait.

– Est-ce le hasard ? murmura Renaud d'un ton railleur, mais si bas que Huguette seule l'entendit.

M. Daussy se montra aimable et empressé, sans paraître aucunement gêné en présence des d'Armilly dont l'attitude restait fort distante et presque glaciale. En prenant congé, il demanda la permission de se présenter à l'Hermitage pour offrir ses hommages à M^{me} Delbeaume. Armand n'avait aucune raison pour refuser, car Gonthier s'était fait, depuis trois ou quatre ans, une solide réputation dans le pays. En revanche, Laurianne eut une légère petite moue. Le personnage lui déplaisait, ainsi qu'elle le confia à Huguette lorsque le petit groupe reprit sa route vers l'Hermitage.

Dès lors, Gonthier apparut plusieurs fois chez les Delbeaume. Sa conversation, qu'il savait admirablement adapter à ses différents interlocuteurs, plaisait à M^{me} Delbeaume et au substitut, et ceux-ci gourmandaient Laurianne de ses indéracinables préventions...

Elle répondait en prenant un petit air contrit :

– Que voulez-vous, je ne puis m'en débarrasser ! Je me console en pensant que tous les d'Armilly – à part M^{me} Rosemonde – ont la même antipathie pour le personnage en question.

Lorsque Renaud se rencontrait avec Gonthier, les deux hommes se saluaient avec une froide politesse, échangeaient dans le courant de la conversation quelques phrases brèves et insignifiantes ; mais il était facile de remarquer que depuis le jour de leur rencontre dans le sentier, M. d'Armilly espaçait beaucoup ses visites à l'Hermitage. Évidemment, son antipathie pour le frère de Gérardine était irréductible.

À l'égard des demoiselles d'Armilly, Gonthier se montrait poli, sans paraître remarquer leur froideur hautaine, mais il ne leur témoignait aucun empressement. Il semblait réserver celui-ci pour Hugnette, en le nuançant d'un respect profond.

Il ne se doutait pas que cette jeune fille, qui accueillait ses prévenances avec une fierté

passablement dédaigneuse, faisait de lui une étude approfondie qui ne tournait pas à son honneur. Plusieurs fois, en effet, Huguette avait saisi dans sa conversation des mots hypocrites, et, à différents indices, elle comprenait, avec sa vive pénétration, qu'il était passé maître en fourberie. De jour en jour, croissait son mépris pour cet homme, et maintenant elle regrettait de ne pouvoir, à cause de Laurianne, imiter M. d'Armilly en espaçant ses visites chez les Delbeaume, tant il lui était désagréable de rencontrer M. Daussy et de voir se fixer sur elle son regard aigu.

Un après-midi de juin, les Daussy se trouvèrent réunis avec Sylvaine, Clotilde et Huguette à l'Hermitage, sous les grands pins qui répandaient aux alentours une pénétrante senteur de résine. Laurianne, devenue une ménagère accomplie, avait préparé une collation qui fut déclarée savoureuse au possible. Quand les convives eurent fait disparaître les petites galettes salées, les gaufres blondes fleurant la vanille, la crème mousseuse et les gelées ambrées, Armand proposa de se rendre jusqu'au torrent qui coulait

à une petite distance, dans un site extrêmement pittoresque. Tous acquiescèrent à ce projet, sauf Huguette, qui s'était légèrement foulé le pied quelques jours auparavant et évitait encore de marcher beaucoup. M^{me} Delbeaume déclara qu'elle lui tiendrait compagnie, et le groupe des jeunes gens s'éloigna.

Mais cinq minutes plus tard, Huguette, assise près de la fenêtre du salon, vit apparaître Gérardine. Elle marchait d'un pas allègre, en s'éventant avec vivacité. Cependant, quand elle entra dans le salon, son attitude semblait extrêmement lasse, et elle se laissa tomber dans un fauteuil avec un geste d'immense fatigue.

– Qu'avez-vous, Mademoiselle ? s'écria M^{me} Delbeaume avec inquiétude.

– Je ne sais... un malaise subit. J'ai été obligée d'abandonner les promeneurs...

M^{me} Delbeaume se leva avec empressement en disant : « Je vais vous faire du thé. »

Quand elle fut sortie, Gérardine passa à plusieurs reprises sur son front son mouchoir

garni de dentelle.

– Je suis ridiculement faible ! dit-elle d'une voix mourante. C'est la chaleur, peut-être... Et j'ai tant de tourments !

Huguette chercha une phrase un peu sympathique à lui répondre. Mais elle ne trouva rien et resta silencieuse.

– Oui, des tourments ! reprit Gérardine en levant les yeux au ciel. Je sais que mon bon Gonthier a fait un rêve... moi-même, je l'ai fait pour lui, et, cependant, il n'ose risquer le pas décisif qui lui en assurerait l'accomplissement... Tenez, mon enfant chérie, puisque nous sommes seules par hasard, laissez-moi vous dire... Oh ! Huguette laissez-moi vous dire quel est le rêve de Gonthier !

Tout en parlant ainsi d'un ton ardent, elle saisissait les deux mains de la jeune fille.

Huguette la regarda avec stupéfaction, ne comprenant pas. Gérardine avait pris soudainement sa plus séduisante physionomie, et ses yeux étincelants s'attachaient sur la jeune fille

comme ceux d'un fauve sur la proie qu'il veut fasciner.

– Ma mignonne Huguette, vous avez paru douter de la probabilité d'une demande en mariage. En voici pourtant une... Oui, mon enfant, Gonthier n'a qu'un désir : devenir votre époux, vous enlever à ce triste Myols et à une tutelle un peu pesante, vous donner enfin ce bonheur que vous n'avez pas eu jusqu'ici. Le qu'en dira-t-on lui importe assez peu, il ne s'est jamais soucié de l'opinion publique quand sa raison ou son cœur lui dictaient un devoir. Vous quitterez ce malheureux nom d'Armilly, vous ne vous verrez plus réduite à un morne célibat, en butte à toutes les avanies, car M^{me} Gonthier Daussy sera honorée et estimée de tous.

Après le premier moment de stupéfaction, Huguette se ressaisissait déjà. Un mépris irrité s'empara d'elle, en voyant se dévoiler ainsi le plan audacieux des deux Daussy. Elle retira un peu brusquement ses mains que Gérardine tenait toujours en les pressant avec ardeur et la toisa fièrement.

– Pourquoi n’avez-vous pas adressé cette demande à mon tuteur, Mademoiselle ? La démarche eût été beaucoup plus correcte, et lui-même vous eût donné ma réponse.

Gérardine dit avec un léger ricanement :

– Oui, avant même de la connaître ! Je sais qu’il fera tous ses efforts pour vous détourner de ce mariage, et c’est pourquoi j’ai voulu m’adresser à vous, afin d’avoir une décision qui vous soit bien personnelle, et non l’expression des rancunes d’un autre.

– Eh bien, voici ma réponse « personnelle » : je vous remercie de votre intérêt pour moi, mais je n’épouserai jamais M. Gonthier.

Une flamme s’alluma dans le regard de Gérardine, et ses mains froissèrent nerveusement le mouchoir posé sur ses genoux.

– Non, ce n’est pas vous qui répondez cela ! Vous parlez sous l’influence de la haine que les d’Armilly portent à mon frère et qu’ils ont cherché à vous infuser !

Il n’était plus du tout question de malaise, et

Huguette avait maintenant la certitude que celui-ci n'était qu'un prétexte pour lui parler seule à seule.

– Et pourtant, qui devrait les haïr, si ce n'est Gonthier?... lui, mon frère, qui s'est heurté au mépris insultant d'une enfant pétrie de sottise et de morgue ! Mais il veut oublier les torts de votre famille, il supportera héroïquement toutes les colères, pour vous, Huguette, dont l'avenir est brisé par la faute des d'Armilly...

Huguette interrompit sèchement :

– Vous voulez dire par la triste erreur de l'opinion publique qui a transformé leur existence ?

– L'erreur... oui, si vous voulez. Je vous ai dit que je ne voulais pas croire à la culpabilité de Renaud. Mais, enfin, quelle que soit l'opinion adoptée, vous n'en êtes pas moins la victime d'une situation malheureuse. Or, Gonthier, si parfaitement désintéressé, vous offre un moyen d'en sortir. Vous êtes la femme de ses rêves, chère Huguette, vous serez si heureuse près de lui !

Huguette dit avec froideur :

– N’insistez pas, Mademoiselle. Je regrette de vous désobliger, mais mon refus est l’expression exacte de ma volonté.

Le visage marmoréen de M^{lle} Daussy eut une soudaine contraction.

– Dites au moins pourquoi ! s’écria-t-elle en contenant avec peine son exaspération. Vous m’avez déclaré un jour que vous accepteriez un nom plébéien...

– Oui, s’il n’y avait que cette considération, je ne refuserais pas la recherche d’un homme capable de me rendre heureuse.

– Gonthier n’entre pas dans cette catégorie ? dit Gérardine d’un ton agressif.

– Non, Mademoiselle. M. Daussy ne saurait partager mes sentiments, mes croyances, il n’y a réellement rien qui nous rapproche.

Elle se trouvait un peu embarrassée de l’insistance de Gérardine, car elle regardait à lui avouer que la raison principale était son éloignement irréductible pour ce personnage.

Gérardine leva les épaules.

– Idées de petite pensionnaire ! Gonthier a de très bons sentiments, et il vous laissera une absolue liberté pour vos devoirs religieux. Il y a certainement une autre raison, Huguette... et je veux que vous me la disiez.

La jeune fille se redressa avec un fier mouvement de tête.

– Vous voulez !... En vérité, vous avez d'étranges prétentions, Mademoiselle ! De quel droit ?...

Gérardine riposta d'un ton railleur :

– Oh ! le droit !... J'ai toujours su passer au-dessus. Vous ne serez pas la plus forte avec moi, petite fille, et je vais vous dire tout simplement le motif qui vous fait repousser la recherche inespérée pour vous – de Gonthier Daussy. Un jour, vous vous souvenez, dans le vestibule, je vous ai, un peu imprudemment, je le confesse, laissé voir le fond de ma pensée. Je venais d'être frappée de l'entente qui semblait exister entre vous et Renaud, et j'avais eu comme un soupçon

qu'il songerait un jour à faire de vous M^{me} d'Armilly... Non point par amour, certes, mais simplement pour réunir votre part d'héritage à la sienne et conserver sûrement une aimable et dévouée compagne. Alors, sur une parole en l'air, votre tête s'est montée, vous avez pris pour, la réalité ce qui n'était, je le répète, qu'une simple hypothèse, et, comme vous persistez à voir en votre tuteur un modèle de toutes les vertus, vous n'avez pas voulu croire à l'intérêt, vous avez laissé parler votre cœur très bon, très naïf, plein de compassion pour l'épreuve qui a atteint l'âme orgueilleuse de Renaud, en le réduisant à s'enfermer comme un criminel. En un mot, vous avez fait de lui un être idéal, et vous avez souhaité secrètement d'apporter un peu de bonheur dans cette triste existence, de devenir la compagne dévouée de celui dont aucune femme ne voudrait porter le nom.

Combien était déliée l'intelligence de cette femme ! À mesure qu'elle parlait, Huguette voyait clairement se dérouler en elle des pensées jusqu'ici confuses et qui s'accordaient si bien avec ce que prétendait M^{lle} Daussy ! Elle ne

s'était pas rendu compte du changement opéré en elle très insensiblement, mais, soudain, les paroles de Gérardine lui ouvraient des horizons inexplorés.

Mais elle ne voulait pas donner à cette créature artificieuse la joie de voir qu'elle avait trop bien deviné. De plus, il convenait de couper court à cette insistance déplacée.

Très sèchement, sans détourner son regard de celui de Gérardine, Huguette riposta :

– Vous n'avez pas à chercher d'autre raison que celle donnée par moi tout à l'heure. Cependant, si vous voulez l'exacte expression de ma pensée, je vais être tout à fait franche, au risque de blesser votre affection fraternelle. Mais c'est vous qui l'aurez voulu, Mademoiselle... M. Daussy m'inspire une antipathie que je ne puis vaincre.

Gérardine se redressa en attachant sur Huguette son regard noir, plein d'une fureur contenue.

– Bien, je préfère savoir cela. Mais la mesure

me paraît comble. Voilà trois fois que les d'Armilly ont refusé de s'allier avec nous... oui, trois fois ! répéta-t-elle en voyant Huguette esquisser un geste de surprise. Restez donc d'Armilly, Mademoiselle, c'est un nom très noble, autrefois très considéré dans toute la Savoie... aujourd'hui couvert de boue, à juste titre peut-être. Et ne faites pas trop de fond des hautes vertus de votre tuteur. Tâchez donc de savoir de cet homme chevaleresque si vraiment il détestait la riche Victoria, comme on l'a prétendu au moment de leurs fiançailles...

Elle s'interrompt, car M^{me} Delbeume rentrait, portant une tasse de thé.

– J'ai été un peu longue, Mademoiselle, mais nous ne sommes pas très bien outillés, ici.

– Oh ! Je vais beaucoup mieux, chère Madame, et je suis vraiment désolée de vous avoir dérangée ! dit gracieusement Gérardine.

De fait, elle avait complètement abandonné son attitude languissante, et l'irritation de la minute précédente avait seulement un peu animé son visage trop blanc. Une petite lueur singulière

demeurait encore au fond de ses prunelles. Mais elle ne parut pas garder rancune à Huguette et se mit à causer de sujets sans importance jusqu'au retour des promeneurs.

XIII

Laurianne et Armand reconduisirent leurs invités jusqu'à Myols. Sylvaine montrait un entrain inaccoutumé. Elle était particulièrement jolie ce jour-là, avec son teint, d'ordinaire un peu pâle, rosé par la promenade, et ses yeux noirs plus animés. Son chapeau – une grande capeline sur laquelle ses mains adroites avaient chiffonné de la dentelle blanche – lui seyait à ravir. Gérardine, dont le regard investigateur l'avait longuement examinée, eut un petit sourire de raillerie méchante. Par une habile manœuvre, elle quitta son frère et se glissa entre Laurianne et Huguette qui causaient tranquillement.

– Chère Mademoiselle Laurianne, je suis charmée... oui, positivement charmée de ce qui se prépare, dit-elle doucement en passant sa main sous le bras de la jeune fille.

Laurianne la regarda avec surprise.

– De quoi donc, Mademoiselle ?

– Oh ! Il n'est pas possible que vous n'ayez rien deviné !... Vous aurez une charmante belle-sœur, Mademoiselle.

D'un geste discret, son doigt désignait Sylvaine qui causait avec M. Delbeaume et Clotilde, auxquels venait de se joindre M. Daussy.

– Et il convient de féliciter M. votre frère de sa courageuse détermination, car enfin, c'est sa carrière brisée, puisqu'on ne pourra admettre qu'il épouse une d'Armilly. Et malheureusement, on dira qu'il n'a eu en vue que la grosse dot de M^{lle} Sylvaine, car on persiste à croire que les héritiers de Victoria ont conservé au moins une partie de sa fortune.

Au premier moment, M^{lle} Delbeaume était demeurée stupéfaite. Évidemment elle n'avait jamais eu le soupçon de l'événement que Gérardine lui montrait comme une chose accomplie, ou à peu près. Quant à Huguette, elle luttait, difficilement contre la colère qui la saisissait devant l'hypocrite intervention de cette

femme.

– Vous avez décidément une effrayante imagination, Mademoiselle ! dit-elle d'un ton railleur. Vous voyez ainsi beaucoup de choses qui n'arriveront jamais.

Mais Laurianne s'était promptement ressaisie. Elle s'écria avec vivacité :

– Mais pourquoi donc, Huguette ! Sylvaine est si charmante !

Huguette répondit avec tristesse :

– M^{lle} Daussy vient de vous le dire.

Laurianne eut un geste dédaigneux.

– Allons donc ! Pensez-vous que cette ridicule prévention durera indéfiniment ?

– Voilà huit ans qu'elle dure, dit Gérardine, et je ne vois pas de raisons pour qu'il n'en soit pas toujours ainsi. Il faudrait que les d'Armilly pussent se laver entièrement de l'accusation, et c'est impossible.

– Qu'en savez-vous, Mademoiselle ?

– Parce qu'il serait indispensable, ainsi que je

L'ai dit une fois à M^{lle} Huguette, que Victoria revienne pour dire si elle s'est donné volontairement la mort... Je ne vois pas d'autre moyen, ajouta Gérardine avec ironie.

– Et si cet événement se produisait, si miss Hardwell nous apprenait qu'elle n'a pas cherché la mort, vous en concluriez à un crime ... exécuté par les d'Armilly ?

Gérardine murmura d'un ton de profonde tristesse ;

– Hélas ! il le faudrait bien !

Laurianne s'écria avec vivacité :

– Mais ce peuvent être d'autres qu'eux ! Pourquoi a-t-on accusé aussitôt des personnes jusque-là honorées et estimées ?

Les lèvres de Gérardine eurent un petit sourire sarcastique souligné par l'éclair railleur du regard.

– Ma chère enfant, en votre qualité de fille et de sœur de magistrat, vous n'ignorez pas l'adage judiciaire : « Cherche à qui le crime profite. » Or, on a cherché... Et on a trouvé que, seule, la

famille d'Armilly tout entière avait intérêt à la disparition de Victoria. C'est une chose stupide, je vous le concède, mais enfin ce furent les conclusions de tous.

Laurianne s'écria avec colère :

– Elles sont absolument injustes et ridicules ! Puisque miss Hardwell avait un si détestable caractère, elle pouvait s'être attiré des haines en dehors de sa famille. Je trouve odieuse cette suspicion sans preuves dignes de ce nom !

– Oh ! je suis entièrement de votre avis, Mademoiselle ! Mais ni vous ni moi n'y pouvons rien. M. Delbeaume, devenu l'époux d'une d'Armilly – surtout d'une d'Armilly très riche – sera montré au doigt et obligé de renoncer à sa carrière. Voilà la vérité, Mademoiselle Laurianne.

La jeune fille demeura silencieuse, les sourcils un peu froncés. Huguette songeait avec angoisse à la désillusion qui attendait sa cousine. La sage, la raisonnable Sylvaine se laissait emporter en plein rêve. Peut-être était-il de son devoir de l'éveiller, de lui montrer la pénible réalité. Mais de quoi se mêlait cette Gérardine avec ses

insinuations perfides ?

Profitant d'un moment où Laurianne s'éloignait pour rejoindre son frère, Huguette murmura avec ironie :

– Vous ne craigniez pas tant tout à l'heure de faire épouser à M. Gonthier Daussy une de ces demoiselles d'Armilly – très riches – au risque de le voir mis au ban de la société ?

Gérardine riposta froidement :

– D'abord vous n'êtes pas très riche, puisque vous voulez renoncer à l'héritage de Victoria. Ensuite, je vous l'ai dit, Gonthier a l'âme si haute qu'il est prêt à tout sacrifier pour votre bonheur. Bien peu d'hommes seraient capables de ce désintéressement chevaleresque... Oui, bien peu, reconnaissez-le, Mademoiselle Huguette.

– Oh ! certainement ! Mais figurez-vous que, malgré tous mes efforts, je ne puis m'empêcher de penser que ce désintéressement n'est qu'apparent, et qu'une fois en possession de l'héritière, M. Daussy saurait, de gré ou de force, lui faire accepter l'héritage.

Huguette prononçait ces paroles d'un ton railleur, en regardant bien en face les yeux sombres de Gérardine. Elle vit s'y allumer soudain une fureur indicible. Pendant quelques secondes, M^{lle} Daussy demeura sans paroles. Puis, tout à coup, elle posa sa main sur le bras d'Huguette, ses yeux brûlants se plongèrent dans ceux de la jeune fille.

– Vous vous transformez, Mademoiselle, vous devenez raisonneuse. Prenez garde, il est dangereux d'être trop perspicace à Myols.

Elle s'éloigna pour rejoindre les autres promeneurs. Huguette eut un soupir de soulagement. Les paroles de cette femme lui semblaient des flèches empoisonnées qui effleuraient l'âme et lui causaient une irritante petite souffrance.

En arrivant à Myols, Huguette alla ôter sa toilette de promenade et descendit ensuite à la bibliothèque. Elle voulait faire part à Renaud de la demande qui venait de lui être adressée, ainsi qu'il convenait de pupille à tuteur.

M. d'Armilly se trouvait seul, occupé à ranger

des volumes dans une bibliothèque. Il se détourna à demi en entendant entrer la jeune fille et demanda :

– Vous avez passé une bonne après-midi, Hugnette ?

– Non, mon cousin, elle a été fort désagréable pour moi.

Cette fois, il se détourna tout à fait, et attacha sur elle son regard pénétrant.

– Comment cela ? Que vous est-il arrivé ? interrogea-t-il avec un peu d'inquiétude.

– M^{lle} Daussy m'a fait une demande en mariage... pour son frère.

Une exclamation de colère l'interrompit. Elle vit soudain s'allumer une intense irritation dans les yeux de Renaud.

– Elle a osé ! Vous, la femme de ce fourbe ! s'écria-t-il d'un ton frémissant. Hugnette, vous lui avez répondu comme elle le méritait, vous lui avez dit que vous le méprisiez ?

Elle le regarda, surprise de cette véhémence inaccoutumée. Les ongles de Renaud

s'enfonçaient profondément dans la reliure du livre que ses mains tenaient.

– Je n'ai pas absolument employé ce terme, mais tout au moins l'équivalent. M^{lle} Daussy m'y a forcée par son insistance déplacée.

La physionomie irritée de Renaud se détendit un peu.

– N'ayant pu avoir toute la fortune, il en voudrait au moins une petite partie, dit-il ironiquement. Il faut convenir que ces Daussy sont dépourvus de toute dignité pour tenter encore pareille démarche après avoir échoué si piteusement dans leurs premières prétentions. Ils sont tous possédés d'une ambition démesurée... Ainsi, vous n'avez pas hésité un moment, Hugnette ?

– Oh ! non, certes ! En vain, M^{lle} Daussy m'a-t-elle montré la chance inespérée d'une proposition de mariage, pour moi, une d'Armilly, en vain a-t-elle prétendu que son frère était absolument désintéressé...

M. d'Armilly dit d'un ton moqueur :

– Oh ! le désintéressement de Gonthier ! Nous le connaissons ! Enfin, la question est enterrée... Mais vous voyez, Huguette, combien j'avais raison de vous prémunir contre Gérardine. Je suis édifié sur ses manœuvres, je sais combien elle est habile. Défiez-vous de ses mots perfides, confits de douceur, et qui laissent après eux une impression amère.

Ces paroles de Renaud rappelèrent soudain à Huguette la phrase jetée par Gérardine à la fin de leur entretien. Oui, il était bien vrai que, de cette insinuation était demeurée au cœur de la jeune fille une inquiétude inavouée... non pas un doute sur la loyauté et le désintéressement de Renaud – oh ! non, non, cette pensée était insoutenable ! – mais seulement l'impression qu'une petite anxiété s'était glissée en elle.

Et, tout à coup, elle se sentit saisie d'un impérieux désir de savoir... de connaître, par les lèvres mêmes de Renaud, la vérité sur ses sentiments à l'égard de Victoria. Elle était sûre que Gérardine avait menti, mais elle voulait entendre assurer par lui : « Oui, Victoria était

capable d'inspirer de l'affection. »

Elle dit, d'un ton qu'elle réussit à rendre indifférent :

– Je pense, en effet, qu'il faut croire peu de chose des racontars de M^{lle} Daussy. Ainsi, d'après elle, la pauvre Victoria aurait eu le caractère le plus insupportable, à tel point qu'il était impossible d'avoir pour elle le moindre attachement.

Le visage de Renaud se durcit un peu.

– Il y a de l'exagération là-dedans, dit-il avec froideur. Mais, enfin, on ne peut nier que Victoria eut une singulière nature, peu susceptible d'attirer la sympathie.

– Celle des étrangers, peut-être... mais ses parents, qui la connaissaient bien, vous mon cousin, avez dû l'aimer malgré tout ?

Elle parlait avec un calme qui lui coûtait un immense effort, car son cœur était serré par une étrange angoisse.

Renaud dit d'un ton un peu frémissant :

– Si vous aviez connu celle dont vous parlez,

Huguette, vous ne me demanderiez pas cela. Précisément parce que nous avons pu apprécier l'orgueil inconcevable, le mélange de faiblesse et de violence, les caprices sans nom et les manques de délicatesses, de bonté, de ce terrible caractère, nous avons échappé à la fascination que Victoria exerçait parfois sur les étrangers. Nous la connaissions trop, Huguette, et pour ma part...

La jeune fille, sans en avoir conscience, attachait sur lui ses grandes prunelles bleues dilatées par l'anxiété. Elle attendait, en retenant son souffle, la parole qui allait tomber des lèvres de Renaud.

Que lut-il dans ces yeux où il savait si bien voir l'âme pure et droite d'Huguette ? Peut-être l'angoisse, le doute, l'espérance qui se partageaient le cœur de la jeune fille... Toujours est-il que son visage blêmit un peu, et, pendant une seconde, son regard exprima une surprise douloureuse. Puis, instantanément, il se fit froid, presque dur, tandis que M. d'Armilly se redressait d'un mouvement hautain, en continuant, d'une voix nette et incisive :

– Pour ma part, je n’ai jamais éprouvé pour ma cousine Victoria qu’une antipathie indéracinable.

Huguette pâlit un peu. Silencieusement, elle gagna sa table de travail, tandis que M. d’Armillly, fermant un peu brusquement la bibliothèque, reprenait place devant son bureau.

Pendant une demi-heure, Huguette demeura, la plume en l’air, devant une lettre commencée pour la supérieure de son couvent. Elle était absolument incapable de tracer une ligne, tellement, dans son esprit enfiévré, s’éparpillaient les pensées confuses, douloureuses et désolées.

Gérardine avait-elle donc dit vrai ? Oui... lui, le loyal Renaud, avait souhaité épouser, uniquement en vue de sa fortune, une femme pour laquelle – il venait de l’avouer lui-même, – il ne pouvait même pas éprouver une banale affection !

L’âme délicate d’Huguette se débattait sous l’étreinte d’une déchirante angoisse. N’était-il donc qu’un hypocrite, cet homme en qui elle se confiait sans réserve, qu’elle estimait au-dessus

de tous pour l'élévation des sentiments et l'absolue droiture ?

Comme tant d'autres, avait-il lâchement sacrifié au veau d'or ? Dès lors, fallait-il croire à ces indices de retour à la religion ? Maintenant, il accompagnait régulièrement sa mère et ses sœurs le dimanche, et Hugnette avait remarqué, quelques jours auparavant, sur son bureau, un volume des œuvres de saint Augustin. Si Gérardine avait dit vrai en prétendant qu'il souhaitait réunir à sa part d'héritage celle de sa pupille ? Alors, il cherchait naturellement à attirer sa sympathie en abondant dans ses idées... Et n'avait-il pas été satisfait de la mort de Victoria ? N'avait-il...

C'était, dans le cerveau d'Hugnette, un chaos d'obscures pensées, à peine ébauchées et renvoyées aussitôt avec horreur. Elle se tenait le front à deux mains, et ses tempes battaient avec violence sous l'empire de la terrible émotion qui l'étreignait.

– Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas possible, n'est-ce pas ? disait-elle intérieurement. Il ne

pourrait tromper à ce point... Non, je ne crois pas, je ne croirai jamais !...

Et, peu à peu, le calme renaissait en elle, avec une étrange certitude que Renaud n'avait pas démerité. Il avait eu une raison... laquelle ? Elle ne pouvait la deviner, mais certainement cet homme qui supportait si patiemment l'existence médiocre et triste devenue la sienne, n'avait jamais eu la pensée de commettre l'acte que lui imputait Gérardine.

Et d'ailleurs, cette histoire de fiançailles était-elle véridique ? Les Daussy seuls lui en avaient parlé, mais il y avait bien des raisons pour se défier de leurs assertions. Il était singulier que M^{me} d'Armilly et ses filles n'eussent jamais fait allusion à cet événement dans les occasions, assez rares il est vrai, où elles avaient été amenées à dire quelque chose de Victoria. Oui, ce devait être là une nouvelle fantaisie de l'imagination mauvaise de M^{lle} Daussy, et il conviendrait de se renseigner à ce sujet près de Sylvaine et de Clotilde, les plus causantes des quatre sœurs. Mais, quoi qu'il en fût, Huguette se

répétait qu'elle conserverait à Renaud son estime entière, car rien ne pourrait la persuader qu'il en avait jamais été indigne.

Elle dirigea son regard vers lui. Il appuyait sur sa main droite sa tête au profil sévère, et ses yeux se fixaient sur un volume ouvert devant lui. Son front paraissait plus profondément creusé qu'à l'ordinaire. Il sembla à Huguette qu'elle aurait éprouvé un soulagement indicible à aller se jeter à genoux devant lui, à lui avouer ses involontaires soupçons de la minute précédente et à lui crier qu'il demeurait à ses yeux le type de l'honneur et de la délicatesse. Mais la timidité la retenait et aussi une crainte vague de lui faire connaître qu'elle avait douté de lui, ne fût-ce qu'un moment.

Décidément, il était impossible de continuer cette lettre aujourd'hui. La jeune fille posa sa plume et se leva. Renaud ne fit pas un mouvement, il ne parut pas s'apercevoir qu'elle passait près de lui pour sortir de la bibliothèque. Sans doute, son travail l'absorbait profondément.

Huguette entra dans la salle des Ancêtres.

Sylvaine y était seule, debout, le front appuyé à la vitre. Il parut singulier à sa cousine de voir ainsi inactive et rêveuse la vaillante jeune fille qui ne se permettait pas à l'ordinaire un instant de songerie.

Elle se détourna un peu en entendant entrer Huguette et montra un visage pâli, des yeux pleins d'une mystérieuse tristesse.

– Quelle heure est-il, Huguette ? demanda-t-elle d'une voix un peu lasse.

– Environ six heures, je crois... Êtes-vous fatiguée, Sylvaine ?

De ses doigts fins, Sylvaine effleura son front où s'était formé un grand pli.

– Oui, un peu... moralement surtout. Je viens de soutenir une lutte assez rude, mais, enfin, c'est fini. J'étais emportée dans un rêve... Mais, c'est fini ! répéta-t-elle d'un ton d'allègement où vibrait une souffrance sourde.

D'un geste spontané, Huguette lui saisit les mains.

– Ma pauvre Sylvaine ! murmura-t-elle

tendrement.

Une émotion douloureuse altéra la belle physionomie de Sylvaine. Elle dit d'un ton bas, un peu brisé :

– Oui, pauvre Sylvaine, qui avait oublié qu'avec le nom qu'elle porte on ne peut prétendre au bonheur !

Huguette dit gravement, en montrant le ciel :

– Non, Sylvaine, pas au bonheur terrestre, mais il en est un autre...

– Oui, celui-là, une d'Armilly elle-même peut y prétendre. Et il est impérissable. Je travaillerai à l'acquérir, Huguette. Mais heureusement je me suis éveillée à temps...

Sa cousine n'en était pas si sûre que cela. Il y avait en ce moment, dans le regard de Sylvaine, quelque chose de la mélancolie découragée qui était à demeure dans ceux d'Angèle. Le rêve, à son insu, n'avait-il pas pris sur elle un empire tel qu'il ne pourrait être chassé sans laisser au cœur une cuisante brûlure ?

Le silence se fit quelques instants entre les

deux cousines également en proie à d'obsédantes pensées. Enfin, Huguette, relevant la tête, demanda d'une voix un peu tremblante :

– Sylvaine, M^{lle} Daussy m'a-t-elle dit la vérité en m'apprenant que Renaud avait été fiancé à Victoria ?

Sylvaine fronça légèrement les sourcils.

– Cette Gérardine est une insupportable bavarde ! Oui, c'est la vérité. Nous n'en parlons jamais parce que ces fiançailles furent très brèves – quelques jours seulement – et constituèrent pour nous tous, mais principalement pour Renaud, une pénible épreuve.

Huguette demanda, en s'efforçant de parler avec tranquillité :

– Mais rien ne le forçait à ce mariage ?

– Si, il le fallait... à moins que Victoria refusât. Ce sont de pénibles souvenirs, Huguette, et mon pauvre frère a connu de durs moments.

Elle semblait peu désireuse de s'étendre sur ce sujet. Mais Huguette savait maintenant que ce projet de mariage avait bien réellement existé,

que Renaud y avait été conduit par quelque mystérieuse obligation. Cependant, plus que jamais, sa confiance en lui s'affermissait, et le doute affreux fuyait bien loin, sans laisser de traces dans le cœur d'Huguette.

XIV

Ce fut pour Huguette une indicible et douloureuse surprise de voir le changement soudain de son cousin à son égard. Dès le soir même, elle se trouva en face d'un tuteur correct et froid, tel qu'elle ne l'avait jamais connu. Sans doute, il s'était trouvé froissé de l'interrogation de sa pupille... Ou bien il avait eu quelque intuition du soupçon qui avait effleuré un instant l'esprit d'Huguette, et il s'en trouvait profondément blessé. Cette pensée serrait d'angoisse le cœur de la jeune fille. Elle eût voulu que son cousin lui fit d'amers reproches afin de pouvoir lui demander pardon et lui crier toute son estime, toute sa croyance en son absolue loyauté.

Mais Renaud ne dit rien. Il continua à diriger les études d'Huguette, à lui témoigner une grave sollicitude, mais leurs rapports devinrent distants,

perdirent cette cordialité et cette affectueuse intimité qui avaient jusque-là augmenté chaque jour. Un mur de glace semblait s'être dressé entre eux, et Huguette, gênée par la froide réserve de M. d'Armilly, n'osait rien tenter pour essayer de renverser cette mystérieuse barrière.

Elle songeait, avec une étrange amertume, qu'il ne lui pardonnerait jamais cette blessure infligée, bien involontairement, à sa fierté d'homme, que son affection pour elle était bien faible, puisqu'il avait suffi de si peu pour transformer le parent attentif et aimable en un personnage d'une glaciale courtoisie. Pourquoi ne lui demandait-il pas d'explications ? Pourquoi ne lui en donnait-il pas lui-même ? Après tout, les apparences étaient contre lui, et il fallait la grande confiance qu'elle avait en lui pour faire en dépit de tout si promptement justice des insinuations de Gérardine.

Elle dut beaucoup prier et se faire violence pour conserver sa gaieté, qui n'était bien souvent qu'apparente. Au fond, elle souffrait singulièrement de cette séparation morale dont on

s'apercevait peu autour d'eux, et Myols lui semblait avoir perdu ce charme de grave quiétude qui l'avait enveloppée dès les premiers moments de son séjour dans cette demeure.

Elle continuait à se rendre fréquemment à l'Hermitage, d'autant plus facilement que Gonthier n'y reparaisait plus et que Gérardine elle-même n'y faisait que de rares apparitions. Sylvaine accompagnait seulement de loin en loin sa cousine. Elle ne manquait pas de bons prétextes à présenter quand Laurianne lui en faisait d'amicaux reproches, et se trouvait toujours très occupée lors des visites des Delbeaume, surtout lorsque le substitut accompagnait sa mère et sa sœur. Mais elle n'imitait pas Angèle, elle réagissait courageusement et travaillait sans relâche afin de vaincre sa souffrance.

Et, certes, la besogne ne manquait pas à Myols, Aglaé se trouvait maintenant dans l'impossibilité de travailler, Victor ne valait guère mieux et laissait le jardin à l'abandon. Après de difficiles démarches, Sorlin avait réussi

à procurer à ses maîtres un jeune garçon, originaire de Suisse, comme aide du vieux jardinier. Mais à l'intérieur de la vaste demeure, tout le travail retombait sur les jeunes filles, et Bertrade elle-même s'en mêlait parfois.

*

Vers le milieu de juillet, les dames Delbeaume exécutèrent un projet médité depuis plusieurs mois. Il s'agissait d'un pèlerinage à Myans, à la célèbre Vierge noire révérée des Savoyards. Hugnette, sur leur pressante invitation, se décida à les accompagner, et, au dernier moment, Rosy déclara qu'elle serait aussi du voyage.

Évidemment la jeune femme, très indifférente en matière religieuse, n'était dirigée que par le désir d'une distraction. Renaud n'avait rien à objecter, puisqu'elle était en compagnie des dames Delbeaume et d'Hugnette. Néanmoins, sa physionomie paraissait soucieuse et mécontente lorsque sa cousine, Rosy et Loys prirent congé

des habitants de Myols pour monter dans la voiture où les attendaient leur compagnes.

Le voyage fut charmant. Huguette pria avec ferveur pour tous ses parents, mais plus fréquemment que tout autre, un nom revint à sa pensée, et elle supplia la Vierge de Myans de faire cesser l'étrange mésintelligence qui semblait s'être glissée entre son cousin et elle.

Rosy, au premier moment, débordante de joie, devint bientôt maussade. Elle déclara Myans affreux, les pèlerinages une chose fastidieuse au possible, et ne reprit un peu de bonne humeur qu'en arrivant à Annecy, où les voyageuses devaient passer deux jours. Pendant que les dames Delbeume allaient rendre visite à une de leurs connaissances, elle emmena Huguette dans un magasin de nouveautés où elle fit l'acquisition d'une quantité de babioles qui arrivèrent à former un immense paquet.

En sortant, la jeune femme, qui semblait en proie à une gaieté fébrile, se mit à parler avec volubilité.

— Voyez-vous, Huguette, j'ai toujours tant

aimé la toilette et le luxe, sous toutes ses formes ! Avant mon mariage, j'étais presque pauvre. Quand j'ai épousé Augustin, les d'Armilly avaient encore quelque fortune, mais bientôt ils perdirent à peu près tout... Et il y avait là cette Victoria qui prenait plaisir à étaler sa richesse, dans l'intention, je pense, de nous humilier tous, car elle nous détestait. Je crois qu'elle n'aimait que Renaud... et encore, j'en ai douté souvent en la voyant si insoumise, si orgueilleuse à son égard. Oh ! combien elle m'a fait souffrir ! murmura la jeune femme d'un ton de rancune sourde. Elle m'écrasait de son luxe, elle me narguait et me jetait comme une aumône des toilettes à peine portées dont elle était lasse. Vous n'avez pas vu son appartement, à Myols ?

Huguette fit un signe négatif. Elle se sentait un peu saisie devant la révélation d'une rancœur insoupçonnée jusqu'ici chez cette petite femme frivole.

– C'est une merveille ! dit Rosy d'un ton envieux. Elle eut à ce propos une longue lutte avec Renaud, qui voulait l'obliger à plus de

simplicité. Mais que faire contre une pareille furie ? Ah ! je vous assure que ma belle-mère, Renaud et ses sœurs en ont supporté de sa part ! Sans son énorme fortune, ils n'auraient pas subi le quart des avanies qu'elle leur a faites. D'ailleurs, vous voyez bien comme ils sont tous sévères pour moi ! ajouta-t-elle d'un ton plaintif. Ils ne me passent pas la plus petite fantaisie, ils voudraient, surtout, accaparer Loys... Mais il est mon fils, ils ne l'auront pas ! Vous ne savez pas à quel point je l'aime, Huguette ! Vous ne savez pas ce que j'ai fait pour lui !

Elle s'interrompit, toute frissonnante, et son visage s'altéra subitement. Son regard se posa sur l'enfant qui marchait devant elle, d'un pas languissant, en jetant des coups d'œil discrets sur les devantures. Elle murmura ardemment :

– Mon petit Loys, je te veux très heureux. Un jour, tu remercieras ta mère... Huguette, j'ai formé le projet de le soustraire entièrement à l'influence des d'Armilly. Ils sont trop rigides, ils ne comprennent pas. Gérardine m'approuve... c'est-à-dire, je le crois, car à certains moments

elle a l'air de changer d'idée. Mais peu m'importe ! J'emmènerai Loys, j'irai à l'étranger, là où son nom est inconnu et pourra être honoré. Il sera riche... Et puis, si son oncle et ses tantes, comme tout le fait prévoir, ne se marient pas, il aura à lui seul presque tout l'héritage de Victoria. Car je ne puis croire que Renaud et ses sœurs aient réellement abandonné, distribué à des œuvres charitables une telle fortune.

Huguette la considéra avec un peu de stupéfaction. Les joues de la jeune femme, habituellement pâles, se couvraient de rougeur, ses yeux brillaient d'une sorte de fièvre, et elle parlait avec une animation extrême. Son déraisonnable amour maternel, sa rancune envers la famille de son mari, une convoitise ardente, tandis qu'elle mentionnait la fortune qui devait échoir à Loys, tels étaient les sentiments qui vibraient tour à tour dans l'accent de Rosy et transformaient sa physionomie.

— Voyons, Rosy ne soyez pas injuste ! dit Huguette d'un ton de reproche. Renaud et mes cousines aiment beaucoup Loys, vous le savez

bien...

Rosy s'écria d'un ton de triomphe :

– Pas autant que moi !... oh ! pas autant que moi ! Ils n'auraient pas fait ce que j'ai fait pour lui !

Elles arrivaient à la porte de l'hôtel, et Rosy, très excitée, rentra dans sa chambre avec Loys, tandis qu'Huguette allait retrouver les dames Delbeaume pour visiter la pittoresque ville d'Annecy et prier dans la chapelle de la Visitation, devant les châsses de saint François de Sales et de sainte Chantal.

La gaieté fiévreuse de la jeune M^{me} d'Armilly ne se démentit pas pendant le retour. En la voyant entrer dans la bibliothèque, Sylvaine ne put s'empêcher de dire :

– Vous avez l'air bien joyeux, Rosy ! Le pèlerinage vous a plu ?

– Beaucoup, beaucoup... c'est-à-dire le voyage, Sylvaine, ne confondons pas. J'ai fait mes emplettes à Annecy. Voyez, tout cela !

Et, comme pour narguer son beau-frère qui

l'écoutait, impassible, elle défit les paquets, elle étala les fanfreluches coûteuses et déclara qu'elle avait commandé à Annecy plusieurs toilettes.

Sylvaine leva les épaules.

– Qu'en ferez-vous, ma chère ? Pour le monde que vous voyez ici !

Rosy se redressa, avec un sourire de défi qui découvrit ses petites dents aiguës.

– Mais je ne resterai pas indéfiniment à Myols, vous pouvez en être certaine ! Réellement, on ne vit pas, ici ! Voilà longtemps que j'annonce mon intention de partir, je retardais toujours dans l'espoir de vous voir consentir de bon gré, mais, enfin, ma patience a des bornes, et je vais...

M. d'Armilly interrompit froidement :

– Vous allez rentrer chez vous, Rosemonde. Je vois que vous avez besoin de repos. Ce voyage semble vous avoir extrêmement excitée.

Elle s'écria avec une animation fébrile :

– Oui, vous dites bien ! Il m'a excitée à rompre avec une vie stupide, insupportable, et chercher ailleurs un peu de ce bonheur que je n'ai

pu trouver ici. Voilà longtemps que je devrais avoir quitté cette demeure où se ruine ma santé.

Renaud dit lentement, en la regardant bien en face :

– À qui la faute ?

Elle devint livide, ses lèvres tremblèrent, ses yeux dilatés exprimèrent un effroi indicible. Elle chancela et s'affaissa, sans connaissance.

Bertrade et Sylvaine, qui se trouvaient derrière elle, la reçurent dans leurs bras. Mais Renaud s'en empara et la porta jusqu'à sa chambre où Sylvaine vint aider Huguette à lui donner des soins.

– Elle se sera trop fatiguée, dit Sylvaine tout en frottant les tempes de sa belle-sœur. Elle semblait bien énervée en arrivant. Décidément son humeur devient de plus en plus batailleuse, et je crois que ce pauvre Renaud aura fort à faire pour en venir à bout.

– Pensez-vous qu'elle mette à exécution son projet de départ, Sylvaine ?

– J'en doute... Elle forme beaucoup de

résolutions, mais elle est le plus souvent incapable de les accomplir. C'est une pauvre tête...

Elle s'interrompt, car la femme de chambre, prévenue par Bertrade, entrait. Rosy reprenait ses sens ; mais à mesure que lui revenaient les idées, une terreur plus grande s'exprimait sur sa physionomie altérée.

– Gérardine !... faites venir Gérardine ! dit-elle enfin d'un ton à la fois plaintif et impérieux.

Sylvaine fronça un peu les sourcils.

– Mais, ma chère, pensez-vous que Gérardine soit indispensable ? Il me semble que nous pouvons très bien vous soigner...

Rosy interrompt avec colère :

– Non, je veux Gérardine ! Vous ne pouvez pas remplacer Gérardine, mon unique amie... je lui dois tant !

Elle s'agitait beaucoup et, pour l'apaiser, Sylvaine donna l'ordre à Mélanie de se rendre à la Maison-Rouge. Puis elle s'éloigna afin d'aller préparer une boisson calmante, et Huguette

demeura seule près de la jeune veuve.

Rosy fermait les yeux, mais elle les rouvrit bientôt, et sa main glacée saisissant celle d'Huguette la pressa fiévreusement.

– Ils n'aiment pas Gérardine... Vous constatez comme ils voudraient m'empêcher de la voir ! dit-elle avec irritation. Pauvre amie, elle a bien souffert par eux ! Elle souhaitait tant devenir la femme de Renaud !

Huguette s'exclama :

– Elle !

– Oui, elle. Pourquoi pas ? Elle est assez remarquable, de toutes façons. Elle avait vingt ans, Renaud vingt-trois lorsque Mathieu Daussy, qui venait de s'enrichir dans je ne sais quelle affaire, insinua à mon beau-frère que sa fille était toute disposée à devenir M^{me} d'Armilly. Mais l'orgueilleux Renaud montra une surprise dédaigneuse, et, sous des formes polies, ce fut un refus très mortifiant que reçut M. Daussy... Et admirez la grandeur d'âme de Gérardine ! Après une telle insulte, elle continua à fréquenter ces

d'Armilly pleins de morgue, elle ne les abandonna pas au moment de l'épreuve, et elle, qui avait tant de raisons de se réjouir de leurs humiliations, se montra toujours pour eux un modèle de délicatesse et d'égards, sans jamais leur faire sentir la supériorité que lui donnait son nom roturier, mais honoré, sur le leur...

– Vous vous méprenez, Rosy, vous attribuez à Gérardine des sentiments plus délicats qu'elle n'en possède en réalité. M^{lle} Daussy m'a paru, au contraire, jouir infiniment des épreuves des d'Armilly, et je doute fort qu'elle leur ait pardonné. Cependant, d'après ce que vous dites, elle-même a été au devant de cette mortification d'amour-propre... À moins que Renaud ne lui eût donné à penser qu'il songeait à elle ?...

– Oh ! pas du tout ! Il témoignait alors à sa compagne d'enfance une certaine considération, parce qu'elle était intelligente et distinguée, mais il s'est toujours montré pour elle presque aussi froid et réservé qu'aujourd'hui. Elle, au contraire, n'avait pas de plus vif désir que de devenir sa femme, et elle a essayé... Mais elle ne connaissait

pas l'orgueil de Renaud. Épouser la petite-fille de son ancien régisseur !... Pauvre Gérardine !

Elle parlait fébrilement et son teint pâle s'empourprait.

– Restez en repos maintenant, Rosy, je vous en prie !

– Mais non, cela me fait du bien de parler. J'aime à m'entretenir de Gérardine, si dévouée. Elle seule me comprend, ici. Elle n'a pas les étroits scrupules des d'Armilly ; son intelligence est large et son cœur affectueux... Mais elle ne vient pas ! ajouta-t-elle plaintivement.

– Mélanie doit être à peine arrivée à la Maison-Rouge.

Les petites mains de la jeune femme se tordirent sur le drap.

– Je voudrais la voir ! J'ai peur ! murmura-t-elle en frissonnant.

Sylvaine entra, apportant une tasse de tilleul, et Huguette s'éloigna. Elle alla quitter ses vêtements de voyage et descendit rejoindre dans la salle des Ancêtres M^{me} d'Armilly, Angèle et

Clotilde.

– Je ne sais ce qu’a eu cette petite Rosy, dit M^{me} d’Armilly. Elle redevient aussi nerveuse qu’elle l’a été après la mort de Victoria, alors que la seule présence de Gérardine pouvait la satisfaire et la calmer.

– Oui, elle a été bien malade à ce moment, Angèle. Certainement, Gérardine s’est montrée dévouée pour elle, ne la quittant ni jour ni nuit, et cela, à l’exclusion de toute autre garde-malade. Rosy ne voulait qu’elle.

Huguette s’approcha d’une fenêtre et souleva le rideau. Là-bas apparaissaient Gérardine et Mélanie. M^{lle} Daussy marchait à pas pressés, longue jupe de voile ivoire. Elle avait incontestablement une très élégante allure, et Huguette pensa que Renaud et elle auraient fait un couple superbe.

Mais M. d’Armilly avait repoussé cette alliance qui lui avait été offerte par l’ancien serviteur de sa famille. Et Huguette ne pensait pas qu’en cette circonstance, il eût été dirigé seulement par l’orgueil. Elle avait bien vite

compris qu'il n'avait jamais ressenti pour Gérardine qu'un instinctif éloignement qui s'était accru avec les années, et, tel que le connaissait sa cousine, il paraissait indiscutable que rien ne pouvait l'attirer vers cette femme artificieuse et sans croyances.

Bien des circonstances s'éclairaient maintenant pour la jeune fille. Elle comprenait l'animosité contenue dans les paroles aigres-douces de Mathieu Daussy, la rancune, les insinuations mauvaises cachées sous l'amabilité de sa petite-fille. Elle savait pourquoi Gérardine haïssait les d'Armilly, car, depuis longtemps, elle ne doutait plus que ce sentiment ne dominât l'âme mauvaise de M^{lle} Daussy et ne lui fît trouver une délicieuse jouissance dans les épreuves de « ses amis ».

XV

Rosy se remit promptement, mais elle s'obstina à ne pas sortir de son appartement. À un mot qui lui échappa, Huguette comprit qu'elle ne voulait plus se trouver en présence de Renaud. C'était là, probablement, une manifestation qui dominait la jeune femme, comme l'était aussi l'inquiétude bizarre que trahissait parfois son regard, surtout lorsque Gérardine s'éloignait.

Renaud accepta avec un tranquille dédain ce caprice de sa belle-sœur, mais il exigea formellement que Loys continuât à venir prendre ses leçons, à paraître aux repas et à faire chaque jour une promenade dans le jardin.

Ce fut là chose dure à obtenir, et Rosy eut à cette occasion un accès de colère suivi d'une longue crise nerveuse, Gérardine s'interposa, et, après être restée enfermée une heure avec la jeune femme, elle vint déclarer à M. d'Armilly

que Rosy se soumettait.

Mais à partir de ce moment, Huguette qui venait chaque jour avec une de ses cousines passer un moment près de la jeune femme, remarqua que celle-ci semblait de plus en plus remplie d'animosité contre son beau-frère, dont elle ne pouvait entendre prononcer le nom sans que son visage se contractât. Il existait maintenant chez elle, presque constamment, une sorte d'anxiété, ses yeux exprimaient un désir latent, mais passionné, ses gestes trahissaient une hâte fébrile. Et ces symptômes surprenaient et inquiétaient les demoiselles d'Armilly, qui craignaient de voir sombrer dans la folie ce faible cerveau.

Les Delbeume étaient retournés à Vousset. Myols ne voyait plus son calme austère troublé par les joyeux éclats de rire de Laurianne et la gaieté communicative de son frère. Huguette s'adonnait fiévreusement au travail, pour y trouver un dérivatif à la tristesse secrète que lui inspirait le changement d'attitude de son cousin. En compagnie de Sylvaine et de Clotilde elle se

rendait fréquemment à l'église et se consolait dans d'ardentes prières. Elle demandait pour Renaud la foi pratique, agissante, elle sollicitait la transformation de ce caractère un peu orgueilleux, en s'offrant à souffrir pour l'obtention de cette grâce sans prix, à supporter toujours, s'il le fallait, le lourd fardeau de la froideur de Renaud.

Vers la fin de septembre, M. d'Armilly annonça son intention de se rendre pour deux ou trois jours à Paris, afin de s'entendre avec son éditeur relativement à la publication de l'ouvrage qu'il venait de terminer. Gérardine, venant de chez Rosy, se trouvait dans la bibliothèque au moment où il parlait de ce projet à sa mère. Interrompant la conversation qu'elle entretenait avec Angèle et Clotilde, M^{lle} Daussy dit d'un ton approbatif :

– Cela vous distraira un peu, Renaud. À votre place, je passerais l'hiver à Paris.

– L'air de Myols est plus sain, pour l'âme et pour le corps. D'ailleurs, ma mère et mes sœurs ne veulent pas quitter notre vieille maison...

Il fut interrompu par Bertrade qui apportait le courrier. Elle tendit à Huguette une petite enveloppe rose sur laquelle se voyait l'écriture de Laurianne.

La jeune fille la décacheta, et une exclamation de surprise désolée lui échappa dès les premières lignes.

Sylvaine demanda avec intérêt :

– Qu'y a-t-il ?

– Laurianne m'informe que son frère vient d'être nommé dans une petite ville de l'Est, un affreux trou, triste à mourir ! Elle est désolée, la pauvre amie !

– Je le comprends ! murmura Sylvaine qui avait un peu pâli.

Gérardine dit en se frappant le front :

– Ah ! C'est vrai, j'avais oublié de vous apprendre la nouvelle ! Je la sais depuis hier... C'est une chose fort contrariante, en effet... On dit que M. Delbeaume s'est attiré de mauvaises notes, que son attitude a fortement déplu à ses supérieurs.

– Parce qu’il nous a fréquentés, peut-être ?
interrompit Renaud d’un ton sec.

Gérardine murmura d’un air navré :

– Je ne puis dire le contraire ! On a su qu’il vous voyait cet été... Tout se sait, voyez-vous, mon pauvre Renaud, et les Delbeaume se sont flattés en vain d’être libres dans leur Hermitage. Or, de la part d’un magistrat, cette fréquentation... Oui, cela a produit très mauvais effet, et voilà ces pauvres Delbeaume victimes, eux aussi, de la triste aventure qui fait votre malheur, mes bons amis... Et M^{lle} Huguette est toute bouleversée. Elle regrette son amie, cette charmante Laurianne... Ma pauvre enfant !

Elle se pencha un peu en lui tendant les mains. Mais Huguette ne parut pas voir ce mouvement. La pitié de cette femme – elle le savait – était fausse, et elle saisissait une satisfaction mauvaise sous le ton aimable et doux.

M^{lle} Daussy se leva et demanda, tout en attirant à elle la mantille de dentelle dont elle s’enveloppait pour regagner son logis :

– Ainsi, Renaud, vous partez dans trois ou quatre jours ?

– Oui, probablement.

– Vous rencontrerez peut-être Gonthier, là-bas. On lui propose une affaire qui doit rapporter de superbes bénéfices, et cela, sans manquer à l'honnêteté la plus absolue. Tout est à peu près décidé, il n'y a plus qu'à signer. Et voilà mon frère sur le chemin de la fortune. Maintenant, il va sérieusement songer à se marier... Décidément, Edmée des Avrets ne peut lui convenir, ajouta-t-elle avec dédain. Il trouvera beaucoup mieux de toutes façons.

Renaud riposta d'un ton mordant :

– Oh ! cela se peut ! On passe sur tant de choses pour un peu d'argent !

Une lueur mauvaise s'alluma dans les yeux de Gérardine. Elle dit d'une voix douce et tendre : On ne peut nier, hélas ! cette triste passion de la fortune, coûte que coûte, par tous les moyens. Ils sont rares ceux qui ont, comme Gonthier, édifié leur avenir sur les bases de leur seul travail et d'une

existence sérieuse et digne. Maintenant mon frère, dont la délicatesse paraît excessive à beaucoup, pourra épouser une femme riche sans risquer de s'entendre dire qu'il se marie pour de l'argent... ce qu'il n'aurait jamais fait, certes !

– Bah ! Croyez-vous ? dit M. d'Armilly qui demeurait imperturbable en jouant négligemment avec son porte-plume. Il me semblait pourtant avoir entendu dire, et même avoir constaté par moi-même que M. Daussy ne dédaignait pas la chasse aux héritières.

Pendant une seconde, les lèvres de Gérardine se crispèrent. Mais elle riposta d'un ton indigné :

– Jamais, Renaud, jamais ! Quelle pensée insultante pour mon noble Gonthier ! Il a pu désirer l'héritière, et, pour suivre l'attrait de son cœur, passer sur la considération du qu'en dira-t-on. Mais l'héritage, jamais !

Renaud dit avec ironie :

– Il l'aurait pris par dessus le marché.

– En effet, il ne l'aurait pas jeté dans le ruisseau. Mais soyez certain que Gonthier

n'aurait jamais commis la lâcheté d'épouser pour son argent une femme qu'il ne pouvait aimer.

Un défi mauvais vibra dans l'accent de Gérardine, et ses yeux sombres bravaient M. d'Armilly dont pas un muscle du visage n'avait bougé. En revanche, M^{me} d'Armilly et les jeunes filles semblaient frappées d'une stupéfaction consternée.

Renaud, impassible, posa le porte-plume sur son bureau et se tourna à demi dans son fauteuil pour se trouver bien en face de Gérardine.

– Vous avez raison, c'est une lâcheté, dit-il d'un ton incisif et très net. Répétez-le bien à votre frère, Gérardine, afin que s'il se trouve sur son chemin une Victoria Hardwell, il n'ait plus l'idée de demander sa main.

Cette fois, Gérardine, en dépit de son aplomb, se trouva sans parole. Renaud, jugeant probablement l'incident vidé, se détourna et attira à lui un volume qu'il se mit à feuilleter tranquillement. Sylvaine, douée d'une remarquable présence d'esprit, s'empressa de détourner la conversation en adressant une

question à sa mère. Gérardine, dont le front était barré par un pli profond, se retira peu après pour se rendre chez Rosy, et le calme se fit de nouveau dans la bibliothèque où Renaud et les jeunes filles s'étaient remis au travail.

Mais ce calme fut bientôt rompu par l'entrée de Sorlin, un peu ahuri, qui balbutia :

– Monsieur, c'est M^{me} la baronne de Lérens qui demande à voir Monsieur, ou Madame, ou une de ces demoiselles... ou même tout le monde à la fois, m'a-t-elle dit.

M^{me} d'Armilly s'exclama :

– Léontine !... C'est extraordinaire ! Elle est au salon, Sorlin ?

– Oui, Madame.

– Nous pourrions la recevoir ici, ma mère, proposa Renaud. Le salon, si rarement ouvert, est un peu humide.

Sylvaine se leva pour aller chercher la visiteuse, et, pendant ce temps, Bertrade expliqua brièvement à Huguette que M^{me} de Lérens était leur cousine par alliance, veuve du baron Amédée

de Lérens, dernier descendant de la branche aînée des d'Armilly. Cette dame, amie d'enfance de M^{me} d'Armilly, entretenait autrefois avec ses parents de Myols des relations cordiales. Au moment de la mise en accusation de Renaud, elle écrivit à son jeune cousin qu'elle ne croirait jamais à sa culpabilité et multiplia les protestations d'amitié perpétuelle. Mais peu à peu, les rapports se distendirent, pour cesser complètement au bout d'une année. Il n'y avait pas eu brouille ni rupture violente, simplement une tranquille séparation qui pouvait permettre tous les rapprochements éventuels.

Sylvaine entra, précédant une grande et forte femme, très élégante, dont le visage large et coloré, la démarche, les mouvements exprimaient une exubérance extrême. D'un pas pressé, elle traversa la bibliothèque et vint tendre à M^{me} d'Armilly ses deux mains gantées de blanc.

– Marie-Thérèse, c'est moi ! dit-elle d'une voix claironnante. Vous me voyez positivement enchantée de l'occasion... quoique, après tout, celle-ci n'ait rien de très gai, car les

circonstances...

Sans achever sa phrase, elle se détourna avec une vivacité singulière et se trouva en face de Renaud qui la saluait.

– Renaud, c'est vous ?... Oui, vous êtes toujours le même... un peu vieilli, mon enfant. Que voulez-vous, c'est la vie ! Moi, je ne vieillis pas, je me sens aussi jeune qu'à vingt ans... Mais ces derniers événements me porteront un coup fatal !

– Vous avez eu des ennuis, Léontine ? demanda M^{me} d'Armilly, réussissant à placer quelques mots au milieu de ce flux de paroles.

M^{me} de Lérens étouffa un gémissement, en portant les deux mains à son visage.

– Des ennuis ! Marie-Thérèse, je n'ai eu que cela dans ma vie. Mais aujourd'hui !... J'y succomberai, vous dis-je !... Mais je ne reconnais plus toutes ces jeunes filles. Voilà combien ?... sept ans ? huit ans ?... Ah ! celle-ci est Bertrade... et voici certainement Angèle... Et ce mariage, pauvre petite ?

Les lèvres d'Angèle tremblèrent un peu, et son regard se voila, mais sans attendre la réponse, la loquace baronne continuait :

– Celle-ci, c'est Clotilde, il n'y a pas à se méprendre. Mais en voilà encore deux. Laquelle est Sylvaine ? Vous n'aviez pourtant pas cinq filles, Marie-Thérèse ?

– Non, celle-ci est Huguette d'Armilly, la fille d'Hugues.

– Ah ! très bien, très bien ! Ravissante enfant, en vérité !... Enchantée de vous connaître, petite cousine. J'aimais beaucoup Hugues, je l'ai malheureusement trop peu connu... Un bel homme ! Renaud, vous lui ressemblez.

Sur ce compliment, prononcé d'un ton péremptoire, M^{me} de Lérens se laissa tomber dans un fauteuil que lui avançait Renaud.

– Non, merci, pas de thé, répondit-elle à une proposition de M^{me} d'Armilly. Je suis l'ennemie irréductible de cette boisson ridicule. Un grand verre d'eau fraîche, simplement. Mettez-y une bonne larme de rhum, quelques gouttes d'eau-de-

vie, cinq ou six morceaux de sucre, quatre tranches de citron... oui, tout simplement. C'est une boisson fort économique et extrêmement hygiénique, Marie-Thérèse, je vous la recommande. Ma fille la réussit à la perfection... Ah ! ma fille !

Lancée par cette voix sonore, l'exclamation pathétique fit un peu tressaillir tous les d'Armilly. La baronne levait les mains dans un geste de désespoir, et ses petits yeux noirs se mirent à rouler bizarrement.

– Mon Adèle, gémit-elle. Marie-Thérèse, Renaud, c'est pour elle que je viens près de vous !

Ils s'écrièrent simultanément :

– Pour elle !... Et que pouvons-nous ?

– Tout... ou peut-être rien. Voilà le fait. Adèle qui est une petite merveille de grâce et de beauté, a été demandée en mariage par le comte de Morisy, un riche propriétaire vendéen, garçon charmant, accompli sous tous les rapports. J'avais dit oui bien vite, Adèle encore plus vite, Pierre de

Morisy allait apporter la bague de fiançailles, lorsqu'il apprend, je ne sais comment, la triste histoire qui s'est passée ici. Il vient me trouver, m'avoue que cette découverte l'a fort refroidi, qu'il ne se soucie guère de s'allier à une famille sur laquelle pèse un tel soupçon. Il est très délicat en matière d'honneur et de réputation, ce garçon. En vain, j'objecte que notre parenté est éloignée, je vois qu'il est disposé à rompre les négociations commencées... Et ma fille va manquer ce mariage, inespéré pour elle, car je ne puis lui donner qu'une modeste dot ! Je n'ai rien dit encore à la pauvre enfant, je crains son désespoir, et j'ai voulu venir vous trouver auparavant.

Renaud demanda froidement :

– Mais que pouvons-nous pour vous, ma cousine ?

M^{me} de Lérens se leva avec brusquerie et vint poser sa main sur l'épaule de M. d'Armilly.

– Mais vous pouvez chercher à éclaircir l'affaire, Renaud ! Il est impossible qu'il n'existe pas des indices...

– Des indices de quoi ? demanda sèchement Sylvaine. Vous savez bien que Victoria s'est donné volontairement la mort ?

– Mais prouvez-le ! Mais voilà ce que je vous demande ! Faites le jour, cherchez, présentez votre défense... Mais, au nom du ciel, ne demeurez pas inactifs, courbés sous le poids de la réprobation publique ! Songez que mon Adèle perd, par votre faute, un mariage superbe...

– Par notre faute ! dit M^{me} d'Armilly d'un ton amer. Croyez-vous donc, Léontine, que s'il nous avait été possible, à quelque prix que ce fût, de réduire à néant l'accusation odieuse portée contre nous, nous ne l'eussions pas fait, nous qui en sentons à chaque moment le poids douloureux ? Voilà Renaud, voilà mes filles, et Huguette elle-même, qui doivent abandonner tout espoir d'avenir. Croyez que je déplore ce qui arrive pour Adèle, mais vous savez qu'il n'y a rien là de notre faute, Léontine.

– Mais oui, je sais !... Je sais parfaitement que vous êtes innocents, je l'ai toujours cru, sans quoi, serais-je ici ? Mais enfin, coupable ou non,

le résultat est le même pour moi. Adèle ne deviendra pas comtesse de Morisy, il lui faudra se rabattre sur quelque roturier qui consentira peut-être à passer par-dessus un vain scrupule pour s'allier à une demoiselle de noble maison. Cependant, nous ne portons pas le même nom, j'ai cessé d'entretenir des relations avec vous, quelque déchirement que m'ait causé une telle résolution. Je ne voulais pas me compromettre afin de ne pas nuire à l'établissement de ma fille... Et voilà que tout s'est trouvé inutile ! Vous me voyez absolument abattue !

Elle laissa tomber ses bras le long de son corps, dans un geste de découragement.

Renaud dit gravement :

– Nous comprenons combien l'épreuve est pénible, ma cousine. Cependant, je vous le répète, nous n'y pouvons rien.

– Je ne puis le croire ! Renaud, c'est une chose impossible ! On doit prouver que Victoria était déséquilibrée, capable, dans un moment de folie, de se donner la mort. Elle avait peut-être un chagrin... tenez, la rupture de vos fiançailles !

Sur le visage de Renaud, une légère contraction passa.

– Il n’y avait pas là matière à une pareille résolution, dit-il d’un ton glacé, c’est une conjecture très romanesque, mais peu vraisemblable pour un caractère aussi sec que celui de Victoria.

Sylvaine déclara :

– Bien certainement, on ne peut s’arrêter à cette idée. Mais la nature de Victoria était assez étrange, et ses croyances religieuses assez vagues, pour autoriser l’hypothèse d’un suicide.

– Mais vous n’aviez rien remarqué de particulier en elle depuis quelque temps ?... Et la veille, elle n’était pas agitée, bizarre ?

– Non, beaucoup moins qu’à l’ordinaire... Tout ceci a été rapporté à l’audience, ma cousine, dit Renaud avec quelque impatience.

Sa physionomie dénotait une irritation contenue, et ses doigts avaient un mouvement machinal qui pouvait bien exprimer le désir de mettre à la porte la visiteuse.

– Oui, oui, mais on ne saurait trop voir et revoir, explorer les petits coins. Soit dit sans offenser ces messieurs de la justice, les femmes ont une inimitable délicatesse pour ce genre de besogne. Il y a en moi l'étoffe d'un juge d'instruction, Renaud, n'en doutez pas... Ainsi, pas la plus petite preuve ? Pas le plus léger espoir à rapporter à ma chère mignonne ?... Que vais-je devenir ? Oh ! ce nom d'Armilly ! Ne m'en veuillez pas, mes cousines, mais je l'abhorre !

Elle repoussa d'un geste tragique le verre que lui présentait Angèle.

– Non, je ne puis, mon enfant... Je sens mon gosier resserré par le chagrin. J'avais de l'espoir, beaucoup d'espoir en venant ici. Je me répétais que vous aviez mis certainement de la négligence dans cette affaire, que je devais aller secouer votre apathie et faire éclater enfin la lumière sur cette obscure histoire. Et puis, rien ! Petite cousine, qui me regardez avec vos grands yeux bleus, vous êtes aussi une victime de cette malheureuse Victoria, car, enfin, c'est elle qui est cause de tout... Pauvre petite, pour vous aussi

l'avenir est fermé !

Elle sortit de sa poche un fin mouchoir et le promena quelques instants sur ses yeux.

– C'est lamentable ! Renaud, toute votre famille est condamnée au célibat... Et vous-même, mon pauvre ami ! s'écria-t-elle avec une bruyante compassion.

Mais, instantanément, elle se frappa le front en laissant échapper une exclamation joyeuse.

– Mais non, Renaud, rien ne s'oppose à votre mariage ! Ce sera au contraire tout à fait charmant, tout à fait dans l'ordre, et, du même coup, vous réparerez une triste injustice du sort. Car n'est-ce pas épouvantable de penser que cette pauvre petite, si délicieuse, est destinée à vieillir solitaire, à faire une vieille fille comme Bertrade ou Angèle ?... Tandis qu'il est si simple que vous l'épousiez, Renaud ! Vous portez le même nom, vous n'aurez donc rien à vous reprocher l'un à l'autre... Et le cousinage est assez éloigné entre vous pour que vous n'ayez même pas besoin de dispense.. Je suis sûre que vous n'aviez pas eu cette idée-là, s'écria-t-elle d'un ton de

trionphante jubilation.

– Vous avez beaucoup d'imagination, ma cousine. Je vous remercie de votre sollicitude, mais nous sommes tous résignés au célibat, et Myols nous verra vieillir, non pas solitaires, mais toujours unis dans le malheur par une fraternelle affection.

M^{me} de Lérens eut un geste d'impatience.

– Toujours obstiné, Renaud ! Je reconnais bien là le petit garçon volontaire d'autrefois. Enfin, mon enfant, je parlais pour votre bien, faites-en ce que vous voudrez... Chère Angèle. passez-moi donc ce verre. Réflexion faite, je me sens la gorge extrêmement sèche.

Elle but à petites gorgées, en continuant à parler, sans voir la lassitude que ses parents ne parvenaient pas à dissimuler complètement.

– Là, voilà qui est fait, dit-elle en passant son mouchoir sur ses lèvres. Maintenant, je vais retrouver ma voiture... Car je suis venue en voiture de Chambéry, et je l'ai laissée un peu loin sur la route, afin que personne ne sache que je

venais ici. Je suis déjà assez compromise par le seul fait d'être de votre famille, mes pauvres amis !... Allons, adieu. Si vous avez quelque chose de nouveau, ne manquez pas de me le faire savoir... J'en mourrai de joie !

Elle embrassa chaleureusement M^{me} d'Armilly, puis chacune des jeunes filles, et serra fortement les deux mains de Renaud.

– Je vais vous accompagner jusqu'à votre voiture, si vous le permettez, ma cousine, dit M. d'Armilly.

– Non, non, mon cher ami ! s'écria-t-elle avec un geste d'effroi. Pensez-donc, si quelquefois on me voyait avec vous !... Jusqu'à la grille, si vous le voulez, mon bon ami.

Elle sortit avec un grand frou-frou de soie. Au moment où Renaud refermait la porte, Huguette entendit encore la voix sonore de la visiteuse qui disait :

– Vous avez vraiment tort, Renaud ! Elle est charmante, cette petite !

Un unanime soupir de soulagement salua le

départ de la baronne. M^{me} d'Armilly prit à deux mains sa tête fatiguée en murmurant : cette Léontine est une terrible femme. Autrefois, elle n'était pas aussi fatigante...

Sylvaine s'écria avec colère :

– Elle manque absolument de tact, de la plus élémentaire délicatesse !

– Elle a toujours été un peu ainsi... Elle n'est pas mauvaise au fond, mais le bon sens lui fait défaut, et, en parlant sans trêve, elle s'étourdit si bien qu'elle ne se rend plus un compte exact de ses paroles. Celles-ci sont parfois dures à entendre, ajouta-t-elle avec tristesse.

Renaud rentra. Il semblait très sombre.

Néanmoins, il offrit comme de coutume à Huguette et à Sylvaine de leur faire un cours de littérature. Mais Huguette souffrait de la tête, elle se retira en disant qu'elle allait prendre l'air dans la châtaigneraie.

Quand elle revint, sa physionomie avait repris son habituelle expression de sérénité et elle déclara que la brise fraîche de la montagne avait

presque dissipé cette douloureuse pesanteur de tête. En réalité, après avoir pleuré doucement, Huguette avait prié, et là était le secret qui fortifiait la jeune fille contre sa passagère défaillance.

XVI

Renaud partit trois jours après pour Paris. Dans le vestibule, il serra la main d'Huguette, en lui recommandant de se reposer, car elle semblait vraiment fatiguée depuis quelque temps.

– Oh ! ce n'est rien, l'hiver me fortifiera ! dit-elle avec un geste d'insouciance.

– Je l'espère, mais en tout cas je désire que vous cessiez pour un peu de temps une partie de vos travaux. Sylvaine, je te nomme exécuteur de mes ordonnances près de cette jeune personne rebelle.

Il parlait d'un ton sérieux, avec cette froideur distante qu'il n'abandonnait plus à l'égard d'Huguette. Il accomplissait en ce moment avec correction son devoir de tuteur en s'occupant de la santé de sa pupille, mais la jeune fille songea avec amertume qu'il s'en souciait au fond probablement fort peu.

Elle monta dans sa chambre et alla s'accouder à la fenêtre. C'était une matinée d'automne pluvieuse et maussade. Les tons roux du feuillage des châtaigniers s'harmonisaient avec le ciel morne, avec les monticules brunâtres et l'eau grise du torrent, et ces éléments réunis formaient un ensemble particulièrement mélancolique dont Huguette était toute disposée aujourd'hui à subir l'influence.

Au-dessous d'elle, elle entendait un bruit de voix venant de l'appartement de Rosy. Mélanie apparut et secoua un vêtement de voyage. Elle semblait fort joyeuse, contre son habitude. Elle se détourna tout à coup en demandant :

– Alors, Madame emporte tout ?

Elle écouta la réponse et reprit :

– Évidemment, Madame a le droit... C'est bien heureux que Madame ait eu l'idée de garder ses malles dans un coin de son appartement, sans quoi, je ne sais trop comment nous aurions fait.

Huguette écoutait, un peu anxieuse. Que signifiaient ces paroles ? Rosy, profitant de

l'absence de son beau-frère, allait-elle mettre à exécution son projet de départ ?

La jeune fille demeura soucieuse et résolut d'entrer dans l'après-midi chez Rosy, afin de voir si quelque indice ne lui révélerait pas un projet de ce genre. Elle ne put s'y rendre qu'assez tard, au retour de l'église où elle était allée avec Clotilde pour la fête du Rosaire. Clotilde se transformait, elle devenait très pieuse, et son charmant caractère, un peu assombri par l'épreuve, se révélait maintenant tout entier. Elle devenait l'inséparable compagne d'Huguette, et, ce jour-là, elle accepta volontiers d'entrer avec elle chez sa belle-sœur.

Gérardine se trouvait près de Rosy. Les deux amies causaient avec une certaine animation en se tenant par la main.

Elles s'interrompirent brusquement en voyant paraître Huguette et Clotilde.

– Ah ! Vous m'avez fait peur ! dit Rosy d'une voix un peu tremblante.

– Je le regrette, ma cousine. Mais, ayant

trouvé la porte de l'antichambre ouverte, nous avons cru pouvoir entrer sans nous faire annoncer.

– Encore une négligence de cette Mélanie ! dit la jeune femme avec une irritation que n'expliquait pas la circonstance. Enfin, soyez la bienvenue, Huguette. Vous êtes gentille de venir me voir.

Mais on ne discernait pas dans son accueil la satisfaction exubérante qu'elle manifestait d'ordinaire. Elle semblait tout à la fois gênée et joyeuse, et laissa à Gérardine le soin d'entretenir la conversation.

Mais rien ne décelait les apprêts d'un départ. Il ne manquait pas un bibelot dans le coquet salon de Rosy, la jeune femme était aussi parée que de coutume, et Mélanie, qui vint apporter le thé, avait fort peu l'apparence d'une personne en train de faire des malles. Loys paraissait fort paisible. Évidemment, il n'avait rien vu, rien entendu, et Huguette pensa qu'elle avait mal compris le sens des paroles de la femme de chambre.

Cependant, elle remarqua que Rosy paraissait

éprouver une sorte de soulagement en voyant Clotilde et elle se lever pour se retirer. Mais elle se sentait peut-être plus fatiguée et, en tout cas, elle semblait aujourd'hui particulièrement nerveuse.

Gérardine, en accompagnant les jeunes filles jusqu'à l'antichambre, demanda à voix basse :

– Avez-vous remarqué comme Rosy paraît lasse ? Je ne sais vraiment ce qu'elle peut avoir. Hélas ! je crains que ses pauvres nerfs ne soient en bien triste état !

Ces paroles de Gérardine rassurèrent un peu Huguette. Si Rosy devait partir, elle en aurait tout d'abord averti sa confidente. Or, celle-ci paraissait sincèrement ignorer la cause du changement de la jeune femme. Ainsi que le disait M^{lle} Daussy, ce changement devait être attribué à un état nerveux déplorable.

Huguette ne pensa donc plus au soupçon qui l'avait saisie ce matin – elle n'y pensa plus jusqu'au soir où, s'étant retirée dans sa chambre et veillant un peu tard, elle entendit au-dessous d'elle des allées et venues inaccoutumées. Elle

ouvrit doucement sa fenêtre et vit que le salon de Rosy était encore éclairé. Peut-être la jeune femme était-elle malade, ou bien Loys ?

En dépit du froid brumeux de cette nuit d'octobre, Huguette demeura quelque temps à épier, espérant à tout instant voir s'éteindre cette lueur. Mais, enfin, sentant qu'elle se refroidissait, elle se retira et ferma sa fenêtre.

Cependant, elle ne se coucha pas. Une vague anxiété la tenait aux écoutes, près de sa porte entrouverte. Elle se reprochait de n'avoir pas fait part de ses craintes à une de ses cousines. Maintenant, elle n'osait aller les réveiller pour une idée peut-être chimérique. Cependant, ne serait-ce pas plus raisonnable ?... Si par hasard, elle avait deviné juste !...

Elle tressaillit tout à coup. En bas, se faisait entendre le bruit léger d'une porte qui s'ouvre, puis le frôlement de pas lents sur les dalles du vestibule. Il n'y avait plus à douter cette fois...

Sans réfléchir davantage, Huguette s'élança vers l'escalier. Il était fort obscur, mais en bas Mélanie tenait une faible lumière, à la clarté de

laquelle Huguette vit deux formes sombres et une troisième plus petite – Loys probablement – qui passaient le seuil du château, un homme se dirigeait vers l'appartement de Rosy, sans doute pour enlever les malles.

À la vue d'Huguette, Mélanie laissa échapper un petit cri d'effroi. Les deux femmes se détournèrent, mais, sans s'arrêter, sortirent précipitamment.

La femme de chambre saisit le bras d'Huguette, elle tenta de l'arrêter. Mais la jeune fille la repoussa et s'élança au dehors. Au milieu de la cour, elle atteignit les deux dames qui se hâtaient en entraînant l'enfant.

– Rosy, c'est odieux ! dit-elle en posant sa main sur l'épaule de l'une d'elles, la plus petite.

Rosy s'arrêta et se tourna vers Huguette. Dans l'obscurité, celle-ci ne pouvait voir qu'indistinctement le pâle visage de la jeune femme.

– Oh ! dites ce que vous voudrez, cela m'importe peu ! fit-elle d'un ton bas et

trionphant. Je veux partir, je ne peux plus vivre ici... D'ailleurs, je hais Renaud, je veux lui enlever mon fils, et j'en ai le droit. Il est à moi, à moi seule...

– En ce cas, pourquoi fuyez-vous la nuit comme une coupable ?

Elle balbutia d'une voix tremblante :

– Une coupable ! Non, non !... Mais ils m'auraient empêchée... Ils auraient réussi à m'empêcher... Et moi je veux m'en aller ! Venez avec moi, vous vous ferez émanciper, vous aurez votre liberté et nous serons si heureuses !... riches, honorées !... Venez, Huguette, laissez ce triste Myols, et ce Renaud qui est un abominable tyran...

– Vous déraisonnez, Rosy ! Je suis bien certaine que votre amie Gérardine, si elle en avait été instruite, vous aurait déconseillé cet acte de folie.

Rosy eut un petit rire étouffé.

– Gérardine !...

Mais elle s'interrompt et reprit après une

légère pause :

– La chose est décidée, je pars, et rien ne pourra m'en détourner. Venez-vous, Huguette ? Profitez de l'occasion pour secouer votre joug.

La jeune fille riposta froidement :

– Si c'est un joug, je le trouve fort léger.

Elle sentit tout à coup une petite main qui saisissait la sienne, et une voix angoissée – la voix de Loys – murmura :

– Cousine Huguette, est-ce vrai que nous allons retrouver mon oncle Renaud ?

– Mon petit Loys...

Rosy, coupant la parole à Huguette, dit avec impatience :

– Mais oui, je te l'ai répété cent fois ! Viens vite, mon chéri, tu vas prendre froid ici.

En même temps, elle lui saisissait le bras et voulait l'entraîner. Mais il résista, en serrant toujours la main d'Huguette.

– Non, je ne le crois plus maintenant ! dit-il d'un ton résolu. Sans cela, nous ne serions pas

partis sans dire adieu à grand-mère et à mes tantes... Non, je ne le crois plus, maman.

Rosy se pencha vers sa compagne, une femme de grande taille qui demeurait silencieuse, bien enveloppée dans sa mante à capuchon. Elles échangèrent un mot bref, puis Rosy saisit son fils, et, avec une force dont on l'aurait crue incapable, l'arracha à l'étreinte d'Huguette et l'emporta vers la grille, au-delà de laquelle s'apercevaient les lanternes d'un petit omnibus.

– Rosy, vous ne ferez pas cela ! cria Huguette.

Mais une main vigoureuse tomba sur sa bouche, des bras puissants la courbèrent à terre, et elle demeura ainsi près de dix minutes, à demi étouffée, aveuglée par les plis du manteau habilement ramenés sur ses yeux. Des pas martelaient le sol de la cour. C'était sans doute l'homme qui transportait les bagages de la fugitive.

Huguette entendit enfin se refermer la grille, s'éloigner la voiture. Elle sentit alors qu'on la lâchait. Tout d'abord engourdie, elle put se redresser enfin, et perçut le bruit d'un pas pressé

qui s'éloignait vers le jardin.

Elle se releva, elle courut au château et réveilla sa tante et ses cousines. Hélas ! il était trop tard ! Huguette se reprochait amèrement d'avoir gardé pour elle ses soupçons. Mais Sylvaine lui déclara qu'elle n'y aurait pas ajouté foi. Jamais elle n'aurait cru Rosy capable de si machiavéliques combinaisons, jamais elle ne lui aurait supposé le courage de tenter seule une telle entreprise.

M^{me} d'Armilly demanda :

– Mais cette personne qui l'accompagnait ?...

– C'est M^{lle} Daussy, répondit sans hésiter Huguette. J'ai senti le parfum de jonquilles qui imprègne tous ses vêtements.

Bertrade déclara :

– Oui, ce ne peut être que Gérardine, et ceci nous donne la clé de tout. C'est elle qui a combiné le départ de Rosy, qui l'a aidée, encouragée jusqu'au dernier moment.

M^{me} d'Armilly objecta :

– Cependant, elle a toujours paru

désapprouver cette idée...

– Devant nous, maman... Vous avez encore quelques illusions sur elle. Les miennes étaient déjà fortement entamées, et j'ai le soupçon que cette femme nous hait tous.

– Oh ! ma fille !

– Bertrade a raison, dit Sylvaine. Gérardine ne nous a jamais pardonné l'humiliation infligée à son frère et à elle-même, par leur seule faute pourtant. Je crois que, en dessous, elle excitait Rosy contre nous – et cependant elle n'en avait pas besoin !... Mais vous êtes toute défaite, ma pauvre Huguette, vous paraissez glacée. Allez vite vous mettre au lit et je vous porterai une boisson chaude.

Huguette dit avec angoisse :

– Mais que pourrait-on faire ? Ce pauvre petit Loys qui ne voulait pas partir !...

– Pauvre mignon ! murmura en pleurant Angèle, qui avait une affection particulièrement tendre pour son neveu.

– Pour le moment, il n'y a rien à faire, dit M^{me}

d'Armilly. Demain, à la première heure, nous enverrons un télégramme à Renaud. Lui seul peut agir. Mais où diriger les recherches ?

Sylvaine proposa :

– Il faudrait explorer son appartement pour lâcher de découvrir un indice quelconque. Puis, si elle a pris le train à Vousset, il sera peut-être possible d'obtenir là une indication un peu précise.

Mais on ne découvrit rien dans l'appartement abandonné, où régnait le désordre inséparable d'un départ précipité. La jeune femme avait vidé ses armoires, il ne restait rien des bibelots coûteux et des élégantes fanfreluches qui faisaient sa joie ; seuls, des bouts de tulle, des débris de soieries, des objets brisés ou fanés gisaient sur les tapis, sur les meubles, ou traînaient dans les tiroirs béants et sur les rayons des armoires.

Huguette heurta du pied la locomotive d'un petit chemin de fer. Les larmes lui vinrent aux yeux en songeant au frêle enfant que sa mère avait dû emporter de force de ce lieu où il était

né, de ce Myols qu'il aimait passionnément.

Et Renaud qui chérissait son neveu, qui veillait sur lui avec une telle sollicitude, pour le soustraire autant que possible à l'influence néfaste de Rosy ! Cette pensée du chagrin de son cousin parut à Huguette infiniment pénible et lui suggéra une résolution qu'elle mit en pratique le lendemain.

À neuf heures, elle quitta Myols et se dirigea vers la châtaigneraie. Elle voulait voir Gérardine, la forcer à se découvrir, tenter de lui arracher le secret de la destination de la jeune veuve. Mais peut-être M^{lle} Daussy avait-elle été rejoindre son amie. C'était chose plausible, et, en sonnant à la porte de la Maison-Rouge, Huguette s'attendait à entendre cette réponse : « Mademoiselle est absente. »

Mais non, Gérardine était là, et la servante introduisit Huguette dans la coquette salle à manger où M. Daussy et sa petite-fille prenaient leur repas matinal. Huguette alla droit à Gérardine, elle dit d'une voix oppressée :

– Mademoiselle, où est allée Rosy ?

En voyant apparaître la jeune fille, Mathieu Daussy n'avait pu retenir un geste de surprise. Mais Gérardine n'eut pas un mouvement. Elle leva vers Huguette des yeux étonnés.

– Comment ? Que voulez-vous dire, chère Mademoiselle ? Rosy est à Myols...

Huguette s'écria avec indignation :

– Il est inutile de feindre ! C'est vous qui avez tout dirigé, c'est vous qui étiez cette nuit près de Rosy au moment de son départ...

Gérardine laissa échapper une exclamation.

– Rosy est partie !

Son air stupéfait eût trompé une personne moins sûre de son fait que ne l'était Huguette.

– La pauvre tête folle ! Je croyais certes bien l'avoir dissuadée de ce projet !... Mais je ne comprends rien à vos paroles, Mademoiselle.

– Oh ! si, vous me comprenez ! Cette nuit, vous m'avez empêchée de crier, d'appeler, pour donner à Rosy le temps de partir...

– Mais, ma pauvre enfant, que me racontez-

vous là ? Grand-père, l'entendez-vous ? Elle prétend que j'étais cette nuit à Myols !

Un gros rire secoua Mathieu Daussy.

– Ah ! en voilà une bonne histoire ! Ma chère demoiselle, Gérardine a veillé avec moi jusqu'à onze heures, après quoi elle est remontée dans sa chambre, sans avoir aucune velléité de mettre le nez dehors par cette bruine glacée que nous avions hier soir. Vous avez rêvé, Mademoiselle, ou bien... hum ! il y a peut-être quelque chose ici...

Il se frappa le front en riant narquoisement.

– À force de vivre au milieu de ces hiboux de Myols, on doit y perdre la tête.

– Monsieur, je ne supporterai pas que vous insultiez ma famille ! s'écria Huguette avec indignation.

Il leva les épaules.

– Eh ! où voyez-vous une insulte là-dedans ? Vous êtes bien susceptible, Mademoiselle d'Armilly. Si ma petite-fille avait été ainsi, il y a beau temps qu'elle n'aurait plus remis les pieds à

Myols !

– Et elle aurait bien fait, pour tous !...
Mademoiselle, vous vous obstinez à nier votre participation au départ de Rosy ? Vous ne voulez pas m'apprendre où elle se trouve ?

Gérardine se renversa un peu en arrière et appuya ses deux mains sur la nappe brodée. Ses yeux étincelants, un peu moqueurs, s'attachèrent sur le visage altéré d'Huguette.

– Ma chère enfant, en considération du saisissement que vous fait éprouver cet invraisemblable départ, j'excuse votre démarche un peu... étrange. Vous me voyez désolée du coup de tête de Rosy, et prête à vous aider de tout mon pouvoir dans vos recherches...

– Vous êtes une misérable hypocrite ! s'écria Huguette, ne se contenant plus, et comprenant qu'elle ne serait pas la plus forte. Soit, gardez votre secret ! Renaud saura bien retrouver Rosy ou il découvrira un moyen de vous faire parler...

– Peut-être me mettra-t-il à la question ? dit Gérardine d'un ton de persiflage. Vous avez

grande confiance dans les capacités de votre tuteur, et je vous approuve, car il est fort intelligent. Mais en la circonstance, il ne réussira pas mieux que vous.

– Pour la bonne raison qu'on ne peut extraire du vin d'un tonneau vide, ajouta M. Daussy.

Sur cette élégante comparaison, il avala un grand verre de vin blanc, et attira à lui une assiette à compartiments garnie d'appétissants hors-d'œuvre.

Gérardine reprit doucement :

– Je suis au regret de ne pouvoir vous satisfaire. Cette Rosy est décidément ingouvernable... Le temps de finir ma tasse de chocolat, et je vous suis, ma chère enfant.

Huguette dit sèchement, en faisant un pas vers la porte :

– C'est inutile, nous n'avons aucun besoin de vous... Et, d'ailleurs, je doute que l'on vous reçoive à Myols.

Elle vit une lueur jaillir des yeux ardents qui ne la quittaient pas. Gérardine se pencha

légèrement.

– Vous dites qu'on ne me recevrait pas ? dit-elle d'une voix un peu sifflante. Et pourquoi donc, Mademoiselle ?

– Parce que ma tante et mes cousines sont persuadées comme moi que vous êtes complice de la fuite de Rosy.

Gérardine se leva brusquement.

– Encore ! Mais vous allez me faire sortir des bornes de la patience, à la fin ! Vous-même avez pu constater hier, à cinq heures, que rien dans le salon de Rosy n'annonçait les préparatifs d'un départ. La petite rusée a fait son coup en dessous... Au surplus, que m'importe votre étrange accusation ! ajouta-t-elle avec une hauteur dédaigneuse. Croyez ce qu'il vous plaira. Fermez-moi la porte de Myols. Pensez-vous donc que je ne devais pas me faire violence pour franchir le seuil de cette demeure maudite, pour serrer la main de ceux que la rumeur publique accusait d'un si abominable crime ?

Huguette riposta :

– Puisque vous les saviez innocents, il n’y avait là, au contraire, qu’un devoir très doux.

Les lèvres de Gérardine eurent un pli mauvais.

– Vous voulez dire que je tentais de me persuader de leur innocence ? Oh ! j’ai fait tous mes efforts, je vous assure ! Ce n’est vraiment pas ma faute si j’en suis aujourd’hui moins sûre que jamais.

Huguette devint pourpre d’indignation.

– Pourquoi moins que jamais ? Avez-vous des preuves nouvelles ?

– Mais pas du tout ! Les anciennes suffisent amplement, ma pauvre petite, pour qui veut sérieusement réfléchir. En vérité, je ne m’explique pas que Renaud ait été acquitté... Là, franchement, entre nous, croyez-vous à l’innocence de M. d’Armilly ?

Elle se penchait un peu, ses yeux brûlants plongeaient dans ceux d’Huguette comme si elle eût voulu pénétrer jusqu’au fond de sa pensée. Mais le regard de la jeune fille n’exprimait qu’une irritation généreuse.

– Oui, j’y crois !... j’y crois de toute mon âme ! s’écria Huguette avec chaleur. En dépit de toutes vos insinuations, je persiste à considérer Renaud comme le type de l’homme intègre, incapable de la moindre compromission de conscience.

Et emportée par une impulsion irrésistible, elle ajouta :

– Je ne crois pas non plus qu’il ait voulu épouser Victoria pour son argent.

Les sourcils de Gérardine se rapprochèrent violemment, tandis qu’elle éclatait d’un rire sarcastique.

– Alors, voulez-vous bien me dire pourquoi ? Réellement, Mademoiselle, votre affection pour votre tuteur vous égare d’étrange façon !

– Il avait une raison... Je ne croirais qu’il est coupable de cette lâcheté que s’il me le disait lui-même.

Gérardine rit de nouveau, et son père se joignit à elle.

– Enfant naïve ! Mais, ma pauvre petite, ne

comprenez-vous pas qu'il a tout fait pour vous empêcher de connaître la vérité ? Pourquoi cette interdiction de fréquenter Rosy et moi, sinon parce que nous connaissions beaucoup de faits peu à son honneur, et que nous en avions deviné d'autres ? Pourquoi ce silence de toute la famille sur Victoria, et en particulier sur les fiançailles ? Ma chère enfant, soyez assurée que vous ne connaîtrez jamais la vérité, car Renaud a certainement pénétré votre caractère plein de délicatesse et de loyauté, et il sait bien que, en vous avouant le véritable motif de ce projet de mariage, il perdrait tout espoir de vous voir devenir sa femme.

Cette fois, un rire quelque peu amer s'échappa des lèvres d'Huguette.

— Où avez-vous été chercher cette singulière idée, Mademoiselle ? Je puis vous certifier qu'elle n'existe pas dans l'esprit de M. d'Armilly... Mais nous sommes bien loin de la question qui m'a amenée ici, et, puisque vous persistez à nier, je n'ai qu'à me retirer.

Mais Gérardine lui saisit le bras.

– Vous ne voulez pas me croire, petite fille ? Renaud est habile, il saura vous attirer, comme il l’a fait pour Victoria...

Huguette échappa brusquement à l’étreinte de M^{lle} Daussy et sortit en hâte de la Maison-Rouge. Ses tempes battaient avec force. Renaud avait eu raison en la prémunissant contre cette femme. Chaque fois qu’elle s’était trouvée en contact avec elle, seule à seule, elle en avait rapporté une blessure.

Elle essuya une larme qui roulait sur sa joue, en se disant avec un peu d’impatience qu’elle devenait nerveuse et impressionnable à l’excès. C’était peut-être l’exemple de Rosy...

Et ce nom lui ramena à l’esprit l’insuccès de sa démarche. Elle avait été folle d’aller se heurter à cette femme supérieurement habile, douée d’une incroyable puissance de dissimulation. Gérardine était trop forte pour elle.

XVII

Renaud arriva le lendemain. Il avait demandé des renseignements à la gare de Vousset, mais n'avait pu recueillir aucun indice. Vraisemblablement, Rosy avait pris le train ailleurs, pour mieux dépister toutes les recherches.

– À Chambéry, peut-être, dit M. d'Armilly. J'ai idée qu'elle se sera dirigée vers la Suisse ou l'Italie. Heureusement, elle est lente, toujours en retard, et, si je puis parvenir à connaître sa destination, j'ai beaucoup de chances pour la rejoindre.

– Huguette a vainement tenté de faire parler Gérardine, dit Sylvaine.

Une sorte de sourire se dessina sur les lèvres de Renaud.

– Oh ! ma pauvre Huguette, vous vous êtes

attaquée à Gérardine ! Vous étiez vaincue d'avance. Cette femme est d'une habileté infernale, et elle a dû combiner la fuite de Rosemonde de manière à se trouver complètement en dehors et à égarer autant que possible nos recherches. Enfin, je ferai tout au monde pour retrouver notre petit Loys et le ramener parmi nous.

Il partit par le premier train. En prenant congé d'Huguette, il murmura :

– Priez pour le succès de mon entreprise, n'est-ce pas ?

Le regard d'Huguette lui répondit plus éloquemment que des paroles. Sous la fermeté dont Renaud ne se départait pas, elle devinait combien il souffrait à la pensée du neveu aimé ainsi soustrait à son affection.

Le lendemain arriva une lettre du voyageur. Il n'avait encore rien découvert, mais continuait ses recherches. Un télégramme parvint peu après, annonçant que M. d'Armilly avait trouvé une piste qui paraissait sûre. Ce fut un vif rayon d'espoir pour M^{me} d'Armilly et les jeunes filles,

qui avaient peine à secouer leur anxiété pour vaquer aux travaux du ménage.

Elles n'avaient pas aperçu Gérardine. Cette abstention étonnait un peu Huguette, qui l'avait vue assez peu disposée à croire qu'on pût l'exclure de Myols.

Le surlendemain du départ de Renaud, une nouvelle dépêche fut remise à M^{me} d'Armilly. Elle était datée de Lausanne et contenait ces mots :

Retrouvés. Partons aujourd'hui. Loys malade. Prévenez médecin.

Ils arrivèrent le lendemain matin. Renaud, portant Loys, traversa la cour, suivi de Rosy qui semblait avoir peine à se soutenir. Le visage de la jeune femme portait les traces de la fatigue et d'une extrême angoisse. Mais tous les regards se dirigeaient vers l'enfant si pâle qui laissait aller sa tête sur l'épaule de son oncle.

Il semblait bien malade, le pauvre petit Loys, et le médecin hocha la tête en déclarant que la faiblesse était un obstacle très grave à la

guérison. Depuis des années, la jeune femme, malgré les efforts de Renaud, persistait à soigner son fils à sa manière, et la frêle constitution du petit garçon n'avait pu se fortifier avec ces soins inintelligents. Il avait suffi du violent saisissement causé par ce départ au milieu de la nuit et par le chagrin de se trouver séparé de ceux qu'il aimait pour déterminer, chez cet enfant, extrêmement nerveux, une crise dangereuse qui avait immobilisé Rosy à Lausanne.

M. d'Armilly, tout en prenant un léger repas, raconta son odyssée.

– C'est grâce à Clément des Avrets que j'ai pu les retrouver, dit-il. Je l'ai rencontré à Chambéry, et il m'a appris qu'il avait vu Rosy à la gare, qu'il avait entendu Mélanie demander des billets pour Lausanne. Il s'est montré bien serviable, bien bon, le pauvre garçon.

Sylvaine demanda :

– Mais, Renaud, ne penses-tu pas qu'il aurait été préférable de ne pas faire voyager Loys dans l'état d'épuisement où il se trouve ?

– Oui, en d'autres circonstances. Mais le docteur appelé par Rosemonde à Lausanne a déclaré qu'il devait être ramené au plus tôt à Myols, dans l'air natal, au milieu de toute sa famille. En ce cas seulement, un peu d'espoir était permis.

M^{me} d'Armilly murmura d'une voix brisée :

– Un peu d'espoir ! Pauvre petit chéri !... Et sa mère en deviendra folle.

Bertrade dit durement :

– Elle n'aura qu'à s'en prendre à elle !

– Oh ! Bertrade ! protesta Huguette. Je ne mets point en tout cela la culpabilité de Rosy ; mais c'est une pauvre tête inconsciente qui a droit à un peu d'indulgence.

Bertrade secoua un peu les épaules.

– Pas si inconséquente que cela, je le parie... Enfin, mettons, si vous le voulez, que ce soit de la faute de Gérardine.

– Oui, beaucoup plus. Celle-là savait parfaitement ce qu'elle faisait en excitant Rosy...

– Et elle savait quelle douleur nous causerait à tous le départ de Loys, ajouta Renaud. C’était une vengeance raffinée, préparée de longue main, suspendue depuis longtemps au-dessus de nos têtes. Cette femme est un démon. Désormais, elle ne doit plus mettre les pieds ici. J’aurais dû prendre cette mesure depuis longtemps déjà... Cela aurait évité bien des malheurs ! acheva-t-il d’un air sombre.

Huguette se rendit près de Loys. Rosy était agenouillée près du lit de l’enfant. Elle était encore en costume de voyage. Son regard affolé, sans larmes, ne quittait pas le petit visage pareil à une cire blanche. Les paupières de Loys étaient closes, il dormait peut-être – mais ce sommeil de faiblesse était plus inquiétant que l’agitation.

Rosy tourna vers Huguette des yeux creusés, et il parut à la jeune fille qu’elle avait vieilli de plusieurs années.

– Le voilà, mon Loys ! Mais il guérira... Je veux qu’il guérisse ! Oh ! si je vous avais écoutée, Huguette.

Sa voix s’éteignit dans un sanglot. Elle cacha

son visage entre ses mains et demeura quelques instants immobile. Puis elle releva brusquement la tête et attacha sur Huguette des yeux fiévreux.

– C'est Gérardine qui est cause de tout cela ! Oh ! comme elle a bien su me tromper ! Huguette, je ne veux plus la voir !... Vous entendez, si elle vient, ne la faites pas entrer, car si je la voyais, je...

Elle s'affaissa sur le bord du lit, et Huguette crut qu'elle perdait connaissance. Mais elle l'entendit qui murmurait :

– Je crois que pour venger mon Loys, malade par sa faute, je serais capable d'un autre crime.

Le cerveau de la pauvre femme se dérangeait-il, comme paraissait le craindre M^{me} d'Armilly ? Il n'y avait là rien que de très plausible avec une nature telle que celle de Rosy.

Un peu de mieux se manifesta le soir dans l'état de Loys, et l'espoir entra dans tous les cœurs. La jeune femme sortit de son abattement, elle consentit à prendre du bouillon que lui porta Huguette et à s'étendre quelques instants sur son

lit, tandis qu'Angèle s'installait près de l'enfant.

Comme Huguette sortait de l'appartement de Rosy, elle vit s'ouvrir la porte du vestibule et apparaître une silhouette bien connue : Gérardine, vêtue d'une robe soyeuse, la tête enveloppée d'une longue mantille de dentelle. Malgré tout ce que lui avait dit Huguette, elle prétendait encore entrer dans cette demeure sur laquelle la mort planait, en grande partie par sa faute. Elle allait certainement vouloir pénétrer chez Rosy... Or, pour la jeune femme déjà exaspérée, sa vue ne pouvait qu'être nuisible. D'ailleurs, Renaud avait formellement déclaré ce matin même ne plus vouloir recevoir M^{lle} Daussy à Myols.

Ces réflexions traversèrent en quelques secondes l'esprit d'Huguette. Elle posa la tasse qu'elle emportait sur un des bancs du vestibule et s'avança au-devant de l'arrivante.

– Ah ! Mademoiselle, c'est vous ! dit Gérardine d'un ton gracieux et dégagé. Figurez-vous que j'ai appris seulement tout à l'heure le retour de la fugitive et la maladie de Loys. J'accours aussitôt pour consoler et encourager ma

pauvre Rosy, plus malheureuse encore que coupable, croyez-le.

Elle fit un mouvement pour se diriger vers l'appartement de la jeune veuve. Mais Huguette se trouva devant elle.

– Rosy repose, Mademoiselle, elle ne peut vous recevoir, dit-elle d'un ton ferme.

– Eh bien, j'attendrai, je veillerai l'enfant. Quand Rosy s'éveillera, elle me trouvera toute prête à l'aider. Vous savez que je lui suis presque indispensable.

– Plus maintenant, Mademoiselle. Pour parler nettement et sans ambages, je dois vous apprendre que Rosy elle-même m'a déclaré ne vouloir plus vous revoir.

Le vestibule obscur était très imparfaitement éclairé par une petite lampe. Néanmoins, Huguette vit se contracter le blanc visage de Gérardine.

– Quelle influence lui a fait dire cela ? Voilà ce que vous ne m'apprenez pas, Mademoiselle ! riposta M^{lle} Daussy d'un ton de colère railleuse.

En tout cas, je veux entendre cette parole de la bouche même de Rosy.

Et elle étendit la main pour écarter Huguette. Mais celle-ci dit résolument :

– Vous me renverserez si vous le voulez, comme l’autre nuit, mais, tant que je le pourrai, je vous empêcherai d’aller troubler cette pauvre femme qui n’a que trop bien suivi vos néfastes conseils. D’ailleurs, M. d’Armilly ne veut plus vous recevoir.

Un rire ironique résonna dans le vestibule.

– Ah ! voilà donc la véritable raison ! Cet excellent Renaud me remercie de cette manière d’un dévouement ininterrompu... Mais peu m’importe sa défense. Je vais chez Rosy et non chez lui...

– Ce qui est tout un, dit une voix brève.

La porte de la salle à manger s’était doucement entrouverte depuis un moment, et Renaud se montrait sévère et froid.

– ... Vous n’ignorez pas que Myols m’appartient et que Rosemonde est ici chez moi.

J'ai le droit de vous interdire l'accès de cette demeure, et mon seul regret est de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Les yeux de Gérardine eurent un éclair de fureur. Elle avança de quelques pas vers lui, en disant avec une irritation haineuse :

– Soit, je quitterai, pour n'y jamais revenir, cette maison où je n'ai recueilli que la froideur et l'insulte, en retour d'une amitié jamais lasse, d'un infatigable attachement à ceux que tous abandonnaient, et que moi, leur amie d'enfance, je ne voulais pas croire coupables, en remerciement des soins assidus donnés à cette capricieuse et niaise Rosy...

Il l'interrompit avec une tranquille ironie.

– Non, ce n'est pas tout à fait cela. Si vous avez continué à fréquenter Myols, c'est que vous trouviez une jouissance infinie dans la contemplation de nos épreuves. Si vous vous êtes attachée à Rosemonde, c'est que vous vouliez exercer sur cette faible nature une influence absolue et, en même temps, attiser son animosité contre nous, afin de nous procurer une plus

grande somme d'ennuis et de souffrances.

Une joie diabolique étincela dans les prunelles de Gérardine.

– Eh bien, soit, vous avez raison ! s'écria-t-elle d'un ton triomphant. Oui, je vous hais tous, et vous surtout, Renaud. Vous savez pourquoi ? Gérardine n'oublie rien... Oui, je me suis délectée en voyant les humiliations s'abattre sur vous, si orgueilleux. J'ai eu d'heureux moments, Renaud, et j'ai trouvé la vengeance très douce... Tenez, en ce moment, je pourrais mettre fin à votre épreuve, vous faire connaître la cause véritable de la mort de Victoria et vous réhabiliter aux yeux de tous.

M. d'Armilly interrompt avec un calme glacial :

– Ce serait fort inutile, pour la bonne raison que je connais aussi bien que vous la vérité sur cette mystérieuse affaire.

Cette fois, Gérardine sembla perdre sa présence d'esprit. Elle demeura un moment sans parole, regardant avec des yeux un peu dilatés l'impassible visage de Renaud.

– Vous connaissez ?... vous savez ? balbutia-t-elle.

– Oui, je sais, depuis fort longtemps même... Et je puis vous dire aussi que jamais vous ne ferez connaître à personne cette vérité, car d'indiscrètes révélations pourraient compromettre une personne qui vous est fort chère, Gérardine Daussy.

Un moment, Gérardine parut absolument démontée. Mais elle se redressa tout à coup, le regard étincelant de haine et de fureur.

– C'est infâme !... Mais nous nous retrouverons, M. d'Armilly ! Vous n'en avez pas fini avec Gérardine.

– Je le crains, mais nous lutterons. Dieu ne permettra pas que vous triomphiez longtemps.

Elle éclata d'un rire sardonique.

– Oh ! oh ! vous voilà bien pieux, maintenant ! C'est l'œuvre de la petite sainte nitouche qui est là ? Demandez-lui donc ce qu'elle pense de votre projet de mariage avec Victoria. Ce sera très intéressant !

Elle rit encore et s'éloigna d'un pas rapide. Lorsqu'elle eut disparu, Huguette osa regarder son tuteur. Elle avait aux lèvres une ardente protestation contre les dernières paroles de Gérardine, mais les mots se glacèrent avant d'être prononcés. Renaud, très pâle, avait une physionomie rigide et dure qu'elle ne lui connaissait pas, et son regard sombre se détournait d'elle. À plusieurs reprises, il passa la main sur son front, en un geste las.

– Cette femme va s'acharner plus que jamais après nous, dit-il d'une voix un peu altérée. J'aurais un moyen de la réduire au silence, mais je ne puis l'employer sans nuire à une autre et manquer à ma promesse... Ah ! les promesses ! fit-il d'une voix sourde, pleine d'amertume. Nul plus que moi ne sait ce qu'elles peuvent coûter parfois !

Il s'éloigna un peu brusquement dans la direction de l'escalier. La jeune fille demeura quelques minutes immobile, un peu tremblante et émue. Qu'avait-il donc contre elle ? Pourquoi ne s'expliquait-il pas ? Elle eût cent fois préféré une

scène violente à cette attitude glaciale dont il ne se départait plus à son égard.

Elle secoua la tête avec un peu d'impatience et se dirigea vers la cuisine. Mais tandis qu'elle préparait la volaille pour le dîner, elle se remémorait la pénible scène avec Gérardine et revoyait la physionomie glacée de Renaud.

– Mais Huguette, à quoi songez-vous ? Allez-vous mettre ce poulet au four sans beurre ? s'écria Angèle qui considérait avec quelque surprise son visage soucieux.

Huguette rougit un peu et s'empressa de réparer son étourderie. Mais, toute la soirée, elle dut faire un extrême effort sur elle-même pour conserver sa présence d'esprit et éviter de trop nombreuses distractions.

XVIII

Le lendemain, à l'aube, Renaud se dirigea en hâte vers le village. Il allait chercher le curé pour faire faire à Loys sa première Communion. L'enfant était beaucoup plus mal, et cette fois tout espoir semblait perdu.

Lorsque M^{me} d'Armilly et lui parlèrent à Rosy de faire venir le prêtre, la jeune femme eut une violente crise nerveuse, puis elle s'écria qu'on allait effrayer son fils, le tuer sûrement. À quoi Renaud répondit d'un ton ferme ;

– Les secours de la religion ne tuent jamais, et ils donnent parfois la guérison. D'ailleurs, avant toute chose, il faut songer à l'âme de votre fils, Rosemonde.

Huguette, en dépit de la tristesse du moment, sentit une joie pieuse l'envahir. Celui qui savait si bien comprendre la priorité de l'âme sur le corps, était tout près de devenir un sincère et ardent

chrétien.

Rosy, un peu calmée, laissa faire. Elle avait reçu une éducation chrétienne, étouffée plus tard par la frivolité, et peut-être quelque étincelle cachée jaillissait-elle devant le lit de souffrance de son enfant.

Sylvaine et Huguette préparèrent l'autel. Comme elles terminaient, Renaud revint, accompagné de l'abbé Noret. Celui-ci demeura quelque temps seul avec l'enfant, puis il ouvrit la porte et tous entourèrent le lit, tandis que le prêtre déposait sur les lèvres de Loys le Dieu que cette petite âme blanche allait bientôt contempler sans voiles.

Un peu après, le petit garçon parut se trouver mieux. Rosy, qui s'était refusée à croire à l'imminence d'un dénouement fatal, murmura à l'oreille de sa belle-mère :

– Il va guérir ! Oh ! je savais bien que vous exagériez ! Je savais bien qu'il n'était pas si dangereusement malade !

Mais ce n'était qu'un reflet anticipé de

l'éternel repos. Loys mourut deux heures après, doucement, les yeux fixés sur le crucifix que tenait Angèle. Ses derniers mots, prononcés d'une voix extrêmement faible, ne furent entendus que de sa mère, d'Huguette et de Renaud.

– Maman, pensez au bon Jésus... pensez au ciel. Je vous attendrai.

Les yeux de Rosy, pleins d'une douleur farouche, s'attachèrent longuement sur l'enfant inanimé. Elle toucha son front, ses mains, en murmurant d'un air égaré :

– Mais non, il vit... Je sais qu'il vit, mon Loys !

Et elle tomba sans connaissance. On l'emporta dans sa chambre, où Huguette s'occupa à la soigner avec l'aide de Mélanie.

En revenant à elle, la jeune femme ne reconnaissait plus personne. Elle parlait en faisant de grands gestes, ses yeux dilatés exprimaient une terreur immense. Et toujours revenait un mot qui semblait lui être une

intolérable hantise :

– Des fleurs ! Oh ! ce parfum ! Enlevez-les, Elles m'étouffent... Des fleurs ! Comme il y en a !... Des fleurs ! des fleurs ! Elles me font mal à la tête...

Et ses mains brûlantes étreignaient son front.

– Elle les aimait... Et ce sont elles qui la tuent... Je ne pourrai jamais... Mais Gérardine a dit... Oui, je la hais... Elle est trop riche... et mon Loys est pauvre !

Elle retomba sur ses oreillers, en proie à une crise terrible.

Le médecin, mandé aussitôt, déclara son état extrêmement grave en raison de l'état précaire de ses nerfs. Selon son opinion, elle ne résisterait pas à la secousse produite par la mort de son fils. Tout ce qu'il pouvait tenter, c'était d'enrayer l'agitation désordonnée à laquelle elle se trouvait en proie.

– Huguette, priez beaucoup afin qu'elle puisse recouvrer sa connaissance et mettre ordre aux affaires de sa conscience, dit tout bas Renaud à sa

cousine.

La jeune fille, qui était demeurée fort troublée depuis qu'elle avait entendu les étranges divagations de Rosy, leva vers son tuteur un regard pénétrant. Elle le vit très grave, très triste, et comprit que réellement, ainsi qu'il l'avait dit à Gérardine, il connaissait toute la vérité.

Rosy se calma enfin. Elle était faible comme un petit enfant, mais elle avait recouvré le libre exercice de ses facultés mentales. Son regard exprimait un effroi extrême, et, lorsqu'elle entendit près de sa porte le pas de Renaud, elle murmura avec terreur :

– Non, pas lui... J'ai peur...

Alors Huguette entreprit doucement de l'amener à recevoir le prêtre. Aux premiers mots, la jeune femme manifesta une intense frayeur.

– Oh ! non, non ! Pensez donc, il faudrait lui dire... Oh ! c'est impossible !... Et puis, il a fait mourir mon Loys !

– Mais non, Rosy, rappelez-vous, au contraire combien il avait l'air radieux après avoir reçu

Notre-Seigneur. Le cher petit, toujours souffrant sur la terre, est maintenant bien heureux près de Dieu, dans le ciel où il vous a donné rendez-vous. Voudriez-vous donc être séparée de lui pour toute l'éternité ?

– Non, non ! Vous voyez bien que je vais mourir, parce que je ne peux pas vivre sans lui... Alors, comment ferais-je si je ne devais plus le revoir ?

– Mais pour cela il faut vous préparer à paraître devant Dieu en purifiant votre conscience...

Le visage blême de Rosy se contracta.

– Ma conscience ! Oh ! il y a un poids si lourd ! Je ne l'ai jamais senti comme aujourd'hui. Quand j'étais un peu tourmentée, je le disais à Gérardine qui m'assurait que c'étaient des imaginations. Mais je pense maintenant qu'elle me trompait.

Les pieuses exhortations d'Huguette obtinrent enfin le succès. Le curé qui attendait dans la bibliothèque fut introduit près de la jeune femme.

L'entretien fut long, et, quand le prêtre parut à la porte de la pièce où s'était réunie la famille, il semblait profondément ému.

– M^{me} d'Armilly vous prie de venir tous. Elle a une communication à vous faire, annonça-t-il.

Ils entrèrent et se groupèrent autour du lit de Rosy. La jeune femme semblait éprouver une angoisse extrême, mais son regard avait une expression résolue qu'on ne lui avait jamais vue.

– Je veux réparer avant de mourir, dit-elle d'une voix faible. Je suis une grande coupable, et, de plus, je suis cause de votre malheur. C'est moi qui ai répandu les fleurs dans la chambre de Victoria.

Des exclamations étouffées accueillirent cette déclaration. Seul, Renaud demeura impassible. La mourante tourna vers lui ses yeux profondément cernés.

– Vous le saviez, Renaud ? Je l'ai compris le jour où vous m'avez regardée... Vous vous souvenez ?

Il répondit gravement :

– Oui, je le savais, presque depuis le premier moment. Je ne possédais aucune preuve, et cependant j’avais l’intuition que vous seule pouviez avoir commis ce crime. Mais à présent je suis à peu près certain – et cette circonstance peut être pour vous une légère excuse – que vous avez agi sous l’instigation d’une autre.

La mourante eut un tressaillement.

– Oh ! Gérardine ! dit-elle d’une voix rauque. M. le curé m’a dit que je devais lui pardonner, mais j’ai bien de la peine... Oh ! si vous saviez comme elle était habile pour me pousser en avant, pour me tracer des plans en me laissant croire qu’ils étaient dus à moi seule ! Elle a fait de moi l’instrument de sa vengeance contre Victoria, parce que celle-ci avait dédaigneusement repoussé son frère, et, du même coup, elle a frappé toute une famille qu’elle détestait – et vous surtout, Renaud. Elle me montait contre vous, elle cherchait tout ce qui pouvait vous faire souffrir davantage. Tenez, elle a fait son possible pour attirer Hugnette, pour la détacher de vous tous, parce qu’elle savait causer

ainsi une grande douleur à Renaud... Oh ! combien elle nous a fait du mal à tous ! Près d'elle, je vivais dans une sorte d'atmosphère délétère, je n'avais plus conscience de l'horreur de mes actes. Elle savait si bien exciter ce qu'il y avait de mauvais en moi ! Et comme elle étouffait vite les velléités de remords qui me venaient parfois ! Elle veillait sur moi afin de me tenir toujours sous sa dépendance... Mais j'avoue tout aujourd'hui. J'ai commis ce crime un peu en haine de Victoria, qui me narguait par sa richesse, mais surtout pour procurer la fortune à mon Loys... Cependant, vous avez raison, Renaud, je n'aurais jamais eu seule cet affreux courage, car je suis faible, pusillanime. C'était Gérardine qui, sans en avoir l'air attisait habilement mon animosité, me surexcitait par des mots perfides et m'insinuait lentement la pensée du crime et la manière de l'accomplir. Un jour, sans avoir l'air d'y attacher d'importance, elle parla de la manne pleine de fleurs que venait de recevoir Victoria, elle raconta diverses anecdotes dont toutes les héroïnes mouraient asphyxiées par le parfum violent des fleurs répandues dans leur

appartement. Or, Victoria m'avait infligé le matin même une douloureuse blessure d'amour-propre. J'étais exaspérée, à demi folle de rage... Et j'accomplis cet acte odieux...

Elle se couvrit le visage de ses mains tremblantes en murmurant :

– Oh ! c'est épouvantable !

Ils l'écoutaient tous en suspendant leur respiration. L'horreur le disputait en eux à la pitié pour cette jeune femme qu'une aberration épouvantable avait conduite à un lâche attentat. Cependant, quelqu'un apparaissait plus coupable que Rosemonde d'Armillly. Celle-ci avait été le jouet d'une habile créature qui s'était servie de la vanité, du manque de principes et de la faiblesse morale de la jeune veuve pour satisfaire une misérable rancune.

– Et quand je pense que je vous ai laissé tous accuser ! murmura Rosy avec désespoir. Je vous voyais souffrir, et, misérable que j'étais, je ne disais rien... Quelquefois j'ai eu des instants pénibles, par exemple le jour où j'ai su que le mariage d'Angèle était rompu. Mais je ne

pouvais plus sortir de cette impasse sans m'accuser... Et j'ai laissé les choses suivre leur cours. D'ailleurs, quelqu'un prenait soin de m'endurcir, d'entretenir mon hostilité contre vous tous, de me montrer Loys riche et heureux. Je n'ai jamais eu très nettement conscience de l'horreur de ma faute. Il me fallait arriver près de la mort pour voir un peu clair...

Elle leva vers ceux qui l'écoutaient un regard plein de honte et de douleur, en demandant :

– Mais pourrez-vous jamais me pardonner ?

Un oui unanime lui répondit. La rancunière Bertrade elle-même le prononçait devant ce lit de mort.

– Depuis le moment où vous avez résolu de réparer, je vous ai pardonné, Rosy, dit M. d'Armilly, employant pour la première fois le diminutif qu'il ne donnait plus à sa belle-sœur.

Et il prit l'une des mains de la jeune femme, tandis que sa mère s'emparait de l'autre. Un éclat de bonheur traversa les yeux fatigués de Rosy.

– Merci, vous êtes tous bons... Trop bons.

Renaud, si vous saviez, pourquoi n'avez-vous jamais rien dit ?

Une ombre couvrit la grave physionomie de M. d'Armilly.

– Ne vous souvenez-vous pas, Rosy, de la promesse que je fis à Augustin sur son lit de mort ? Il me supplia de veiller sur vous et sur Loys, d'éloigner de vous, autant que je le pourrais, les soucis et les peines trop pesantes. Pour le tranquilliser, pour le voir mourir en paix, je promis sur mon honneur d'accomplir ce qu'il me demandait... Lorsque, de déduction en déduction, j'arrivai à croire à votre culpabilité, je me trouvai lié à la fois par cette promesse et par mon affection pour Loys, dont j'aurais dû accuser la mère. C'est pourquoi, bien plus encore que ma mère et mes sœurs, je ne voyais aucune issue à notre triste situation.

– Eh bien, en voici une aujourd'hui. Renaud, M. le curé a écrit mon aveu, je le signerai, et vous ferez connaître à tous la vérité... Je l'exige, Renaud, c'est ma dernière volonté, ajouta-t-elle en voyant le geste de protestation esquissé par

son beau-frère.

Rosy vécut quatre jours encore, dans un état de faiblesse extrême. Elle répétait sans cesse :

– Je vais retrouver mon petit Loys... Mon Dieu, vous êtes bon. J'ai voulu le rendre riche au prix d'un crime, mais vous me l'avez retiré, Seigneur, vous lui avez donné le vrai bonheur. Seigneur, vous l'avez mieux aimé que moi.

Elle s'endormit un soir, au bruit d'une furieuse tempête qui secouait le vieux château. Elle partit joyeuse et pardonnée, après avoir reçu le baiser de paix de tous ceux qui avaient tant souffert par sa faute. Une de ses dernières paroles fut :

– Vous direz à Gérardine que je lui pardonne.

Huguette et Angèle couvrirent son lit de fleurs d'arrière-saison, de ces fleurs qu'elle redoutait durant sa vie comme un souvenir de sa faute. Au milieu des chrysanthèmes pourpres et jaune d'or, le pâle visage de Rosy apparaissait très calme, empreint d'une sérénité qu'il n'avait jamais possédée auparavant.

– C'est une autre Rosy, murmura Laurianne

Delbeaume en s'agenouillant près du lit.

La jeune fille, prévenue par un mot d'Huguette, était accourue aussitôt, en dépit des embarras d'un déménagement commencé. Elle n'avait éprouvé pour Rosy qu'une assez minime sympathie, mais la mort de Loys et le récit des derniers moments de la jeune femme lui inspirèrent une vive compassion et, comme tous les d'Armilly, elle bénit Dieu d'avoir rappelé à lui la pauvre créature trop faible pour supporter courageusement le malheur qui la frappait.

Mais elle ne savait pas encore jusqu'à quel point Renaud et ses sœurs devaient remercier la Providence, car elle ignorait les grâces de repentir répandues sur la jeune mourante et la réparation qui allait faire sortir de l'opprobre la famille d'Armilly.

XIX

Ce fut une réhabilitation paisible. Les journaux de la contrée enregistrèrent l'aveu de M^{me} Rosemonde d'Armilly et parlèrent avec des épithètes louangeuses de la grandeur d'âme de Renaud. La Savoie apprit ainsi qu'elle avait lancé et maintenu à tort cette accusation qui avait pesé si lourdement sur une de ses plus anciennes familles, elle reconnut l'injustice de cette prévention assez étrange qui devait avoir sa source dans quelques mystérieux racontar, prévention entretenue d'une façon non moins mystérieuse, car le mode d'existence des d'Armilly, leur altitude parfaite dans sa noble dignité auraient dû tout au moins l'ébranler fortement.

Cette attitude, tranquille et fière sous l'insulte, demeura la même lorsque la réparation vint lever l'ostracisme dont ils étaient l'objet. Les

d'Armilly n'avaient jamais baissé la tête, ils n'eurent pas à la relever lorsque des saluts respectueux les accueillirent à Siry et dans les rues de Vousset. On admirait maintenant le stoïcisme de Renaud, sa fidélité héroïque à la parole donnée, ou se répandait en considérations sympathiques sur ses sœurs, sur Angèle surtout, qui avait vu se dénouer brusquement ses fiançailles. On s'indignait contre Rosy, mais en conservant une note d'indulgence pour cette jeune femme d'esprit déséquilibré, que l'on assurait n'avoir pas eu l'entière conscience de ses actes.

Et, peu à peu, on en vint à parler de Gérardine. Rosy n'en avait rien dit dans son aveu, et les d'Armilly, ne voulant pas se venger, ne prononçaient pas son nom. Mais Mélanie ne fut pas aussi discrète. Elle raconta les longues visites de M^{lle} Daussy à sa maîtresse, elle rapporta des fragments d'entretiens entendus par elle, elle parla de la demande en mariage de Gonthier à miss Hardwell et de la démarche tentée par Mathieu Daussy pour unir sa petite-fille à M. d'Armilly – toutes circonstances ignorées en

dehors de Myols et qu'un jour Rosy avait inconsidérément révélées à sa femme de chambre. Mélanie connaissait bien des choses, et elle se laissa aller au plaisir d'accuser Gérardine qu'elle n'aimait pas – tant et si bien que le bruit circula bientôt de la complicité morale de M^{lle} Daussy dans le crime de la jeune M^{me} d'Armilly.

*

C'était le jour de Noël. Il y avait un an que Renaud avait fait sa réapparition à l'église, et aujourd'hui il s'était agenouillé à la Table Sainte entre Huguette et Angèle – celle-ci revenue aussi à la pratique de la religion dans un sentiment de repentir et d'actions de grâces. Bertrade seule manquait. Bertrade était orgueilleuse dans la joie comme elle l'avait été dans l'épreuve, et se refusait à reconnaître ses torts envers Dieu.

Une pieuse allégresse faisait tressaillir le cœur d'Huguette. Elle avait deviné le lent et sûr travail qui s'opérait dans l'âme de son cousin, elle avait

compris, surtout depuis ces derniers mois, que la grâce agissait puissamment sur cette âme très droite, très énergique, et la ramenait insensiblement vers le Dieu trop peu connu jusque-là.

À cette joie sainte se mêlait cependant la secrète amertume de l'irréductible froideur de Renaud. Même en ce jour béni où ils s'étaient agenouillés côte à côte pour recevoir leur Dieu, il n'existait entre eux aucune intimité, ils semblaient presque étrangers l'un à l'autre.

Comme ils passaient devant la maison des Avrets, la porte s'ouvrit, un homme corpulent, au visage encadré de larges favoris blancs, descendit les degrés aussi vite que le lui permettaient des jambes visiblement raides, et s'avança vers la famille d'Armilly. Il tendit les mains à Renaud en disant :

– Je viens vous faire réparation. Je me suis conduit comme un sot et un rustre. J'ai rendu mon fils malheureux, j'ai fait pleurer Angèle...

Renaud interrompit, en serrant fortement les mains du vieillard :

– Monsieur des Avrets, celui qui répare ses torts accomplit une noble action. Angèle a bien souffert, mais je suis sûr qu'elle a tout pardonné.

Pour toute réponse, Angèle tendit la main à M. des Avrets, et ses yeux disaient éloquemment qu'elle ne voulait plus se souvenir de rien. Le vieillard considéra quelques minutes avec attendrissement le visage fatigué et pâli de M^{lle} d'Armilly.

– Ma pauvre enfant, je voudrais revenir sur les années écoulées ! C'est ce brave homme de curé qui m'a tout d'abord fait réfléchir, depuis quelques mois, à l'odieux de ma conduite. Puis est venue cette révélation éclatante... Je suis si heureux que tout soit rétabli au vrai jour de la vérité !

– Eh bien, Monsieur, complétez notre bonheur à tous en renouant les rapports entre votre demeure et Myols, dit cordialement Renaud.

Ils se séparèrent, et les d'Armilly entrèrent dans la châtaigneraie. Comme l'année précédente en ce même jour, le sol était couvert d'une neige épaisse et durcie, mais l'âpre froid de Maurienne

s'éclairait aujourd'hui d'un rayon de soleil pâle, et le ciel apparaissait teinté de bleu à travers les ramures dépouillées des châtaigniers.

Sylvaine marchait en avant, soutenant sa mère. Angèle venait derrière, le regard vague et joyeux, et comme rajeunie tout à coup. Renaud conduisait Clotilde, et Huguette avançait près d'eux, en songeant à cette autre matinée de Noël où elle avait éprouvé une si radieuse sensation de bonheur. Envolée, la douce illusion qui avait quelques jours fleuri son existence ! Maintenant, eux tous étaient heureux, elle seule ressentait une invincible mélancolie. Cependant, elle profitait comme ses parents de cette réparation, de la reconnaissance de l'erreur qui avait si longtemps accablé les d'Armilly. Mais que lui importait ! Elle n'en vieillirait pas moins célibataire, car elle éprouvait maintenant pour le mariage un étrange éloignement. Sur l'immense famille des malheureux, elle répandrait les revenus de sa petite fortune et l'affection de son jeune cœur avide de dévouement.

Tout à coup, au détour d'un sentier, ils se

heurtèrent presque à Gérardine. Appuyée au tronc d'un châtaignier, bien enveloppée dans sa grande mante garnie de fourrure, elle les attendait évidemment. Ils passèrent tous sans la saluer, sans la regarder. Mais elle dit d'un ton bref et dur :

– Puisque l'occasion s'en présente, laissez-moi vous dire deux mots, Monsieur d'Armilly.

M^{me} d'Armilly craignant le froid, continua son chemin avec Angèle et Sylvaine. Renaud, Clotilde et Huguette demeurèrent seuls en face de Gérardine.

Le visage de M^{lle} Daussy ressortait, plus blanc que jamais de la fourrure foncée qui garnissait son vêtement, et, dans cette face de marbre, les yeux semblaient aujourd'hui plus noirs, plus ardents.

– Que voulez-vous ? demanda sèchement Renaud, qui avait eu peine à réprimer un mouvement de répulsion.

Elle s'écria d'un ton arrogant :

– Je veux que vous me rendiez raison des

bruits infâmes que vous faites courir sur moi !
Qu'est-ce que c'est que cette histoire de
complicité avec la malheureuse Rosy, cette
détraquée, cette...

M. d'Armilly l'interrompt impérieusement.

– Je vous interdis de parler ainsi de cette
pauvre femme ! Il est bien inutile de chercher
encore à feindre près de nous, je vous en
préviens, Mademoiselle, car nous sommes
parfaitement édifiés sur votre compte. Quant à ce
qui se dit des conseils et de la direction que vous
avez donnés à ma belle-sœur, nous n'en sommes
pas responsables, attendu que votre nom n'a
même pas été prononcé par nous.

Elle riposta avec insolence :

– Je ne suis pas obligée de le croire. En tout
cas, la rupture soudaine de nos relations a
certainement donné à penser, et on en a déduit...

– La vérité. Nous vous avons chassée de
Myols comme un élément dangereux, un poison
moral qui cherchait à corrompre chacun de nous
ou à le faire mourir à petit feu. Vous niez la

Providence, et cependant vous pouvez voir là sa main toute-puissante. Prenez garde, Mademoiselle Daussy, on n'accumule pas impunément les fautes.

Elle eut un rire mauvais qui fit frissonner Huguette.

– Vous voilà devenu un croyant, Renaud ! J'admire cette conversion, mais je ne me sens aucune envie de l'imiter. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait... Rien, entendez-vous ? et je serai prête à recommencer... Et vous n'en avez pas fini avec moi, car, je vous l'ai déjà dit, Gérardine Daussy n'oublie jamais une insulte.

M. d'Armilly dit d'un ton glacial :

– Il faudra pourtant bien qu'elle l'oublie, cette fois. Figurez-vous que, dernièrement, en compulsant de vieux papiers relégués sur une bibliothèque, j'ai trouvé certaine feuille, annotée de la main de mon grand-père, qui tendrait à prouver que la fortune de Mathieu Daussy n'a pas une source très avouable, et suffirait, je crois, à jeter le déshonneur sur ce nom dont vous paraissez faire tant de cas.

Une expression d'effrayante colère parut sur la physionomie de Gérardine.

– Je ne vous crois pas ! dit-elle, les dents serrées. Vous voulez vous venger, mais je serai plus forte que vous...

– Essayez, riposta-t-il tranquillement. Vous nous avez déjà fait tant de mal que je ne vois pas trop ce que vous pourriez inventer encore.

Une joie infernale étincela dans les yeux sombres de Gérardine.

– Oui, c'est vrai, j'ai mis tout en œuvre, j'ai même préparé l'avenir...

– L'avenir ne nous appartient pas... Adieu. J'espère avoir un jour l'âme assez chrétienne pour vous pardonner.

Il se retourna et reprit le bras de Clotilde qu'il avait un instant abandonné. Huguette rencontra le regard mauvais de M^{lle} Daussy. Gérardine murmura d'un ton de sourd triomphe :

– Je me suis vengée quand même !

Elle s'éloigna dans un sentier transversal. Renaud et les jeunes filles revinrent en silence

jusqu'au château. Le regard d'Huguette se promenait machinalement sur les montagnes semblables, dans le lointain, à d'immenses blocs de neige, et illuminées par la blanche lumière d'un soleil hivernal. En approchant de Myols, ce regard se reporta sur la vieille demeure massive, recouverte par la neige d'un opulent manteau d'hermine. Maintenant, ce n'était plus le logis montré au doigt, par toute la contrée, comme le repaire d'une famille de bandits. Les d'Armilly étaient réhabilités et pouvaient aspirer à la vie normale.

Angèle et Sylvaine se marieraient, Bertrade aussi, peut-être, mais Clotilde, la douce aveugle, demeurerait près de sa mère et de Renaud...

Renaud ! Mais lui aussi se marierait, sans doute ! Cette supposition n'avait rien que de très plausible. À défaut de fortune, il possédait son talent d'écrivain qui lui donnerait bientôt une grande notoriété, et il avait son beau vieux nom. Quelle femme ne serait fière de devenir l'épouse de cet homme de si grand cœur et de si vaste intelligence ?

Et lui serait enfin heureux. Il le méritait bien, après avoir tant souffert et s'être toujours dévoué aux siens. Oui, il serait heureux, et Huguette ne demandait pas autre chose.

Pourquoi son cœur se serrait-il tout à coup ? Pourquoi les montagnes éclatantes de blancheur lui parurent-elles s'obscurcir soudainement, et Myols se voiler d'une sorte de mélancolique brouillard ?

– Vous semblez fatiguée, Huguette, vous marchez bien lentement, dit la voix grave de M. d'Armilly.

Elle tressaillit un peu et répondit sans le regarder, car elle craignait qu'il vît une larme au coin de sa paupière :

– Non, non, je ne suis pas fatiguée, mais, comme toujours, la rencontre de M^{lle} Daussy m'a désagréablement impressionnée.

– Moi aussi ! s'écria Clotilde. Je me suis souvent reproché l'instinctif éloignement qu'elle m'inspirait, mais je me l'explique maintenant.

Renaud dit d'un ton pensif :

– Je crois que les âmes très droites devinent la duplicité sous les voiles trompeurs dont elle s’enveloppe. En tout cas, cette fois, vous ne vous étiez pas méprises, Hugnette et Clotilde. Cette triste créature a été un fléau pour nous, et peut-être ne connaissons-nous pas encore tout le mal qu’elle nous a causé.

XX

Au mois d'avril, après Pâques, Angèle devint M^{me} Clément des Avrets. Le bonheur la rajeunissait singulièrement, elle était maintenant gaie et pleine d'entrain. Clément et elle feraient un ménage heureux et calme, jouissant d'autant mieux de l'accomplissement de leurs désirs qu'ils avaient plus souffert avant d'y atteindre.

Malgré la distance, tous les Delbeaume vinrent assister au mariage et demeurèrent huit jours à Myols, le substitut ayant obtenu un petit congé. Ce fut lui qui conduisit Sylvaine le jour de la cérémonie, ce fut lui encore qui se trouva placé à sa droite pendant le repas de noces, et M^{me} de Lérens, invitée avec sa fille devenue depuis un mois comtesse de Morisy, déclara personnellement qu'ils semblaient s'entendre à merveille et formaient un couple parfait, mais qu'il était vraiment dommage que ce jeune

homme ne fût qu'un roturier.

Cette dernière considération ne pesa aucunement sur la décision de Sylvaine et des siens, lorsque M^{me} Delbeaume, avant son départ, adressa pour son fils une demande en mariage. Un assentiment empressé lui répondit. M^{me} d'Armilly objecta seulement que Sylvaine n'aurait qu'une dot insignifiante, puisqu'à sa majorité elle avait, comme ses sœurs, abandonné sa part de l'héritage de Victoria.

— Peu importe, Armand a une aisance assez large pour deux, répondit M^{me} Delbeaume. Ses goûts sont simples, ceux de votre fille aussi. Ils seront plus heureux que s'ils possédaient des millions.

Ce second mariage se fit à la fin de septembre et précéda de peu celui de Bertrade. M^{me} de Lérens, fanatique marieuse, avait découvert pour cette parente, assez difficile à caser, un riche grand seigneur, quinquagénaire, veuf depuis peu, qui s'ennuyait fort dans la solitude dorée de son château de Touraine. L'aristocratique distinction de Bertrade lui plut ; de son côté, Bertrade flattée

dans son orgueil, sut se montrer suffisamment aimable, et un jour les habitants de Vousset virent passer à travers les rues de leur ville le superbe équipage qui emmenait à la gare le marquis et la marquise de Vauthars, mariés le matin même dans la petite église de Siry magnifiquement décorée.

Au sortir de tout ce mouvement, Huguette se trouva singulièrement désorientée dans cette demeure silencieuse, où elle n'avait même plus son travail d'autrefois, de jeunes domestiques remplaçant les vieux serviteurs qui prenaient une retraite bien gagnée. Renaud n'avait pas repris les leçons interrompues depuis la mort de Rosy. Il travaillait à un grand ouvrage historique, mais néanmoins les loisirs ne lui manquaient pas dans cette solitude rarement troublée par quelques visiteurs, et Huguette se demandait tristement pourquoi son tuteur persistait à lui témoigner cette indifférence polie, si éloignée des rapports cordiaux d'autrefois.

Elle trouvait heureusement une ressource dans ses relations fréquentes avec Angèle. La jeune

femme demeurait chez son beau-père. M. des Avrets l'affectionnait fort, charmé de retrouver en elle une fille après avoir perdu Edmée, mariée un peu après Clément. Angèle témoignait à Huguette une tendresse peu démonstrative mais très sincère, et elle s'inquiétait un peu en la voyant pâlir et maigrir.

Elle lui déclara un jour en riant :

– Voyez-vous, Huguette, si j'avais la croyance de nos paysans, je dirais que Gérardine vous a jeté un sort.

Huguette eut un mélancolique sourire. Il était vrai que par la faute de cette femme le doute s'était un moment glissé dans son âme, et qu'aujourd'hui encore elle sentait son influence néfaste entre Renaud et elle.

Cependant, les Daussy avaient quitté le pays. Sans doute, le vieux Mathieu, informé par sa petite-fille, craignait-il des révélations compromettantes. D'ailleurs, la vie serait devenue intenable pour eux, car, de déductions en déductions, on était arrivé à se rendre compte que l'ex-régisseur, Gonthier et Gérardine étaient les

auteurs des premiers bruits d'accusation contre les d'Armilly. Ils avaient agi avec une telle habileté que ceux à qui ils insinuaient ces soupçons pensaient les tenir de leur propre crû. De plus, il était avéré maintenant que Gonthier Daussy avait fait connaître à qui de droit les rapports fréquents d'Armand Delbeaume avec les d'Armilly.

La châtaigneraie avait été achetée par M. des Avrets, ainsi que la Maison-Rouge, cette demeure où Gérardine combinait ses plans de vengeance et préparait les habiles filets qui devaient envelopper Rosy d'une trame serrée. Mais il demeurait encore à Myols des traces du poison distillé par la petite-fille de Mathieu Daussy, et Huguette en sentait toujours la cuisante brûlure.

Un jour d'hiver, après le déjeuner, Renaud dit à sa cousine :

– J'ai à vous parler, Huguette. Voulez-vous m'accorder un instant d'entretien dans la bibliothèque ?

Elle fit un signe d'assentiment et le suivit dans la vaste pièce bien close très confortable avec son

épais tapis, superbe cadeau de la marquise de Vauthars. Renaud s'approcha de la cheminée et s'assit le dos tourné à la fenêtre, après avoir avancé un siège à Huguette.

– Je vais aller droit au fait, sans préambule, dit-il d'un ton calme. Huguette, j'ai reçu pour vous deux demandes en mariage.

Elle fit un geste de surprise et rougit un peu.

– Deux ! Oh ! mon cousin ! Qui a pu avoir cette idée ? s'écria-t-elle avec un étonnement sincère, mais aucunement joyeux.

– Je ne vois là rien que de très naturel. À l'occasion des trois mariages qui se sont célébrés ici, nous avons reçu un certain nombre d'étrangers, et il n'est pas étonnant que parmi eux quelques-uns vous aient remarquée. Pour le moment, il s'agit de Laurent des Avrets, ce jeune officier, cousin de Clément, et du comte de Laurisan-Sauvard, neveu d'un intime ami de M. de Vauthars. Le premier est jeune, intelligent et fort aimable, suffisamment riche ; le second doit approcher de la quarantaine, il est moins brillant que Laurent, mais d'intelligence remarquable,

très bon, dit-on, allié aux premières familles de France et possesseur d'une superbe fortune qui se trouvera encore augmentée à la mort de son oncle, dont il est l'unique héritier. Voilà les prétendants, Huguette. Décidez.

Il parlait avec une grande tranquillité, ainsi que l'aurait fait le plus correct et le plus indifférent des tuteurs. Huguette se sentait la gorge serrée par une singulière angoisse, et ses ongles sans qu'elle s'en aperçût, s'enfonçaient dans l'étoffe de sa robe.

– Vous répondrez à ces messieurs que je les remercie de leur demande, mais que je ne pense pas du tout au mariage, répondit-elle en essayant de raffermir sa voix tremblante.

Renaud eut un imperceptible tressaillement.

– Il convient de réfléchir avant de prendre une telle décision. Donnez-moi votre réponse demain.

Mais elle secoua vivement la tête.

– C'est inutile, elle serait la même qu'aujourd'hui. Je suis tout à fait décidée.

Renaud fit observer avec effort :

– Cependant, dans la solitude où nous vivons, et d’où vous ne voulez pas sortir, vous aurez peu de chances de retrouver semblables partis. M. de Laurisan est un parfait gentilhomme.

– Il est trop riche ! interrompit-elle vivement.

– Voilà une raison peu banale ! Eh bien, M. des Avrets l’est beaucoup moins, son caractère est charmant...

– Il est trop jeune, murmura Huguette, qui ne trouvait rien de sérieux à objecter contre ces deux prétendants, dont la demande eût ravi les plus difficiles. D’ailleurs, je vous ai donné la véritable raison : je ne songe pas du tout à me marier.

Elle se leva pour mettre fin à cet entretien qu’elle jugeait maintenant superflu – et singulièrement pénible.

Une bûche qui s’écroulait dans le foyer lança une volée d’étincelles. Le visage de Renaud se trouva soudainement éclairé, et il parut à Huguette un peu altéré.

M. d’Armilly dit d’un ton paisible :

– Vous regretterez peut-être cette décision si

prompte. En tout cas, je ne répondrai à ces messieurs que dans deux jours. Si vous changiez d'avis, vous m'en avertiriez.

Mais Huguette demeura ferme dans sa résolution, car les lettres qui partirent le surlendemain à l'adresse du lieutenant des Avrets et de M. de Laurisan contenaient chacune un refus.

Au mois de mai suivant, Huguette atteignit sa majorité. Cet événement, qui correspondait avec le baptême de la première-née d'Angèle, fut l'occasion d'un grand dîner qui réunit à Myols, autour de ses habitants ordinaires, les des Avrets, le curé de Siry, Sylvaine et son mari en congé de quelques jours.

Huguette se montra gaie et causante, elle parut charmée des cadeaux reçus à l'occasion de cet anniversaire, et parmi lesquels se voyait un collier de perles fines, envoi princier de M^{me} de Vauthars. Mais sous ces apparences satisfaites, la jeune fille endurait une secrète douleur. Alors que tous avaient pensé à elle, alors que les domestiques eux-mêmes s'étaient cotisés pour lui

offrir un magnifique bouquet, M. d'Armilly, seul, paraissait l'avoir oubliée. Il lui avait, il est vrai, présenté ses souhaits le matin, mais il ne jugeait pas à propos d'imiter les autres en offrant un souvenir à son insignifiante pupille.

Insignifiante, et peut-être encombrante. Ne sachant trop comment expliquer le changement d'attitude de Renaud, elle en venait à penser qu'elle était pour lui une charge, un pesant ennui et qu'il aspirait à se voir libéré de cette tutelle. En ce cas, elle s'empresserait de quitter Myols aussitôt sa majorité.

C'était cette perspective qui mettait ce soir, à certains instants, comme une ombre sur les grands yeux violets d'Huguette. La vieille demeure avait pris une partie du cœur de la jeune fille, et, surtout, ses habitants occupaient dans ce cœur aimant une large place. Oui, tous, même Renaud, en dépit de sa glaciale réserve. Huguette pensait avec une joie douloureuse que son affection était assez forte pour lui donner le courage de se sacrifier, s'il le fallait, afin de le rendre heureux.

Dans la soirée, tandis que les invités étaient réunis au salon, Sylvaine s'approcha de sa cousine et lui dit à voix basse :

– Venez un instant, ma chère Huguette.

Huguette la suivit jusqu'à la salle des Ancêtres. Renaud se trouvait là, tenant entre ses mains un très large écrin qu'il examinait attentivement.

Il dit en s'avançant vers sa cousine :

– Je suis bien en retard pour vous offrir mon cadeau de fête, Huguette. Celui que j'avais chargé de l'expédier m'a manqué de parole, et voici que le messenger vient seulement de l'apporter.

Tout en parlant, il lui tendait l'écrin de cuir fauve, timbré aux initiales d'Huguette. La jeune fille l'ouvrit d'une main un peu frémissante et vit un volume relié en cuir d'un vert très doux, autour duquel courait un encadrement de fleurettes aux nuances exquis. Dans un angle, s'entrelaçaient un H et un A. En ouvrant le livre, Huguette vit cette dédicace : À ma cousine

Huguette d'Armilly.

Elle tourna un feuillet et lut le titre : Pages Savoyardes, par Renaud Loys... C'était un ouvrage de M. d'Armilly, tout récemment édité, et dont il avait fait la lecture en famille l'année précédente avant de le livrer à l'impression. Huguette avait apprécié à sa juste valeur cette œuvre à la fois fine et profonde, elle avait exprimé son opinion avec simplicité, et c'était là, probablement, un remerciement délicat de Renaud.

Elle dit avec une surprise joyeuse :

– Oh ! je vous remercie ! mais dédier un ouvrage aussi érudit à une pauvre petite ignorante comme moi !...

– Vous vous calomniez, Huguette. Vous êtes au contraire fort instruite et tout à fait capable de comprendre des œuvres de plus haute envolée que celle-là. Je suis heureux de vous exprimer ainsi ma reconnaissance pour le bien moral que vous avez procuré à mes sœurs... à moi-même, par votre gaieté, votre foi si vive et votre dévouement silencieux.

Il parlait gravement ; on discernait dans ses paroles une entière sincérité et une sorte d'émotion contenue ; mais sa physionomie demeurait impénétrable, et, tout en parlant, il regardait, par-dessus la tête d'Huguette, le portrait très enfumé d'un colonel d'Armilly, qui avait jadis commandé un régiment de Savoie.

Huguette répondit doucement :

– J'ai fait bien peu de chose, je n'ai été qu'un très petit instrument de la Providence. Merci encore, mon cousin.

Elle lui tendit la main. Il courba sa haute taille et l'effleura de ses lèvres.

– Si mes souhaits peuvent quelque chose pour votre bonheur, recevez-les, Huguette, dit-il d'une voix un peu changée.

Il s'éloigna et rentra dans le grand salon. Huguette demeura à la même place, feuilletant machinalement le superbe volume. Sylvaine, dont la physionomie exprimait une sorte de perplexité, posa sa main sur l'épaule de sa cousine.

– Ma petite Huguette, qu'y a-t-il donc entre

Renaud et vous ? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Huguette rougit, en balbutiant :

– Ce qu'il y a ?... Mais je n'en sais rien... ou plutôt il n'y a rien du tout. Que voulez-vous qu'il y ait, Sylvaine ?

– Eh ! puisque je vous le demande, ma petite cousine ! Vous n'êtes plus les mêmes l'un envers l'autre ; Renaud est cérémonieux comme il ne l'a jamais été, même dans les premiers temps de votre séjour ici. C'est un modèle de parfait tuteur, mais, enfin, pour un cousin... Et puis, j'avais pensé...

Huguette ne sut pas ce soir-là ce qu'avait pensé Sylvaine, car Angèle apparut, annonçant que le curé allait se retirer et souhaitait prendre congé de M^{me} Delbeaume et de M^{lle} d'Armilly.

Huguette remonta le soir dans sa chambre tous ses cadeaux de fête. Elle rangea soigneusement les perles de Bertrade dans un tiroir bien profond, avec quelques autres bijoux qui lui avaient été offerts et qu'elle jugeait inutiles dans l'existence

retirée qui serait la sienne, elle orna sa chambre des jolis bibelots, présents de Laurianne et de Sylvaine, disposa sur l'appui de la fenêtre les vases garnis de fleurs superbes, et, sur sa table de travail, posa le livre de Renaud, en songeant qu'elle lui devait cette réparation pour l'avoir accusé d'oubli pendant toute une journée.

Non, il ne l'avait pas oubliée, il était trop courtois, trop correct, pour ne pas accomplir ce devoir de politesse à l'égard de sa pupille de la veille... Un devoir, et rien de plus. Il fallait convenir qu'il l'avait rempli avec une parfaite délicatesse.

Et Hugnette, qui avait ouvert le volume, le referma avec hâte, pour ne plus voir cette inscription qui lui causait une singulière et inexplicable irritation : *À ma cousine Hugnette d'Armilly.*

XXI

Le lendemain matin, M. d'Armilly informa son ex-pupille qu'il allait lui rendre ses comptes de tutelle. Huguette entra avec lui dans la bibliothèque et prit place près de son cousin qui s'asseyait devant le bureau. Elle écouta d'une oreille distraite le compte rendu de la fortune qui lui revenait de ses parents, mais elle tressaillit en entendant Renaud dire d'une voix un peu changée :

– Voici maintenant ce qui vous revient de votre cousine Victoria. Avec les intérêts accumulés, cela se monte à deux millions sept...

Mais elle l'interrompit du geste.

– Je n'accepterai pas plus que vous ! Pour avoir refusé cet héritage, qui semblait cependant vous revenir légitimement vous deviez avoir une raison sérieuse qui existe aussi pour moi.

– Oui, j’ai une raison, dit-il fermement. Il vous serait en effet impossible de conserver cette fortune. Ainsi que je vous l’ai dit déjà, je crois, elle a une source mauvaise...

Les tempes d’Huguette se mirent à battre violemment. Emportée par un irrésistible élan, elle s’écria d’une voix haletante :

– Renaud, pourquoi vouliez-vous épouser Victoria ?

Le visage de Renaud s’altéra sous la violence d’une émotion dont il ne fut pas maître.

– Pourquoi ?... Eh ! vous vous êtes formé depuis longtemps une opinion à ce sujet ! dit-il d’un ton dur, en redressant la tête avec hauteur. Que vous importe ce que je puis vous dire ? Vous êtes persuadée, comme tout le monde, que je recherchais Victoria pour son argent.

Elle joignit les mains dans un geste de protestation.

– Non, non !... Oh ! je l’ai cru un instant... un instant seulement, et j’en ai tant souffert ! Mais j’ai bien vite compris que cette hypothèse était

inadmissible, que vous deviez avoir eu d'impérieuses raisons pour agir ainsi. Renaud, pardonnez-moi d'avoir un seul instant douté de vous, sous l'instigation d'une créature perfide ! Vous êtes toujours pour moi le modèle de la loyauté et de l'honneur... Oh ! me croyez-vous ? dit-elle avec angoisse.

Il riposta d'un ton glacé :

– Je n'ai aucune raison pour refuser de vous croire.

– Mais alors, pourquoi ?

Elle s'interrompit, n'osant continuer... Mais il fallait savoir, il fallait mettre fin de façon ou d'autre, à l'étrange mésintelligence qui existait entre eux.

Elle demanda tout d'une haleine, sans regarder cette physionomie rigide qui la glaçait :

– Pourquoi avez-vous changé d'attitude à mon égard ? Pourquoi me traitez-vous presque en étrangère ?

Il se leva avec quelque brusquerie, et sa main s'appuya lourdement sur le bureau.

– Parce que vous m’avez causé une des plus grandes souffrances de ma vie, Huguette, dit-il d’une voix frémissante. Ce jour où vous m’avez interrogé ici même... ce jour où j’ai vu dans vos yeux que vous doutiez de moi, il m’a semblé qu’une barrière s’élevait entre nous. Je n’ai pu supporter cette odieuse pensée que vous aviez accueilli les insinuations de Gérardine, que vous me croyiez un misérable coureur de dot... Non, de vous, je ne pouvais supporter cela, et j’ai pensé dès lors que notre confiance réciproque était morte, qu’elle ne ressusciterait jamais.

Huguette s’était levée, et maintenant leurs regards se croisaient, également fiers et résolus.

– J’ai blessé votre orgueil, Monsieur d’Armillly, voilà pourquoi vous me gardez rancune. Je n’ai à me reprocher qu’un doute involontaire et très court, dont je vous demande néanmoins pardon. Dans quelques jours – le temps seulement de chercher un asile – j’aurai quitté cette demeure où vous me supportiez seulement par devoir, où j’étais devenue pour vous un objet d’antipathie et de gêne.

Elle fit un mouvement pour se retirer. Mais il étendit la main vers elle.

– Huguette, que dites-vous ? s'écria-t-il d'une voix altérée. Ne savez-vous pas que sans vous cette demeure serait un tombeau ? Ne savez-vous pas ?... Oui, vous avez raison, j'ai été un fou, un orgueilleux. Je ne pouvais penser sans un frémissement d'horreur que vous luttiez peut-être contre le mépris, et mon amour-propre étouffait la voix du cœur qui me sollicitait de vous parler, de vous dire tout... tout ce que je rêvais... Huguette, tout au fond de vous-même, rien ne subsiste-t-il de ce soupçon à mon égard ?

Il se penchait un peu, et sa physionomie témoignait d'une angoisse qui fit tressaillir le jeune fille.

– Rien, je puis vous l'affirmer, dit-elle gravement. Vous avez toujours eu, vous aurez toujours mon entière estime, Renaud.

Et le ton, plus encore que les paroles, exprimait la sincérité de la jeune fille, et l'émotion profonde qui la dominait.

La physionomie soucieuse de Renaud s'éclaira tout à coup. Il prit entre ses mains la main un peu tremblante d'Huguette.

– Merci, dit-il doucement. Vous venez d'effacer des années d'épreuves... Et moi, je vous ai fait souffrir depuis quelque temps, ma pauvre enfant ! Vous me demandiez pardon tout à l'heure. C'est moi qui dois solliciter l'oubli de ma froideur, de mon orgueilleuse réserve. Huguette, voulez-vous me pardonner ?

Elle eut un petit rire ému, un peu tremblant.

– Pouvez-vous le demander ? Tout est effacé, nous redevenons les bons cousins d'autrefois, plus que jamais confiants l'un envers l'autre.

Il tenait toujours sa main, en attachant son regard ému sur cette jeune physionomie un peu pâle et amaigrie.

– Huguette, si j'osais solliciter une preuve de cette confiance ? Si je vous demandais de devenir ma femme, que diriez-vous ?

Le teint délicat d'Huguette se rosa sous l'empire d'une délicieuse émotion.

– Oh ! je dirai oui, Renaud !

Elle lui tendait les deux mains, en levant vers lui un regard de joie radieuse.

– Vous ne me trouvez pas trop vieux, Huguette ?... Et ce ne serait pas seulement par dévouement, par compassion ? demanda-t-il avec une sorte d'angoisse.

Elle rit gaiement.

– Vous m'engagiez bien à épouser M. de Laurisan ! Cependant, vous n'avez pas encore son âge. Quant à la seconde question, sachez qu'à nul autre je ne me confierais avec plus d'abandon, de sécurité... et de bonheur.

Jamais elle n'avait vu, dans les yeux de Renaud, une semblable expression d'allégresse. Il dit d'un ton vibrant d'émotion :

– Je vous crois, Huguette, vos yeux ne savent pas tromper... Ma chère petite fiancée, je ferai mon possible pour vous donner un peu de ce bonheur que vous n'avez pas eu jusqu'ici.

– Vous en avez eu moins encore, Renaud !
Combien vous avez souffert par cette

malheureuse accusation !

Une ombre voila le regard de M. d'Armilly.

– Oui... et avant déjà ! Huguette, je vais tout vous dire, non pour excuser à vos yeux ma conduite passée, car je suis assuré de votre confiance en moi, mais afin qu'il n'y ait aucun secret entre nous.

Elle s'assit, et lui reprit place devant son bureau.

– Voici ce qui se passa au moment de la mort de lady Hardwell, notre cousine et la mère de Victoria : Augustin, appelé par dépêche, était malade à ce moment, et ce fut moi, adolescent encore, qui dus me rendre en Angleterre, dans le comté de Durham, où s'était établie ma tante depuis la mort de son mari. Je la trouvai dans un état désespéré, mais en possession de toute sa connaissance. Elle me parla longuement de sa fille qu'elle allait laisser seule, sa parenté du côté paternel étant éteinte, et me supplia de prendre l'engagement, au nom de ma famille, de la protéger et de la garder au milieu de nous. Je promis... Mais ce n'était encore que le premier

anneau de la chaîne qui allait m'enserrer. Ma tante, en quelques mots entrecoupés de douloureux sanglots, m'apprit qu'elle avait récemment découvert que la fortune de son mari avait été édifiée avec une somme considérable soustraite à son légitime propriétaire par des moyens que n'atteint pas l'action de la justice, mais qui n'en sont que plus odieux aux yeux des honnêtes gens. Depuis l'instant où elle avait fait cette découverte, il semblait à la pauvre femme que cette fortune la brûlait, que son luxe l'écrasait. Mais elle ne pouvait rien faire, tout appartenant à sa fille.

– Je compte sur vous, mon cousin, pour accomplir cette tâche de réparation, me déclara-t-elle.

Je m'exclamai :

– Moi ? Et que puis-je donc, ma cousine ?

– Beaucoup, peut-être... Renaud, Victoria a passionnément chéri son père, il est demeuré pour elle le type de l'honneur, et je voudrais que jamais mon enfant ne se doutât de cette défaillance.

Pauvre femme, elle désignait par ce mot indulgent la faute inexcusable de cet homme qui avait conservé sans scrupule, pendant toute sa vie, l'argent d'autrui, alors que ses gains énormes lui eussent si facilement permis de réparer !

Lady Hardwell continua :

– En vous voyant, Renaud, j'ai pensé que vous accepteriez de suppléer Victoria. Vous l'épouseriez, et, sans qu'elle s'en doutât, il vous serait facile de restituer, sinon tout d'un coup, du moins peu à peu, les deux millions soustraits par sir Hardwell, avec les intérêts.

Au premier moment, je bondis. La prétention me semblait trop forte. Quoi ! aliéner par avance ma liberté, assumer la réparation d'une faute qui était celle d'un quasi étranger !... Mais ma tante me supplia, elle se fit pathétique, et je me sentis ébranlé. On m'a souvent, autrefois, appelé don Quichotte et je crois qu'on n'avait pas tort... Puis, Victoria était à cette époque une jolie fillette, légèrement contrefaite, il est vrai, mais qui semblait douce et bonne, que sa mère aimait ardemment, et qui m'était apparue, le soir de mon

arrivée, irrésistiblement touchante avec ses cheveux dorés tout dénoués et ses grands yeux pleins de larmes. Si j'avais pu prévoir quelle nature se cachait sous cette apparence gracieuse, je n'aurais jamais prononcé la promesse qu'obtinent les instances de ma tante, la promesse d'épouser Victoria si elle voulait accepter ma demande à l'époque de sa majorité. Dans le cas contraire, je lui répéterais la révélation que venait de me faire sa mère... mais à la toute dernière extrémité, me répétait la pauvre femme avec angoisse.

» Oh ! ce que furent pour moi les années qui s'écoulèrent jusque-là !... Au bout d'un an, Victoria était déjà transformée, moralement et physiquement, et l'affection que j'avais d'abord ressentie pour elle se changea graduellement en une antipathie que je réussissais à grand-peine à lui dissimuler. Cependant, si elle le voulait, elle deviendrait ma femme. Les conséquences que n'avait pu prévoir mon jeune cerveau inexpérimenté se présentaient à moi, plus distinctes à mesure qu'approchait l'échéance fatale. Évidemment, beaucoup m'accuseraient

d'avoir circonvenu la riche héritière... Et puis, Huguette, quel martyre de vivre près d'une créature si fantasque, si déconcertante par ses ruses de femme et ses enfantillages souvent cruels, vaniteuse à un point que je ne saurais exprimer, et ridiculement pénétrée de l'importance que lui donnait sa fortune !

» Pourtant, il fallait exécuter ma promesse. Ma mère, à qui j'avais révélé le secret de lady Hardwell, se chargea de présenter ma demande à Victoria. J'attendais... tenez, ici même, frémissant d'anxiété, et ayant cependant grand espoir d'une réponse négative, car Victoria ne manifestait pas pour moi une plus grande sympathie qu'à l'égard du reste de la famille. Elle me craignait seulement un peu plus... Je vis la porte s'ouvrir, ma mère entra, tenant Victoria par la main. Pauvre maman, elle était toute pâle, et sa voix trembla beaucoup en disant :

» – Voici ta fiancée, mon enfant.

» Il me parut que mon cœur se glaçait tout à coup. Mais je constatai avec stupéfaction que Victoria semblait radieuse. Elle me tendit la main

avec empressement, et, de toute la soirée, se montra extrêmement aimable pour tous. Cela dura deux jours. Je me disais que, à force de patience, j'arriverais à réformer ce singulier caractère. Mais les caprices reparurent, et Victoria entreprit de me soumettre à toutes ses volontés. Me trouvant très résistant, elle se révolta, tant et si bien qu'un soir, et à la suite d'une violente scène de reproches ridicules, elle me déclara que notre engagement était rompu.

» Oh ! quel soulagement ! Je me souviendrai toujours de la joie délicieuse que j'éprouvai lorsque, Victoria sortie, je m'écriai :

» – Libre ! Je suis libre !

» Et ma mère, mes sœurs, qui avaient connu ma souffrance, s'associèrent à mon bonheur. Voilà l'histoire de mes courtes fiançailles, Hugnette. »

La jeune fille dit avec enthousiasme :

– Vous avez agi noblement et loyalement, vous avez tenu votre parole jusqu'au sacrifice, Renaud. Plus que jamais, je suis fière de me

confier à vous... Et voici donc pourquoi nous ne pouvons garder l'héritage de Victoria !

– Oui, cette fortune a une origine mauvaise. Ç'aurait été, si j'avais épousé Victoria, une de mes plus pénibles épreuves de paraître en jouir et de me cacher pour en opérer la restitution. Je n'avais pas envisagé toutes ces conséquences de ma promesse, près du lit de mort de ma tante... Enfin, la personne lésée par sir Hardwell a reçu largement ce qui lui était dû ; le reste de la fortune qui nous était si tristement échue a été distribué à des œuvres de bienfaisance. Rosy, seule, avait gardé la part de son fils, mais cette part nous est revenue et a eu le même sort que les autres. Il ne reste plus que la vôtre, Huguette.

La jeune fille dit gaiement :

– Elle va faire bien des heureux. Il faudra en donner une partie à notre bon curé, pour son église et ses pauvres... Et, tenez, Renaud, j'ai une idée ! Si nous construisions, dans un site bien aéré et pittoresque, une sorte de sanatorium pour les petits enfants pauvres et malades ?

– Cette pensée est charmante et digne de votre

excellent cœur. Nous l'étudierons sérieusement...

La porte s'ouvrit, livrant passage à M^{me} d'Armilly et à Clotilde. Renaud et Huguette s'avancèrent vers elles.

– Ma mère, voici ma fiancée, dit Renaud avec émotion.

M^{me} d'Armilly s'écria joyeusement en ouvrant ses bras à Huguette :

– Enfin !... enfin, mon enfant, tu seras heureux !

Clotilde, rayonnante, embrassa avec tendresse son frère et sa cousine.

– Voilà donc Myols, ce nid de célibat, absolument transformé, dit-elle en riant. Il n'y aura plus que moi... mais je n'en serai pas moins très heureuse, ajouta-t-elle sans mélancolie, car elle avait pris avec une sereine résignation son parti de sa pénible infirmité.

... Au soir de cette journée qui devait laisser dans l'âme d'Huguette un ineffaçable et délicieux souvenir, M. d'Armilly, en rentrant du jardin avec sa fiancée, s'arrêta près d'une table de la

bibliothèque, et, ouvrant un volume broché qui s'y trouvait, posa son doigt sur la page de garde.

– Dans la seconde édition, il faudra mettre ici :
À ma femme, dit-il avec un sourire de bonheur.

Et Huguette pensa qu'elle aimerait beaucoup mieux cette seconde dédicace.

Cet ouvrage est le 318^e publié
dans la collection *Classiques du 20^e siècle*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.